UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

~~by~~

from the Library of
H. T. Gerrans
by his Wife

BINDING LIST MAR 1 1924.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/germanialallemag00loteuoft

9104

GERMANIA

L'ALLEMAGNE ET L'AUTRICHE DANS LA CIVILISATION ET L'HISTOIRE

Du Même Auteur :

Les Origines mystiques de la Science « allemande ». — Paris, F. Alcan, 1913. (Ouvrage écrit en 1911.) In-8°. Prix : 5 fr.

La France et l'Esprit français jugés par le « Mercure » de Wieland (1773-1797). Répertoire bibliographique précédé d'une introduction. — Paris, F. Alcan, 1913. In-8°. Prix : 4 fr.

Du Christianisme au Germanisme. L'Évolution religieuse au XVIIIe siècle et la Déviation de l'Idéal moderne en Allemagne. — Paris, F. Alcan, mars 1914 (écrit en 1911.) In-8°. Prix : 3 fr. 50. (Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques. Prix Audiffred, 1916.)

Le Péril allemand et l'Europe. — Paris, F. Alcan, 1916. Prix : 1 fr. 25.

En collaboration

Les Allemands et la Science. — Enquête par le professeur Gabriel Petit (d'Alfort) et M. Maurice Leudet, du *Figaro*. Opinions de MM. A. Alexandre, E. Babelon, Maurice Barrès, M. Boule, Em. Boutroux, A. Chauffard, A. Chauveau, A. Dastre, Yves Delage, Pierre Delbet, Pierre Duhem, E. Gaucher, Armand Gautier, E. Gley, Grasset, P. Henneguy, Camille Jullian, Félix Le Dantec, L. Landouzy, René Lote, Stanislas Meunier, Edmond Perrier, Émile Picard, Pinard, William Ramsay, Salomon Reinach, Charles Richet et Henri Roger. — Paris, Alcan. Prix : 3 fr. 50.

882.5c

RENÉ LOTE

Agrégé de l'Université
Docteur ès Lettres

GERMANIA

L'ALLEMAGNE ET L'AUTRICHE DANS LA CIVILISATION ET L'HISTOIRE

DEUXIÈME ÉDITION

176940
15/12/1

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1917

A Monsieur Edmond PERRIER

qui représente les belles traditions de la science française

dans l'illustre maison du Muséum

RESPECTUEUX HOMMAGE

PRÉFACE DE LA 1re ÉDITION

Un jour, avant la guerre, comme j'interrogeais sur la Pologne un futur bachelier dans certaine Faculté française, il me fit cette réponse mémorable : « Les Polonais sont des Allemands dont une partie habite hors de l'Allemagne. » Un autre m'apprit dans la même session que le Kaiser de Berlin était aussi roi de Suisse : « Pas encore », fis-je doucement.

Or, je prie de remarquer que ces jeunes gens, élèves de nos lycées, étaient déjà admissibles quand ils m'édifièrent ainsi sur leur savoir historique. On les reçut. Ce ne fut pas de ma faute. D'ailleurs, fort de ces exemples, je signalai, comme il convenait, l'état de notre enseignement. Je voulus même y remédier. Mais un éditeur — un Français, naturellement — repoussa le livre utile que je lui proposais : « Monsieur », me dit-il, « cela n'est pas conforme aux programmes ».

La guerre inévitable est venue. Elle élargira les esprits, et, je l'espère aussi, les programmes.

Elle fait comprendre aux Français, chaque jour, que la connaissance judicieuse de l'Histoire est indispensable à la vie d'une nation. A se renseigner sur l'Europe réelle et son passé, on apprend à prévoir les catastrophes... ou à en prévenir le retour. L'histoire méthodique de l'État prussien et de l'Autriche allemande, *avec l'histoire intellectuelle du Germanisme, est autrement utile à la jeunesse* (1) *et à tous, que les notices traditionnelles sur les « nobles » échanges d'idées entre Gœthe et Schiller.*

1. L'utilisation rationnelle des classes d'allemand serait ainsi trouvée.

PRÉFACE DE LA 2e ÉDITION

L'empressement des lecteurs, la rapidité avec laquelle s'est écoulée la première édition, me prouve assez l'opportunité d'un ouvrage sur l'ensemble de l'Histoire politique et intellectuelle de l'Allemagne. Ce genre d'ouvrages généraux, maniables et faciles à consulter, ou d'encyclopédies résumées sur les grandes questions — à l'usage d'un public déjà cultivé — ne manquaient pas aux Allemands, qui en voyaient l'avantage pratique pour instruire et édifier les esprits, plus ou moins ouvertement, d'après le point de vue central du Germanisme. Les idées ainsi répandues partout, s'infiltrant jusqu'en les moindres détails de l'érudition, notamment sur les sujets relatifs à l'Allemagne elle-même, à sa pensée, à son Histoire, constituaient un élément de propagande qui trouvait chez nous trop d'esprits sans défense : car nous n'avions rien de contraire à leur opposer, aucun livre méthodique propre à mettre en garde l'intelligence française. Ceux qui au-

raient dû l'écrire eussent été peut-être les derniers à l'oser. Il fallait d'abord se résigner à reconnaître l'unité du Germanisme sous la diversité de ses apparences souvent bien trompeuses, dans l'activité diplomatique, économique et intellectuelle de l'Allemagne moderne. C'est cette réalité-là qu'on ne voulait pas voir. Et voilà pourquoi, quand d'aventure un critique offusqué s'insurge contre cette unité de vues, contre cette claire leçon que la Grande Guerre enfin nous impose, je dois constater une fois de plus l'influence persistante des illusions que l'Allemagne avait répandues autour d'elle, et sur lesquelles elle compte encore pour plaider l'innocence... Plus que jamais, je souhaite que la lecture de Germania *serve à informer et à prévenir.*

INTRODUCTION

Les guerres balkaniques de 1912 à 1913 ont intéressé le public français aux questions internationales qui y trouvèrent une solution provisoire. La guerre européenne de 1914 élève encore nos regards et nos pensées. Elle nous contraint à interroger, dans les domaines de l'esprit et de l'action, l'Histoire des grands courants humains dont les conflits armés, dominant de haut la politique intérieure, décident de l'avenir des peuples.

La Question des Races et la Politique internationale en Europe

1re Période. — *La Colonisation romaine*

La civilisation classique, quand elle naquit en Grèce, profita, en partie, d'un savoir plus ancien. Mais, sur la multitude des connaissances, il fallut

que la clarté rayonnât. Telle fut l'œuvre de l'Hellade. Ses navigateurs à l'esprit curieux ne lui rapportaient d'Orient qu'une demi-science chargée de mystère : elle en fit une sagesse.

Ensuite, Rome conquérante se laissa conquérir par l'Hellénisme. Désormais c'est donc le génie grec que les légions romaines font rayonner jusqu'au cœur de l'Europe à demi-barbare. Elles colonisent la Gaule (1), de même que, vingt siècles plus tard, nous coloniserons le Maroc. On se rappelle les admirables commentaires de César, où le stratège et l'administrateur des provinces conquises brillent d'un égal génie. On se rappelle aussi les longues guerres antérieures contre Carthage, la patience de Rome, sa confiance dans le succès final, lorsque le Sénat romain mettait à l'encan les terres encore occupées par les soldats d'Annibal : si grande était la certitude du succès final. C'était le temps de l'implacable colonisation du monde « barbare ». Les généraux proconsuls régnèrent autour de la Méditerranée : de l'Asie Mineure jusqu'à l'Espagne, à travers le nord de l'Afrique, où plus tard la décadence de Rome devait amener les Van-

(1). Les Gaulois étaient de ces Celtes qui occupèrent jadis l'Europe centrale. Ils représentaient dans l'ancien monde un état d'esprit plus affiné que celui des Germains.

dales, comme celle du Bas-Empire d'Orient ou de Byzance y amènerait ensuite la conquête arabe (1)... Quant à l'expédition des Gaules, sous César, elle aboutissait au nord-ouest à la soumission des Belges et partiellement des Bretons insulaires. Mais en Germanie, les hordes d'Hermann taillèrent en pièces les légions romaines de Varus dans la forêt de Teutobourg. Ici la civilisation recula. Auguste régnait alors. La puissance romaine était dans tout son éclat, quand elle reçut de Germanie cet avertissement des futures invasions (2).

2e Période. — *Les Invasions barbares et le Moyen-Age*

Une nation riche et civilisée s'expose, en s'affaiblissant, aux appétits des barbares. Aussi a-t-elle le devoir, au temps de sa puissance, d'en faire usage contre eux ; elle les tient en respect, prévient leurs tentatives, prend l'offensive par précaution : elle colonise ; c'est l'époque de

(1) A noter la soumission des Daces par Trajan (au début du IIe siècle), et l'expansion latine sur les bords du Danube, où vivent les Roumains d'aujourd'hui.

(2) Ceci se passait en l'an 9 de notre ère. Hermann (Arminius en latin) était chef des Chérusques. Germanicus, triomphant de lui six ans après, releva le prestige des aigles... mais fut rappelé à Rome par l'empereur Tibère.

César. Mais que sa force décroisse en présence de voisins avides et guerriers : et voici les invasions des Germains.

Or le monde germanique a toujours été menaçant. Déjà, au temps de la République, les Teutons et les Cimbres firent parler d'eux. Ces barbares, accourus de Germanie en Gaule, victorieux de plusieurs armées romaines, finirent par succomber devant Marius (102 et 101 avant Jésus-Christ). Un demi-siècle après (en 58), c'est encore en repoussant des Germains — Suèves d'Arioviste et Helvètes — que Jules César préluda à la conquête de la Gaule : les riches pays de l'ouest et du sud éveillaient leurs convoitises. On le vit bien, lors des grandes invasions sur le monde latin.

Les Wisigoths, chassés de leurs territoires par les Huns, envahirent le sud de l'Europe, où régnait déjà le christianisme ; Alaric pilla Rome (409) ; mais celle-ci, se relevant de son désastre, les prit à son service en Espagne et en Gaule. A ce moment, Francs et Vandales se répandaient sur cette Gaule, pays celtique plus policé, d'ailleurs colonisé par Rome et gagné à la foi chrétienne. Les premiers, avec leur chef Mérovée, aidèrent même les Romains à repousser Attila, roi des Huns, près de Châlons-sur-Marne, dans

la grande bataille des Champs catalauniques (451). Trente-cinq ans après, les Francs allaient étendre leurs domination, grâce à Clovis devenant chrétien. — Vers le même temps, les Vandales de l'odieux Genséric saccageaient Rome à leur tour (455); puis les Hérules d'Odoacre (476) mirent fin à l'empire romain d'Occident. L'Italie leur fut enlevée en 493 par Théodoric et ses Ostrogoths; mais ce chef, ne s'étant pas converti, eut contre lui l'Église; après sa mort, l'Italie fut reconquise par les généraux de Justinien, empereur d'Orient.

Cet empire de Constantinople était le dernier rempart de la civilisation gréco-latine contre les barbares et aussi contre les Arabes, déjà plus cultivés, toutefois, par l'hellénisme d'Asie Mineure et d'Egypte. Mais il s'affaiblit bientôt : et les Arabes s'avancèrent au sud de la Méditerranée. D'autre part, les Lombards de Germanie avaient succédé aux Ostrogoths dans le nord de la péninsulte italique (568). Un jour le flot musulman, submergeant l'Afrique septentrionale et dépassant l'Espagne conquise, se heurtera au flot germanique le plus avancé. Alors les Francs de Charles-Martel, vainqueurs à Poitiers en 732, affirmeront leur maîtrise sur l'ancienne Gaule, et resteront les héritiers de la puissance de

Rome. — En effet, la civilisation gallo-romaine, aidée par le christianisme, reparaissait peu à peu. Les moines érudits sauvèrent les études latines et rendirent possible l'œuvre de Charlemagne. Même les Maures, en se répandant sur le sud de l'Europe, apportaient avec eux les sciences occultes, alchimie, magie, que les Arabes ramenèrent de l'Égypte et de l'ancien monde grec.

Pendant cette longue période d'adaptation lente, ou de moyen âge, que deviendront les principaux pays d'Europe? L'Angleterre subit diverses invasions. Aux Anglo-Saxons se superposent les Normands de Guillaume le Conquérant [1]. — Quant à l'Espagne à demi-maure, comme tous les pays où un mélange de races suscite des énergies nouvelles, elle s'apprêtera bientôt à la conquête de l'Europe et du monde. — L'Allemagne, plus éloignée, participe au labeur de l'Europe occidentale, mais sans se civiliser vraiment. Elle a toujours été l'emprunteuse inlassable, se parant des mérites d'autrui, sans cesser pour cela de se dire originale et de demeurer, malgré les rela-

(1) La colonisation de la Grande-Bretagne, habitée par les Bretons, les Pictes et Scots, commença sous le règne de l'empereur Claude. Puis les Angles et les Saxons profitèrent du départ des légions romaines pour accourir de leur Germanie (ve siècle). Les Danois vinrent ensuite leur disputer l'île. Enfin en 1066 Guillaume le Conquérant, un de nos ducs de Normandie, héritier des Northmans scandinaves, vainquit à Hastings les Anglo-Saxons de Harold.

tions apparentes, un monde fermé. — De leur côté les rois chrétiens de France, dans un État fort considéré, tendaient à reprendre en une certaine mesure les traditions de l'expansion romaine, châtiant au loin les barbares. Ils organisèrent des croisades, d'accord avec d'autres Etats d'Occident, avec l'Allemagne par exemple, pour délivrer les lieux saints des Infidèles. L'une d'elles, faite d'accord avec Venise, institua même un Empire latin de Constantinople. La politique française se préparait déjà à devenir la grande politique de Richelieu. Elle offrait ses relations, l'exemple de ses arts, jusqu'en Serbie. — Car à la même époque le monde slave fait parler de lui. Venu surtout du sud-est de l'Europe, d'une part il se mélange avec les peuplades germaniques dans les Marches de l'Allemagne orientale, et le berceau de la Prusse future commence par être une dépendance du royaume de Pologne ; d'autre part il s'est constitué dans les Balkans, avant l'arrivée des Turcs, en une puissante Serbie (1).

3e Période. — *Temps modernes*

Avec la renaissance de l'idéal antique, des « humanités », l'Italie, encore disséminée pour long-

1. Les Serbes luttèrent à diverses reprises contre les Bulgares, sorte de Huns slavises.

temps, se réveille à la vie littéraire et au culte des arts. L'Espagne, alors riche et prospère, envoie Cortez, Pizarre et l'Italien Christophe Colomb à la conquête d'un monde d'outre-mer. La France entre dans la période classique de sa royauté et de son esprit, qui va lui aussi exercer une véritable royauté européenne. L'Allemagne, arriérée, devient de plus en plus la servile emprunteuse. Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle la langue et la littérature françaises sont reines de l'Europe ; et la nature fruste de Pierre le Grand, qui fait de la Russie un jeune Etat fort, est en admiration devant Versailles.

Mais vers le milieu du XVIIIe siècle, tout change : l'Allemagne « germanique » et anti-française se réveille. Elle rejette les traditions de notre esprit, la « raison » de nos classiques. Elle proclame son « génie » sans discussion ni contrôle, ainsi que son droit absolu à gouverner le monde. Tel est le début du germanisme, et de ses rêves insensés de domination universelle.

On connaît la suite : vers cette époque, la France, rajeunissant ses institutions, se lance dans l'expansion révolutionnaire et napoléonienne qui éblouit quelque temps toute l'Europe, en particulier l'Allemagne rhénane... et qui se termine par Leipzig et Waterloo, par la Sainte-

Alliance, par les débuts de la menace prussienne sur l'avenir. Puis le XIXe siècle, selon le principe de la Révolution française — mais non sans mécomptes — réalise ou prépare çà et là l'unité nationale : celle de l'Italie à laquelle nous contribuons ; celle de l'Allemagne qui se fait contre nous. Enfin des Slaves, parfois ennemis, lutteront en vue de l'indépendance ou au nom d'un passé.

Pour se faire une idée de la politique austro-allemande entre le monde slave et le monde latin — sans oublier les Anglais — il faut savoir qu'elle s'est toujours efforcée de désunir. Soit que la Prusse ait exploité nos vieilles querelles avec l'Angleterre ; soit que, d'accord avec l'Autriche, elle ait longtemps empêché une alliance franco-russe : toujours la même diplomatie cauteleuse a trompé ses voisins, en avivant les mésintelligences par des calomnies. Elle n'a pas moins travaillé à diviser les Slaves entre eux. Par exemple, en invitant la Russie à prendre une part de la Pologne, elle pensait se prémunir contre toute réconciliation des deux peuples. Aussi le premier devoir des Russes était de libérer la Pologne, pour se libérer eux-mêmes de l'emprise allemande. Dans les Balkans, même politique. Lors de la première guerre balkanique, Serbes et Bul-

gares avaient marché d'accord. Aussitôt les diplomates de Vienne poussèrent la Bulgarie contre ses alliés de la veille. De cette désunion favorable à l'Allemagne, la Serbie a souffert. Mais tant d'épreuves n'avaient pas abattu la belle vaillance de son peuple. Par la violence même dont il fut l'objet en 1914, il s'est désigné aux États les plus clairvoyants comme le champion des libertés nationales, toutes menacées également d'une oppression allemande. Alors s'est formée, contre le monde germanique déjà bien redoutable, la ligue hésitante et tardive des « Civilisés d'Europe ».

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE POLITIQUE

CHAPITRE PREMIER

Le monde germanique et ses voisins de l'Ouest

a) Les Origines

Les destinées de la France furent toujours si étroitement mêlées à celles de l'Allemagne, qu'on ne saurait scinder l'Histoire générale des deux pays, surtout pour les origines.

Il n'est pas question pour cela d'identifier des peuples que les événements, les milieux et les mélanges de races, ont diversement orientés. Il s'agit seulement d'examiner sans cesse comment ces voisins se ressemblent et se rapprochent, ou diffèrent et se séparent : presque toujours, en effet, les mêmes questions les préoccupent, fût-ce pour aboutir à des solutions contraires.

Dès les premiers siècles où ils entrent dans l'Histoire de la civilisation, un grand fait met en opposition les deux pays. Les légions romaines colonisent la Gaule ; tandis que *Hermann* les arrête en Germanie, par le désastre de la forêt de *Teutoburg*. Or, cette défaite des civilisateurs latins, le Germanisme des temps modernes la chantera comme son premier triomphe.

Vient la décadence de Rome. Les *Gallo-Romains*, déjà fort policés, subissent alors comme tout l'Ouest et le Sud de l'Europe, et même le Nord de l'Afrique, l'invasion des *Germains*. Une barbarie nouvelle se répand sur notre vieux monde. En Italie, ce sont les Ostrogoths de Théodoric, et les Lombards ; chez nous, les Burgondes, les Wisigoths et Suèves, jusqu'en Espagne. Mais peu à peu, sur les vestiges de l'ancienne Gaule une nation se reforme, un grand Etat franc, entre le Rhin et les Pyrénées.

Ce fut au prix de longues luttes. Après que Clovis, se faisant chrétien, eut étendu la domination franque sur les trois quarts de la Gaule par ses victoires et son habileté, son royaume s'était disloqué à sa mort (511). Ainsi commença la rivalité des Francs de Neustrie et d'Austrasie — les uns à l'ouest, les autres à l'est de la Meuse. Ceux-là, encore puissants grâce à Dagobert, le plus grand des Mérovingiens, s'affaiblirent sous les rois fainéants.

L'Austrasie alors triompha avec Pépin d'Héristal, mais ce fut pour reprendre l'œuvre des fils de Clovis, et poursuivre la soumission des autres Germains. Car l'obligation de dompter les barbares

du nord-est s'imposait aux *Francs*, sitôt qu'avec un Etat constitué ils se retrouvaient en Gaule les successeurs de la puissance romaine. Du reste, on se rappelle l'aide prêtée par *Mérovée* aux légions d'Aétius, *contre les Huns* d'Attila, *dans les Champs catalauniques* (*451*). Trois siècles plus tard, le fils de Pépin d'Héristal, *Charles Martel*, *arrêtait à Poitiers l'invasion musulmane* (*732*). Qu'on observe enfin le rôle de son petit-fils Pépin le Bref, roi en 752, bataillant pour préserver la papauté contre les Lombards, et instituant le patrimoine de Saint-Pierre. Ainsi l'on comprendra à quel point *Charlemagne*, fils de Pépin le Bref, hérita d'une politique de guerriers déjà continuateurs des Latins. Contre les Bavarois et Saxons, les Avars du Danube, les Sarrasins d'Espagne, il eut à défendre et à développer cet *empire d'occident*, que le pape Léon III fit bien de ressusciter en son honneur (*800*). En effet le règne de Charlemagne (768-814) a fait de l'Austrasie et de la Neustrie, accrues de l'Aquitaine, un vaste organisme doté de lois — les Capitulaires — et d'écoles où enseignaient des moines latinistes.

La dislocation de ses domaines, peu après sa mort, sépara la *Gaule* de la *Germanie*, par un troisième royaume, la Lotharingie (*traité de Verdun*, *843*). L'individualité de cette « Gaule » ne s'en affirma que mieux. Déjà les Francs y avaient enfin fusionné avec les Gallo-Romains. La royauté capétienne, inaugurée au xe siècle (987), précisa le *régime féodal*. Des liens s'organisaient de haut suzerain à seigneurs, et de seigneurs à vassaux,

sous l'égide de l'Église ; et, s'inspirant de généreuses idées chrétiennes, la chevalerie naissait, jurait assistance aux opprimés.

De son côté la Germanie, dans le partage, était échue à l'un des petits-fils de Charlemagne, Louis le Germanique. Elle acquérait ainsi une existence indépendante de la France proprement dite : ce fut au détriment de l'Europe et de la civilisation. — Tandis que les progrès bienfaisants de la féodalité française se communiquaient à l'Angleterre et au Sud du continent, l'Allemagne, féodale aussi à notre image, allait vivre pourtant comme un monde fermé, avec ses ambitions particulières ; et l'espoir d'un Empire allemand d'Europe y grandirait. Les princes, après la dynastie carolingienne, firent des rois électifs (911). Le premier fut Conrad de Franconie (1). Bientôt la maison de Saxe affermit la puissance allemande contre ses ennemis de l'Est. Henri Ier l'Oiseleur, au xe siècle, se donna d'abord une armée et des forteresses. Puis *Othon Ier*, son fils et continuateur, écrasa de nouveau les Hongrois et les Slaves. Enfin, ce fut la réalisation du grand rêve : la descente vers l'Italie, reine du monde antique. Le *Saint-Empire romain-germanique* (962)

(1) Furent électeurs, dans les premiers siècles, les ducs de Souabe, Franconie, Bavière et Saxe, les archevêques de Mayence, Trèves et Cologne. — Othon Ier, roi élu de Germanie, prit de plus, en Italie, la couronne de fer des Lombards ; enfin il obtint du pape la couronne *impériale* (962), que ses successeurs reçurent de même à Rome par la cérémonie du sacre : du moins pendant un temps... — Quant aux vieux duchés, ils se morcelèrent en fiefs ; vers l'est, au surplus, on s'annexait des pays slaves. En 1356, la Bulle d'Or, pour réglementer le nouvel état de choses, énuméra les princes électeurs d'*Empire* (Cf. ci-dessous, p. 21).

donna aux descendants des barbares d'Arminius [1] l'illusion d'hériter des anciens civilisateurs déchus.

Entre les dominateurs germains et le successeur de saint Pierre, entre le poing de fer et le pouvoir spirituel, une opposition incessante était assez logique. Aussi le Moyen-Age a-t-il retenti des *luttes du Sacerdoce et de l'Empire*. Dans sa *querelle des Investitures* [2], contre Grégoire VII [3], l'empereur Henri IV dut s'humilier à Canossa (1077); puis sa dynastie Franconienne (1024-1125), ayant usé ses forces, disparut à la mort de Henri V le Parricide.

Bientôt les partis de deux candidats à la couronne, *Guelfes et Gibelins*, ensanglantèrent l'Italie. Les seconds, les « Waiblinger », eurent leur roi et empereur en la personne de Conrad de Hohenstaufen, duc de Souabe. Enfin un souverain actif, son neveu *Frédéric Ier Barberousse* (1152-1190) [4], sut réprimer les « féodaux » pillards, rétablir l'ordre en Allemagne, y favoriser les fêtes de chevalerie, et les Minnesinger, émules de nos troubadours. — Mais la lutte contre la papauté et contre l'indépendance des villes italiennes n'en continuait pas moins avec âpreté. La rivalité de Barberousse et d'Alexandre III

(1) Nom latin de Hermann. Cf. ci-dessus, p. 7.

(2) Question débattue entre le pape et l'empereur, pour la nomination des évêques.

(3) L'ancien moine Hildebrand, originaire de Toscane, puissant organisateur de la papauté.

(4) Ce Gibelin, parent des Welfs, les ménagea longtemps... puis, en Bavière, dépossèda leur dernier duc Henri le Lion, le fondateur de Munich (duc de Saxe également), — au profit des Wittelsbach, dont la dynastie règne encore. Au début du XIIIe siècle, celle-ci réunit à ses domaines, une première fois, le Palatinat Rhénan.

se prolongea chez leurs successeurs. Après le règne d'Henri VI de Hohenstaufen, dit le Cruel, le parti guelfe mit au pouvoir Othon IV, d'abord fait empereur par le pape, mais qui devint son ennemi et fut excommunié. Ajoutons qu'il avait fait alliance avec le roi anglais Jean sans Terre contre Philippe-Auguste, vainement : car celui-ci grandit la puissance française par la belle victoire de *Bouvines* (1214). A Othon succéda bientôt le petit-fils de Barberousse, Frédéric II — prince d'ailleurs assez instruit (1215-1250) (1), qui se retourna contre le pape comme son prédécesseur. Souverain d'Allemagne et d'abord roi de Sicile (2) — car sa mère était une princesse de Naples — il mit tout en œuvre pour vaincre. Mais la force germanique vint se briser contre la résistance opiniâtre d'Innocent IV, continuateur de la politique d'Innocent III. En vain notre bon roi saint Louis avait tenté entre les adversaires une réconciliation impossible.

Ainsi l'empire d'Allemagne s'était perdu par l'excès de son ambition et de ses violences. Du faîte de sa puissance, il tomba en anarchie. Ce fut alors la période du *grand Interrègne* (1250-1273). Des coutumes, des juridictions locales s'imposèrent : tel, un Tribunal de la Sainte Vehme grâce à l'archevêque de Cologne ; ou bien des unions régionales : l'Alliance des Villes rhénanes, et la Hanse de Lubeck et Ham-

(1) Reconnu roi d'Allemagne par Innocent III dès 1211, il le devint effectivement par la retraite d'Othon IV en 1215 ; il fut empereur cinq ans plus tard.

(2) La maison d'Anjou y remplacera la sienne.

bourg. Les « Allemagnes » disséminées commençaient leur histoire. Le monde germanique gagna beaucoup à ces efforts d'un labeur avisé, sans délire collectif, sans ambition d'empire.

La *maison de Habsbourg*, originaire de Souabe, rétablit en Allemagne un gouvernement plus centralisé. *Rodolphe Ier* (1273-1291) laissa à son fils *Albert Ier* les duchés d'*Autriche*, de Styrie, de Carniole, enlevés à Ottokar II de Bohême. Or une des premières et des plus nobles manifestations d'indépendance chez les peuples opprimés se produisit en Suisse, aux dépens de la tyrannie autrichienne. *Guillaume Tell*, d'après la chronique, fut en 1307 (1) le héros de la liberté des cantons, qui en tous cas s'affranchirent par leur victoire de *Morgarten* (1315).

La dynastie de Luxembourg, qui occupa ensuite le trône pendant un siècle environ, fixa le *régime électif* pour la couronne impériale. Celui-ci prouvait combien l'unité allemande était encore imparfaite. *Charles IV*, par la *Bulle d'Or* (1356), reconnut *sept princes électeurs :* trois ecclésiastiques, les archevêques de Cologne, Trèves, Mayence ; et quatre laïques : le comte palatin du Rhin, le duc de Saxe-Wittemberg, le margrave de Brandebourg, le roi de Bohême. Cette existence de plusieurs Allemagnes,

(1) Albert Ier, difficilement, régnait alors en Allemagne. Le vaincu de 1315 fut son fils Léopold, duc d'Autriche. — En 1476, les Suisses de la Confédération helvétique battirent le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, à Granson et Morat. Ils prirent part du reste à de nombreuses guerres, comme mercenaires en diverses armées d'Europe.

sous les dehors d'un Empire, restait encore manifeste quand reparut la dynastie d'Autriche, avec Albert II (1438). La Diète des princes et des seigneurs était prépondérante ([1]).

L'Empire ne retrouve sa puissance, avec cette maison de Habsbourg, que pour menacer de ses rêves d'hégémonie l'Europe occidentale, où la guerre de Cent Ans prenait fin. Déjà *Frédéric III* (1440-1493) favorisait les projets du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, à nos dépens ; l'habileté de Louis XI, à la longue, l'en détourna. Le fils de Frédéric, *Maximilien* ([2]), qui précisément avait épousé la fille du Téméraire et combattu nos troupes à Guinegatte

(1) Nous trouvons sous la plume de M. J. Flach une appréciation compétente du Saint-Empire, et de son défaut d'unité (cf. J. Flach, *Essai sur la Formation de l'esprit public allemand*. Paris, 1915, p. 38 sqq.). « Il n'a jamais été un Empire allemand. Ce qu'il fut, c'est une combinaison hybride et factice de l'Empire romain et de l'Empire de Charlemagne, débordant sur la France, sur l'Italie, sur les pays slaves, cherchant à embrasser l'univers. Alors même qu'au XVIe siècle il se trouva refoulé de plus en plus en Allemagne, il n'en garda pas moins son caractère international... Il n'est qu'une pourpre byzantine jetée sur un conglomérat d'innombrables États... » : Assemblage précaire, mais qu'une insatiable ambition tient debout.

(2) Déjà roi des Romains, il régna en Allemagne de 1493 à 1519. Son premier mariage ne lui avait pas donné la Bourgogne (traité d'Arras, 1482) ; mais il valut du moins à l'Autriche — outre la Franche-Comté et l'Artois — les *Pays-Bas* (avec le duché de Luxembourg, autrefois comté). — Diverses invasions les avaient peuplés. A côté des Belges, d'origine plutôt celtique, les Bataves de Germanie étaient venus s'y imposer jadis, puis les Frisons, que soumirent les Francs. Plus tard, les ducs, comtes ou évêques de ces contrées relevèrent de l'empire d'Allemagne. Ensuite Philippe le Bon, duc de Bourgogne, y établit sa domination, et tenta même d'en faire un royaume. Le Téméraire en hérita, et enfin Marie, épouse de Maximilien. Mais le petit-fils de ce dernier, Charles-Quint, lorsqu'il abdiqua en 1555, comprit les Pays-Bas et la Franche-Comté dans la part de son fils Philippe II, roi d'Espagne (cf. encore p. 27. n. 1 et p. 30, n. 3).

(1479), renforça son pouvoir, en donnant à l'Allemagne une *Chambre impériale* et un *Conseil aulique*, pendant qu'à l'extérieur sa diplomatie exploitait les bonnes occasions. Notamment, il laissa notre roi Charles VIII se lancer vers l'Italie, et obtint pour prix de sa bienveillance l'*Artois* et la *Franche-Comté*. Puis, nos forces une fois engagées du côté de Naples, il leur barra le chemin du retour, avec une coalition européenne. Nous pûmes échapper grâce à la victoire de Fornoue, près de Parme (1495). Mais de nouveau, sous Louis XII, après l'éphémère alliance de *Cambrai* (1508), nous le retrouvions contre nous dans la *Sainte-Ligue* (1511). Gaston de Foix, jeune et prodigieux capitaine, trouva trop tôt la mort : et la France, envahie, signa des trêves.

Donc, pendant ces années, par une étrange ironie des circonstances, l'empire d'Allemagne, rival séculaire de la papauté, parut son allié pour la protection de l'Italie. Mais la lutte, en se poursuivant, démasqua les intentions. Alors François Ier se trouva être le véritable champion de la liberté italienne et européenne contre l'ambitieuse Autriche.

Celle-ci avait pris un singulier essor en s'associant l' « orgueil castillan », par le mariage [1] de Philippe le Beau, fils de Maximilien, avec Jeanne la Folle, qui bénéficiait de deux héritages : celui d'Isabelle la Catholique (Castille, Grenade, Amérique) et celui de Ferdinand (Aragon, Navarre,

(1) Cette politique d'habiles mariages est devenue proverbiale pour la maison d'Autriche : *Tu felix Austria nube*.

Deux-Siciles). Le fils de Philippe le Beau fut *Charles-Quint*, élu empereur d'Allemagne en 1519.

Mentionnons les phases de cette longue menace que constitua pour la France et l'Europe l'impérialisme de Charles-Quint. Le chevaleresque François Ier, captif à Madrid après le désastre de *Pavie* où il avait tout perdu « fors l'honneur » (1525), dut promettre à notre ennemi la Bourgogne. Une nouvelle guerre lui permit de garder cette province lors de la paix de Cambrai (1529), mais Charles restait maître de l'Italie.

Heureusement pour l'indépendance de l'Europe, nous trouvâmes de l'aide. Par exemple les Turcs de Soliman II étaient vainqueurs sur le Danube, tândis que nous dégagions la Provence, transformée en désert devant les Impériaux : et Charles-Quint, alors, signait la trêve de Nice (1538). Sans doute Henri VIII, roi d'Angleterre, lui prêta encore un fâcheux appui dans la 4e guerre : pourtant, après notre victoire de Cérisoles en Italie, et malgré l'invasion de la Champagne, Charles-Quint dut traiter à Crespy (1544). Du reste, outre le Danemark et la Suède, *nous avions des alliés ... dans l'Allemagne elle-même.*

C'est ici qu'apparaît surtout le défaut inhérent aux « Allemagnes » d'autrefois : un manque d'unité foncière ; une diversité d'intérêts, de coutumes ; et une pléiade de princes électeurs, dont quelques-uns furent nos associés naturels. Lorsque cette désunion permanente se fut manifestée par le schisme de Luther, grand événement historique qui marque en Allemagne la fin du Moyen-Age, nos

rois n'hésitèrent donc pas, dès le début, à utiliser ce nouveau parti au sein de l'empire. L'imminence du danger autrichien, au temps de François Ier, ne nous permettait guère d'écarter l'alliance des luthériens, confédérés à Smalkalde (1531). On voit comment le jeu des événements nous détermina à favoriser cette Allemagne protestante, dont le Germanisme, plus tard, devait menacer la France et l'Europe. Pour résister à Charles-Quint, devenu trop-puissant par la défaite des princes protestants à Mühlberg (1547), notre roi Henri II intervint à son tour; et cette intervention amena la *paix d'Augsbourg* (1555), laissant aux princes les bénéfices de la Réforme: *les biens d'Église « sécularisés »*. La France, de son côté, s'était assurée la possession des trois évêchés de Metz, Toul et Verdun (1552) : possession qu'allait nous confirmer en 1559 le *traité de Cateau-Cambrésis*. Charles-Quint abdiqua en 1555. Il laissait à son fils Philippe II le royaume d'Espagne, l'Italie, les Pays-Bas, la Franche-Comté, l'Amérique ; à son frère *Ferdinand*, les possessions allemandes et la couronne impériale ; celui-ci était déjà *roi de Hongrie et de Bohême*. Le fils aîné de Ferdinand Ier (1558 (1)-1564), Maximilien II (1564-1576), vit lui aussi ces deux Etats s'ajouter à son héritage autrichien. Il s'occupa surtout de politique intérieure, ainsi que son fils Rodolphe II (mort en 1612): Mathias, frère de celui-ci, l'avait supplanté peu à peu... Mais avec l'avènement de Ferdinand II (1619), prince

(1) Car c'est seulement en 1558 que Ferdinand devint empereur d'Allemagne.

énergique et catholique ardent, la lutte religieuse allait devenir européenne.

Donc l'Allemagne, déjà si incohérente, fut déchirée par un schisme : et cette scission prit une ampleur singulière, parce que les querelles d'intérêts se compliquèrent de sentiments, et de conflits d'idées. La *Réforme de Luther* avait fait son apparition [1].

Si l'on considère l'Histoire antérieure de ce pays, pareille rupture avec la papauté n'a rien qui doive surprendre. En réalité, l'œuvre de Luther eut un caractère général d'opposition à l'esprit latin, — comme l'ont bien compris plus tard les philosophes du Germanisme, Hegel entre autres. Aussi rapprocheront-ils l' « acte de foi » de Luther, rompant avec une « autorité romaine », de l'antique offensive d'Hermann contre les légions de Varus : ils salueront, là comme ici, la « Germanie » rebelle à une discipline étrangère. — D'autre part, on a vu que les souverains allemands du Saint-Empire étaient restés les dominateurs barbares de cette papauté, dont le christianisme ne les avait civilisés que d'apparence. Nous avons retracé les luttes incessantes, parfois sauvages, des empereurs teutons contre le pouvoir spirituel qu'ils voulaient s'asservir : tentative qui préludait de loin à l'œuvre de Luther, et à la religion d'Etat de la Prusse future. Un vieux ferment de mysticisme ambitieux, inassouvi, vivait donc dans l'esprit barbare, encore

(1) Quelques symptômes avant-coureurs s'étaient déjà manifestés : par exemple, l'hérésie tchèque de *Jean Huss*, héros national de la Bohême anti-allemande (1373-1415).

« adolescent » au Moyen Age : il en empêchera plus tard la maturité classique. Dès le XVIe siècle, il inspira à Luther une ferveur brutale, qui contraste avec les mille sourires de la Renaissance italienne. Ce moine illuminé qui « vit le diable » à la Wartbourg, fut aussi un réformateur autoritaire, instructeur d'une nouvelle communauté agissante : œuvre du Verbe et de l'épée.

Quelle que fût pour l'avenir la menace de ce fanatisme nouveau, nos rois de France restèrent longtemps les associés naturels de beaucoup de princes allemands, devenus protestants : car le péril autrichien était encore essentiel. Notre diplomatie courut au plus pressé, en recherchant les alliances que les événements lui offraient (1). Henri IV (2) développa cette politique, que sa mort interrompit (1610) jusqu'à l'entrée en scène de Richelieu (1624).

(1) Le soulèvement des Pays-Bas contre la tyrannie espagnole de Philippe II fut encore un long épisode des guerres de religion. D'abord unis aux Belges catholiques, les Bataves du nord s'étaient révoltés en 1565. Alexandre Farnèse, plus habile que le duc d'Albe, les sépara. Mais *Guillaume* de Nassau, dit *le Taciturne*, prince d'Orange, coalisa du moins les sept provinces bataves (1579) : ainsi fut fondée par les protestants la république des Provinces-Unies (1581). Comme les Luthériens d'Allemagne étaient nos alliés contre l'Autriche, les Réformés de Hollande eurent même ennemie que nous : l'ambition espagnole. Aussi est-ce Henri IV qui servit de médiateur entre Philippe III et les Provinces, en 1609.. Elles se feront confirmer leur indépendance au traité de Westphalie (1648). — Quant à la Belgique, abandonnée à son sort, elle changera de maîtres au traité de Rastadt (1714), qui la donne à l'Autriche. — Par contre, l'Artois et la Franche-Comté espagnole sont reconnus à la France lors de la paix de Nimègue (1678).

(2) Il eut toutefois l'imprudence de soutenir l'électeur de Brandebourg, Jean Sigismond, dans ses prétentions sur Clèves et Juliers (Cf. ci-dessous, chap. III, *a*).

La lutte entre les catholiques d'Allemagne et l'Union évangélique — union bien imparfaite — s'était aggravée depuis 1608. La *guerre de Trente Ans* commença. D'abord les *Tchèques de Bohême*, Slaves épris d'indépendance, manifestèrent contre l'empereur par la *Défénestration de Prague* (1618) ; et, avec l'électeur palatin Frédéric, ils attaquèrent Ferdinand II [1] dans Vienne. Mais à la *Montagne Blanche*, ils subirent un désastre national (1620). La dignité électorale du Palatin passa au duc Maximilien de Bavière, dont les troupes, avec Tilly, avaient gagné la bataille.

Ensuite Ferdinand lança l'aventurier Wallenstein contre Christian IV de Danemark [2], que la diplomatie de Richelieu mettait à la tête des protestants. La paix de Lubeck (1629) consacra une seconde fois le triomphe des Impériaux.

Alors parut l'innovateur de la tactique et de la stratégie modernes : *le roi de Suède Gustave-Adolphe*. Richelieu, déjà bien secondé par son confident le père Joseph auprès de la *Diète de Ratisbonne*, faisait échec à Ferdinand en lui suscitant ce nouvel adversaire. Celui-ci apportait à nos protégés d'alors, les princes protestants d'Allemagne, le concours de son armée régulière. Gustave-Adolphe fit une foudroyante campagne, battant Tilly près de Leipzig, puis au passage du Lech, et Wallenstein à *Lutzen* ; mais ici il

(1) empereur de 1619 à 1637.

(2) Le Danemark, royaume dès le xe siècle, puis maître de la Norvège, s'était même associé la Suède par l'union de Calmar (1397). Mais ce dernier Etat avait repris sa liberté avec Gustave Vasa (roi en 1523).

trouva la mort (1632). Ferdinand profita de sa disparition pour triompher une fois de plus par le traité de Prague, en 1635.

Là dessus, une *période française* commença : car *Richelieu* nous mit aux côtés des mêmes princes allemands, avec la Suède, la Hollande et la Savoie, contre l'Autriche et l'Espagne, Bernard de Saxe-Weimar, ancien lieutenant de Gustave-Adolphe, conquit pour nous l'Alsace. Les Suédois triomphaient à l'est. Le Congrès de *Münster* et d'*Osnabrück*, en vue de la paix, s'annonçait bien, lorsque Richelieu mourut (1642). Enfin, sous Mazarin, Condé et Turenne nous assurèrent la victoire : ce dernier, trois ans après les succès de *Fribourg-en-Brisgau* et *Nordlingen* (1644 et 1645), parvint à menacer Vienne.

La *Paix de Westphalie* (1) (1648) nous laissa l'Alsace moins Strasbourg ; la Suède eut la Poméranie occidentale et autres territoires allemands sur les rives de la Baltique. Un électorat (2) palatin était reconstitué (ce qui portait à huit le nombre des électeurs). Les princes gardaient les biens d'Eglise sécularisés, dont la possession les avait attachés au protestantisme. Frédéric-Guillaume recevait Magdebourg, Minden, et une large part de la Poméranie. Mais on était encore loin de l'unité allemande, avec une multitude d'Etats confédérés, et un empereur que dominait la Diète. La France, à ce moment, bénéficiait de sa propre force plutôt encore que de la sympathie

(1) sous le règne de *Ferdinand III* (1637-1657).
(2) Le neuvième, celui de Hanovre (issu du Brunswick), fut constitué en 1692. Peu après la création du dixième (1803), l'ancien collège électoral cessa d'exister.

des « Allemagnes » : la grande nation civilisée étendait son protectorat sur la *ligue du Rhin* [1] (1658), que notre ministre de Lionne fit proroger bientôt après.

De ces « amis » protestants d'Allemagne, tout au moins bénéficiaires de notre œuvre, le *Brandebourg*, déjà uni à la *Prusse*, fut le premier à nous manifester sa malveillance. Il s'y applique avec une certaine ténacité, mettant à profit la *Révocation de l'Edit de Nantes* (1685) : lorsque cette suppression des libertés protestantes dans la France de Louis XIV amènera des réfugiés français aux bords de la Sprée. Ils apporteront leur aide à une jeune puissance qui va fonder un despotisme autrement dangereux pour le monde que les dragonnades de Louvois...

Le Brandebourg cherchait les opérations fructueuses. Le « Grand-Electeur » [2] Frédéric-Guillaume, associé à la Hollande protestante contre Louis XIV [3], adhéra aussi à l'*alliance de La Haye*, avec presque toute l'Allemagne, sauf trois princes (1672). Mais Turenne, avant de tomber à Salzbach (1675), nous rendit l'Alsace, où les troupes allemandes avaient fait irruption, violant la neutralité de Strasbourg. La Suède, battue à *Fehrbellin* par le Brandebourg (même année), nous dut l'avantage de recouvrer ce qu'elle

(1) Par ailleurs notre politique, d'un libéralisme fort habile, entretenait depuis 1516 un traité d'alliance perpétuelle avec la Suisse confédérée. Ici la Réforme avait été prêchée par Zwingle au début du XVIe siècle.

(2) De 1640 à 1688.

(3) C'est au cours de la guerre de Hollande que les frères de Witt, assassinés, furent remplacés par le stathouder Guillaume d'Orange. Celui-ci descendait du fameux Taciturne.

avait perdu (*Paix de Nimègue* 1678-1679). Pour notre part, la Franche-Comté espagnole nous restait acquise ; nous reprenions notre ancien comté d'Artois, en augmentant le nombre de nos villes flamandes. Enfin l'œuvre de la France en Alsace pouvait se poursuivre : Strasbourg devint française (1681).

Nous retrouvâmes en face de nous le Brandebourg, alors aux côtés de l'Autriche (1), lorsque celle-ci, délivrée des Turcs grâce au Polonais Sobieski, put reprendre sa politique occidentale. La *ligue d'Augsbourg* (1686) rassembla tous nos adversaires (2), jusqu'aux traités de Turin et de *Ryswick* (1696 et 1697). Cette fois, en présence de la coalition, Louvois voulut mettre un désert entre l'ennemi et nous : il ordonna *l'incendie du Palatinat* (1689)... que les Allemands, si indignés dans leur « conscience », ont d'ailleurs éclipsé par leurs atrocités méthodiques de 1914.

Une troisième coalition, conclue à La Haye entre nos ennemis, ne pouvait se faire sans le Brandebourg. Il s'agissait de disputer à Philippe V, petit-fils de Louis XIV, la *Succession d'Espagne*. La lutte fut longue et la France éprouva des revers. Au début Villars, victorieux à *Friedlingen* et à *Hochstaedt*, s'ouvrait le chemin de Vienne (1703) ; mais une nouvelle bataille de Hochstaedt, livrée par ses remplaçants, fut une défaite. Villeroi et Ven-

(1) *Léopold Ier* y régna de 1658 à 1705.

(2) L'Angleterre se joignit à eux après sa Révolution de 1688 : son nouveau roi Guillaume d'Orange, remplaçant le catholique Jacques II, se fit alors contre la France le champion du protestantisme européen. Il fut même aidé par des réfugiés français.

dôme, l'un à Ramillies (1706), l'autre à Oudenarde (1708), ne furent pas heureux devant Marlborough et le prince Eugène, pendant que l'archiduc Charles se rendait maître de Madrid. Enfin Villars, à *Malplaquet*, résista brillamment (1709) ; et il battit le prince Eugène à *Denain* en 1712. Vendôme, deux ans avant, assurait le trône d'Espagne à Philippe V, par sa victoire de *Villaviciosa*. — Le *Congrès d'Utrecht* s'ouvrit (1) ; l'Allemagne fut la dernière à traiter, à *Rastadt* et *Bade*. L'Autriche gagnait la Sardaigne, Naples, le Milanais, la Belgique. On pense bien que de son côté l'électeur de Brandebourg ne perdait rien. Son père s'était fait reconnaître par l'empereur le titre de *roi de Prusse* pour prix de son aide (2) : la France à son tour se résigna en 1714. Au sein de l'Allemagne protestante, longtemps soutenue par nous contre la maison d'Autriche, un royaume organisé venait de se dresser avec *Frédéric Ier* notre ennemi.

Ce nouvel État, produit de l'astuce et de la violence, ne se développe évidemment qu'aux dépens de tous ses voisins. Issu d'un duché de Prusse sur territoire polonais, il asservira la Pologne. Grossi du Brandebourg, électorat protestant qui a profité de notre politique, c'est en luttant contre nous qu'il s'érige en royaume (3). Enfin cet

(1) Sur ces entrefaites, Joseph Ier, empereur d'Allemagne de 1705 à 1711, avait eu pour successeur *Charles VI*. Celui-ci régna jusqu'en 1740.
(2) Il se couronna à Kœnigsberg en 1701.
(3) Sur l'union de ces deux Etats, cf. ci-dessous, chap. III, *a*.

électorat, relevant de l'empire d'Allemagne, ne s'arrondira qu'en le faisant sien. Et surtout il va lutter contre la maison d'Autriche, l'évincer peu à peu. Ainsi commence, depuis le Grand Electeur, ce jeu de dupes, cette politique de guerres heureuses, qui méritera de s'appeler par excellence : le « droit du plus fort », ou la diplomatie de Frédéric II.

D'abord *Frédéric-Guillaume Ier*, le « Roi-Sergent » (1713-1740), vit une occasion propice dans l'aventureuse expédition du roi de Suède, Charles XII, contre Pierre le Grand de Russie. Se mettant donc aux côtés du plus fort, il obtint quelques *dépouilles de la Suède : Stettin et une bonne part en Poméranie* (*traité de Stockholm*, 1720).

Pareille leçon ne fut pas perdue pour son fils, le « *grand Frédéric* » (1740-1786), qui pourtant montrait des dispositions si « libérales »... à ce qu'on crut chez nous pendant très longtemps. Il se décida vite : l'occasion fit le larron. L'empereur Charles VI étant mort sans héritier mâle, on hésitait à reconnaître sa fille *Marie-Thérèse* comme souveraine de ses États. Frédéric II jugea qu'il y aurait scandale en effet : la *Silésie* était une proie si tentante... Or il n'eut pas de plus imprudente alliée, dans cette opération fructueuse, que la politique insouciante de Louis XV. L'Autriche avait été pour nous l'ennemie traditionnelle : on ne vit pas assez le nouveau péril. Marie-Thérèse, menacée par la prise de Prague où s'illustra notre héros Chevert, fut sauvée par les Hongrois ; Chevert quitta Prague, mais avec les honneurs de la guerre (1743). Après

des alternatives de revers et de beaux succès pour nos armes, une paix heureuse — pour la Prusse — fut signée à *Aix-la-Chapelle* (1748). La *guerre de Succession d'Autriche* était terminée. Frédéric II y gagnait presque toute la Silésie (1).

Quelque inquiétude s'empara de l'Europe, devant une puissance déjà si redoutable. L'Autriche et la Suède, dont le ressentiment s'explique, la Saxe, la Russie, la France, s'allièrent contre la Prusse par le traité de Versailles (1756). Frédéric II allait-il succomber ? S'il fut sauvé, c'est en partie par la rancune jalouse que l'Angleterre nourrissait contre nous, et parce qu'elle convoitait notre empire colonial. Mais Frédéric fut aussi sauvé par lui-même, et par les fautes de nos généraux. Vainqueur des Saxons à *Pirna*, il débuta là par un de ces coups « à la prussienne » qu'on ne soulignera jamais trop : il incorpora de force les vaincus dans sa propre armée (1757). Une défaite à *Kollin* ne l'abattit qu'un instant : il se releva pour vaincre à *Rossbach* les Français de Soubise, joints du reste à des troupes allemandes (même année). Ensuite ce fut le tour des Autrichiens, qui se firent battre à *Leuthen*. Enfin les Russes, malgré leur sanglant succès de *Kunersdorf* (1759), s'éloignèrent « miraculeusement » de Berlin. Frédéric triomphait donc (2). Pen-

(1) Marie-Thérèse gardait donc à peu près entier son héritage, plus l'empire d'Allemagne pour son mari *François Ier*. — Ils eurent plusieurs enfants : entre autres, le futur Joseph II, Léopold II qui lui succéda, et Marie-Antoinette qu'épousa Louis XVI.

(2) Il ne se tira d'affaire qu'avec la complicité de Pierre III, qui venait de succéder à Elisabeth. Ce tsar germanisant était né à Kiel.

dant ce temps, l'Angleterre ruinait nos colonies : perte immense... sans compter les échecs que ses Hanovriens nous infligeaient en Allemagne (1).

Telle fut la *guerre de Sept Ans*, qui consolidait la « bonne affaire » précédente : la Prusse exploitait à merveille son «industrie nationale »... Par le *traité d'Hubertsbourg* (1763), Frédéric II gardait la Silésie ; et il gardait aussi l'autorité que lui avaient donnée ses victoires sur des ennemis moins opiniâtres. Son jeune Etat devenait menaçant pour l'Europe (2). Et pourtant, par un prodige — moins encore de sa propre habileté que de la naïveté des autres — le « Grand Frédéric » sut maintenir à la Prusse protestante son prestige de puissance « libérale » (3).

b) L'Allemagne, entre la Révolution française et les monarchies d'Europe. — La Prusse et l'Autriche de 1789 a 1815.

La Prusse et l'Autriche, rivales plusieurs fois au XVIIIe siècle, étaient destinées à s'entendre. Une première oppression en commun les avait mises d'accord en 1772 (1) : le partage de la Pologne, où Catherine II allait compromettre de plus en plus

(1) Plus tard, c'est contre l'Angleterre que Frédéric entrera dans la *Ligue des neutres*, avec Catherine II de Russie, pendant la guerre de l'Indépendance américaine (1780).

(2) Frédéric, se voyant déjà des « droits » sur l'Allemagne, empêchera l'empereur Joseph II de prendre la Bavière (Paix de Teschen, 1779).

(3) tandis que la catholique Autriche ne réussissait pas à se réhabiliter par l'*Edit de tolérance* (1781). Il est vrai que la politique de la Sainte-Alliance s'y épanouira bientôt, comme en Prusse... Du reste, qu'on ne s'exagère pas le « libéralisme » de

son grand Etat slave. En outre, la Révolution française proclamant les droits des peuples à la liberté, les deux principaux souverains allemands se rencontrèrent à *Pilnitz*, comme s'ils pressentaient ce que pareilles idées pouvaient leur faire perdre. L'empereur *Léopold II* (2) et le roi *Frédéric-Guillaume II* (3) y signèrent la convention du 27 août 1791, qui est le germe de la Sainte-Alliance de 1815 (4). Ils agirent, mais fort préoccupés de l'affaire polonaise.

En dépit de toutes les prévisions allemandes, les « sans-culottes » de Dumouriez repoussèrent les soldats du duc de Brunswick, « les plus disciplinés du monde ». Ce fut *Valmy* (5) (20 septembre 1792): victoire de l'entrain et de la souplesse sur le lourd caporalisme de l' « armée des tyrans ». Gœthe, assis au bivouac le soir de la bataille, aurait émis à ce propos quelques réflexions libérales, sur l' « ère nouvelle » qui s'ouvrait pour l'Europe (6). — L'année ne s'était pas écoulée, que les Autrichiens levaient le siège de Lille, pour succomber à *Jemmapes* devant Dumouriez, ce qui nous permit presque aussitôt

Joseph II : ce souverain (associé dès 1766 à l'empire par sa mère qui mourut en 1780) supprima certains abus féodaux, mais il prétendit unifier ses Etats au mépris des nationalités diverses qui les peuplaient.

(1) Malgré l'attitude plus réservée de Marie-Thérèse dans cette sinistre affaire.

(2) De 1790 à 1792.

(3) 1786-1797. — Il avait commencé, en 1787, par écraser les Républicains de Hollande et rétablir le stathouder.

(4) Au reste, les émigrés français, nobles qui s'étaient réfugiés à Coblence et ailleurs, invoquaient le secours des puissances.

(5) On tiendra compte à ce sujet des réserves formulées récemment par M. Arthur Chuquet, dont on connaît la remarquable documentation sur toute cette période des rapports franco-allemands.

(6) Cf. ci-dessous, 2e partie.

d'atteindre les frontières de Hollande. Sur le Rhin, Custine occupa *Spire*, *Worms* et *Mayence* (1). Quels coups de tonnerre pour l'Allemagne ! D'ailleurs à ce moment son esprit métaphysique, encore ébloui par la philosophie des « immortels principes » de 89, achevait de la jeter dans nos bras.

Toutefois on ne saurait bouleverser impunément la carte d'Europe, fût-on le représentant des idées de liberté humaine, les plus propres à mériter un accueil cordial. La Révolution, et Bonaparte son élève, faisaient appel à la bonne volonté des peuples (2), mais nous avions contre nous les gouvernements. Notre politique européenne, devenant politique mondiale par l'expédition d'Egypte, menacera la Grande-Bretagne dans son empire colonial et maritime. L'Angleterre pouvait prévoir qu'un puissant Etat, régénérateur du continent, se trouverait bientôt, s'il n'était son allié, le plus grand rival de la reine des mers. Or, poussé par le fanatisme de Pitt et de Burke, elle avait déjà choisi : elle s'était prononcée contre nous — ce qui n'était pas forcément le meilleur parti qu'elle pût prendre. Par là, elle épousait les mauvaises querelles des monarques allemands ; ou du moins elle entendait s'en servir, espérant peut-être que plus tard, son

(1) Les populations rhénanes nous manifestèrent à diverses reprises leur vœu d'être rattachées à la France.

(2) Sans une extension de notre puissance et de nos territoires, cette œuvre était nulle et non avenue. On se fit donc une raison. Malgré l'opposition d'un parti libéral, les idées annexionistes devinrent dominantes, en fait de politique étrangère. Des Révolutionnaires clairvoyants comprirent que l'administration française, aux bords du Rhin, serait la meilleure garantie d'un régime de liberté.

grand ennemi une fois abattu, d'autres équilibres la préserveraient du monde germanique... Elle attendra trop longtemps pour parer à cet autre péril plus réel ; elle n'oubliera pas sans peine, à notre égard, ses préventions excessives contre la France révolutionnaire. Abusée par les faux penseurs de l'Allemagne « spiritualiste », elle ne fera pas assez vite la distinction entre un ennemi puissant mais d'un génie de civilisation, et la menace plus hypocrite d'une barbarie cultivée. En souvenir du grand Napoléon, et par une politique de courte vue, elle nous laissera écraser sous Napoléon III. Il faudra la guerre de 1914 pour remettre en lumière les intérêts véritables, et former le parti des civilisés d'Europe... Mais sous Napoléon Ier, l'Angleterre nous porta des coups mortels. La puissance française, grandissant par les victoires d'Iéna (1806) et de Wagram (1809), ne chancela qu'à Trafalgar (1805), et dans la guerre d'Espagne, quand déjà les soldats de « Wellington » (1) nous arrêtèrent aux lignes de Torrès-Védras (1810) ; cinq ans après, ils permirent à Blücher de gagner la bataille de Waterloo.

Donc la Prusse et l'Autriche (2), par malheur pour nous, eurent l'avantage de trouver dans l'Angleterre, puis dans la Russie, des alliées qui les sauvèrent. Ce ne fut pas sans quelques imprudences de notre part. Ainsi notre invasion de la Belgique,

(1) Wellesley, futur duc de Wellington.

(2) François II, qui régnait depuis 1792 à la tête de l'empire d'Allemagne, ne fut plus qu'empereur d'Autriche à partir de 1806 cf. ci-dessus, p. 42, note 1). Sa fille Marie-Louise devint en 1810 (pouse de Napoléon.

la conquête des bouches de l'Escaut, portaient ombrage au commerce anglais. A la Grande-Bretagne se joignirent l'Espagne et la Hollande : coalition presque européenne, qui nous fit perdre à Nerwinden (1793) la Belgique, conquise l'année précédente sur l'armée autrichienne. Devant les Austro-Anglais, le nord de la France fut dégagé à grand'peine, par les succès de Hondschoote et de Wattignies. Enfin, après la victoire de *Fleurus* (1794), nous rentrâmes à Bruxelles. Les armées du Nord et de Sambre-et-Meuse s'y rejoignirent. En janvier 1795, nous étions à Amsterdam. Hoche de son côté, sur la Moselle et le Rhin (1793-1794), battant Wurmser, puis battu par Brunswick à Kaiserslautern, avait de nouveau triomphé près de Wissembourg et débloqué Landau. Jourdan était maître de *Coblentz* (octobre 1794). La Prusse mit bas les armes au *traité de Bâle*, et nous abandonna *Clèves*, qu'elle possédait sur la rive gauche du Rhin.

L'Autriche, même demeurée seule, ne céda point. Ou du moins elle ne paraîtra céder, pour peu de temps, qu'en 1797. L'archiduc Charles ayant repoussé Jourdan (1796), Moreau fit une belle retraite de Munich vers Huningue. Puis Hoche, l'année suivante, battit l'ennemi à *Neuwied ;* il se voyait sur la route de Vienne... Mais Bonaparte, pendant ce temps, était allé chercher en Italie, avec plus d'éclat, l'autre point faible de la puissance autrichienne : et par ce beau détour il menaça Vienne, pour traiter à *Campo-Formio* (1). Au sud, l'Autriche

(1) Cf. ci-dessous, p. 69.

reconnaissait notre œuvre libératrice ; au nord, elle nous laissait la Belgique, avec cette rive gauche du Rhin, où l'on avait durant des siècles recherché notre amitié et notre alliance. Nous retrouvions là les limites de l'ancienne Gaule, et celles que nous avait préparées la politique traditionnelle de notre civilisation (1).

Malheureusement, nous eûmes à compter avec la haine persistante et aveugle de l'Angleterre, qui ne visa qu'à abattre la France, et négligea longtemps la menace d'une Prusse déjà forte. La Russie, de son côté, ne porta pas de moins rudes coups à la puissance française, et fit ainsi le jeu de Berlin et de Vienne, jusqu'en Italie, où l'armée de Souwarof lutta pour le profit des Autrichiens (1799) Naguère sous Elisabeth, la politique russe s'était sentie portée vers une amitié française. Mais l'affaire polonaise l'attirait, sous la surveillance de méfiants voisins, dans l'orbite des intérêts germaniques. Et en effet nos sympathies pour la pauvre Pologne avaient irrité contre nous Catherine II : enfin Paul Ier venait d'entrer avec l'Autriche et l'Angleterre dans la *deuxième coalition*.

Les campagnes heureuses de Masséna en Suisse, de Bonaparte en Italie, de Moreau en Allemagne, nous sauvèrent. Moreau se couvrit de gloire, vainqueur à *Hochstaedt*, occupant la Bavière, puis,

(1) On créa quatre départements français sur la rive gauche du Rhin: leurs chefs-lieux furent Trèves, Aix-la-Chapelle, Coblence et Mayence. Des administrateurs énergiques et sagaces surent attacher les populations à notre régime : en particulier, Jean Bon Saint-André et Lezay-Marnésia.

après l'*armistice de Parsdorf*, battant l'archiduc Jean à *Hohenlinden* (1800). Le *traité de Lunéville* [1] (*1801*), qui remaniait la carte d'Europe, nous confirmait la possession de la rive gauche du Rhin.

L'Angleterre ne désarmant pas, l'autorité de Bonaparte réussit à former contre elle une « ligue de neutres », où entrèrent la Suède, le Danemark, la Russie... et la Prusse [2]. Union précaire, qui du reste n'eut pas raison des Anglais, bientôt infidèles à la paix d'Amiens (1802-1803) ; et qui laissa la Prusse agressive, déjà prête à la campagne de 1806. Pour l'instant, elle attendait un triomphe de l'Autriche, entrée dans une *3e coalition* avec l'Angleterre, la Russie, la Suède et Naples. Mais le général Mack capitule à *Ulm* (1805) ; Napoléon entre à Vienne, et remporte sur les deux empereurs François II et Alexandre Ier son éclatante victoire d'*Austerlitz* (*2 décembre 1805*). La *paix de Presbourg* nous permit de préciser des accords antérieurs, de parfaire l'annexion des provinces rhénanes par une œuvre fort sage en principe : une organisation des « Allemagnes » à la française, la constitution d'Etats moyens — sous la haute main du vainqueur — contre les visées de Vienne et bientôt de Berlin. Napoléon, dont les frères *Louis* et *Joseph* devinrent rois de Hollande et de Naples, faisait de Murat un *grand-duc de Berg*, créait les *royaumes de Bavière et de Wurtemberg*, le *grand-duché de Bade* : ceci, avec *Darmstadt*, *Nassau*, et autres petits Etats, se plaça

(1) Cf. ci-dessous, p. 71.
(2) *Frédéric-Guillaume III* y était roi depuis 1797.

sous le protectorat de notre empereur, et prit le nom de *Confédération du Rhin*.

La ruine du Saint-Empire romain-germanique [1], au bénéfice de notre civilisation, se compléta par la chute de la Prusse en 1806. Celle-ci avait attendu un peu tard pour s'attaquer à Napoléon. Or la mystique reine Louise, idole des patriotes, avait autour d'elle un « parti de la guerre » [2]. Les désastres autrichiens ne présageaient-ils pas le triomphe des « Welches » frivoles sur le « génie profond » de la « vertueuse » Allemagne ? Ainsi pensa le fougueux germanisme qui, issu des universités protestantes, foyers de « culture » prussienne, enthousiasmait déjà les hommes de plume et d'épée. Une *4e coalition* se forma ; et les rodomontades commencèrent. On se promettait un nouveau Rossbach ; ce furent, au contraire, les défaites d'*Auerstædt* et d'*Iéna :* là, Davout contre Brunswick et le roi ; ici, Napoléon contre Hohenlohe (*14 octobre 1806*). Peu de jours après, nous entrions à Berlin, où la platitude d'un « peuple de valets » avait chassé l'arrogance des premiers jours : la population en liesse fit à nos généraux un accueil obséquieux.

L'obstination des Russes ne put sauver la Prusse d'un désastre plus complet. *Eylau* et *Friedland* leur furent des défaites, encadrant la capitulation de Dantzig (*1807*). Sur la frontière de Russie, on traita

(1) François II fut réduit au titre d'*empereur d'Autriche*, sous le nom de François Ier (1806).

(2) Elle mourut en 1810. Son mari, homme incapable, régna jusqu'en 1840.

à *Tilsitt* sans le roi (8 juillet). Le tsar Alexandre abandonnait enfin l'Allemagne à son sort. La *Saxe*, vaincue avec les alliés, entra dans notre Confédération du Rhin : son électeur devenait *roi*, et recevait en outre un « grand-duché de Varsovie ». Un autre royaume naissait, organisé selon les idées françaises : la *Westphalie*, avec le Hanovre en partie, la Hesse-Cassel et le Brunswick, sous *Jérôme Bonaparte*. La Prusse n'avait plus, outre son territoire propre, que le Brandebourg, la Poméranie et la Silésie... L'événement a démontré que c'était encore trop. En se relevant, elle a fait courir au monde civilisé le danger le plus formidable. De nos jours, on ne saurait se rappeler sans mélancolie ce jugement de Henri Heine : Après Iéna, « Napoléon n'avait qu'à siffler... et la Prusse n'existait plus ».

Loin de disparaître, elle allait restaurer sa puissance pour l'imposer plus tard à l'Europe, à force de conviction romantique. Et vers le même temps, Mme de Staël, la meilleure alliée de l'Allemagne prussienne, proposerait à la France future de s'ouvrir au « génie » de cette grande âme « méconnue ».

Les circonstances aidèrent nos ennemis. Napoléon, se heurtant à l'héroïsme espagnol, et en Portugal aux soldats de l'Angleterre implacable, sentira fléchir l'alliance russe, malgré l'entrevue d'Erfurt en 1808. L'Autriche revint la première à la charge (5e *coalition*). Mais Napoléon, en passant par Eckmühl, arriva vite à Vienne (*1809*) ; et de là, il gagna enfin la bataille de *Wagram* (6 juillet). Le *traité de Vienne* donna le pays de Salzbourg à

la Bavière (1) ; il annexa aux Slaves de Russie et du grand-duché de Varsovie, récemment constitué, la Galicie accaparée par l'Autriche. C'était, essentiellement, un nouvel et dernier succès pour notre agencement des « Allemagnes » contre l'Autriche et la Prusse. Bientôt la grande Allemagne du Germanisme, déjà ébauchée, allait nouer ses tronçons, et se dresser face au monde.

La grandeur même de la France napoléonienne suscitera pour sa ruine, en un suprême effort, une coalition de l'Europe : celle-ci se fera de la sorte, sans le prévoir, le premier instrument des destinées prussiennes. Ayant englobé dans notre empire *Brême*, *Hambourg*, *Lübeck*, le *grand-duché d'Oldenbourg*, ayant nommé son fils roi de Rome et vu Prince héritier de Suède son maréchal Bernadotte, Napoléon alors succomba. Ses ennemis n'avaient rien oublié. Il crut en finir par une expédition en Russie. Il avait trop présumé de ses forces. La *grande Armée*, qui par sa composition hétéroclite attestait l'étendue de notre œuvre, fit des prodiges jusqu'à Moscou. Mais la fidélité douteuse des États allemands ne résista guère à l'épreuve d'une retraite, qui fut un désastre. La Prusse, restée frémissante d'un fanatisme contenu, travaillée sourdement par le Germanisme de ses « intellectuels », brûlait de se jeter dans l'action. Mais comment trouver une armée ? Elle l'avait, cette armée de bons soldats : ils étaient des cen-

(1) La Bavière, fort agrandie par nos soins, dut rendre une bonne part de ses acquisitions après la chute de l'Empereur... bien qu'elle eût trahi sa cause avant Leipzig.

taines de mille. Et ici apparaît l'insuffisance des précautions napoléoniennes contre la ténacité mystique de cet État. Il ne suffisait pas de restreindre la conscription au chiffre annuel de quelques milliers de recrues. Limitation illusoire ! Les recrues restèrent moins longtemps à la caserne, mais on les renouvela plus souvent. *Stein* et *Scharnhorst* y veillèrent. L'armée prussienne fut aussi nombreuse, et plus forte par la haine et l'enthousiasme. Elle y gagna même l'avantage de donner à sa cause une « parure morale », fort surprenante chez les cyniques élèves de Frédéric II, partisans du « droit de la force » et oppresseurs de la Pologne. D'ailleurs cet « idéal prussien » n'avait nullement changé, malgré quelques espérances libérales, répandues en vue de 1813 : l'Allemagne s'en aperçut dès 1815, et bien des fois depuis lors... Mais en attendant, on luttait pour « la liberté » de l'Europe : tel était le refrain de 1813. Et dans cette Europe étrangement dupe, nulle nation peut-être ne devait tant admirer la Prusse « idéaliste », que sa première victime, notre bonne France.

Une fois de plus, renouvelant la victoire nationale de Hermann sur les légions de Varus, les nouveaux Germains espéraient triompher « pour le salut » de l'humanité. Ils ne virent dans la 7e *coalition*, achevant celle de 1812, que leur « mission » se réalisant avec l'aide de quelques alliés indignes. Blücher, soudard mystique, eut à la *Katzbach* un premier succès, que l'emphase des poètes patriotes s'empressa de grossir. Nous repoussâmes l'ennemi à *Lutzen* et *Bautzen ;* mais à *Leipzig* — où nos Saxons et Wur-

tembergeois firent défection — nous dûmes céder (octobre *1813*). Alors commença la retraite vers le Rhin, puis la *campagne de France*, suprême chef-d'œuvre du génie de Napoléon : d'un côté, *Schwarzenberg* reculait sur la Seine ; de l'autre, l' « invincible » *Blücher*, trahi sans doute par le « Dieu allemand », était battu à *Champaubert*, à *Montmirail*, à *Vauchamps* (*1814*). Mais l'ennemi, quatre fois supérieur en nombre dans le combat d'*Arcis-sur-Aube*, prit Paris. Napoléon fit ses adieux à sa garde dans la cour du palais de Fontainebleau.

La bataille de Leipzig, si triste pour la civilisation, fit des rêves de la Prusse la réalité du lendemain. Bientôt, sous l'impulsion de son romantisme, insufflé au tsar Alexandre Ier par Mme de Krüdener, et réalisé en Autriche par le ministre Metternich (1), la « Culture » impérative de la Prusse s'imposerait à l'Europe sous le nom de Sainte-Alliance. Pourtant un dernier acte se joua sur ces entrefaites. Les diplomates, tout occupés à danser, au « Congrès » de Vienne, apprirent soudain avec terreur le retour de Napoléon. Débarquant de l'île d'Elbe, où il n'avait pu supporter son exil, il effraya de nouveau les monarques alliés pendant les *Cent-Jours*, mais succomba à *Waterloo* (2) (juin *1815*), où Blücher fut rappelé par le « Dieu allemand » pour profiter à point de la résistance de Wellington.

Il s'en fallut de bien peu que la France ne fût

(1) Il s'en fit un moyen de contre-révolution. Quant à son maître François Ier (cf. ci-dessus, p. 42, note 1), ce fut un monarque obscurantiste.

(2) *Belle-Alliance*, disent les Allemands.

dépecée. Mais la Prusse compromit ses exigences par leur brutalité même. Nous dûmes à son arrogance, à son ambition querelleuse, quelque sympathie de la part des Russes, dont le tsar nous épargna le démembrement. La Prusse, plus persévérante que Napoléon dans sa politique, voulait en finir du coup avec « l'ennemie héréditaire ». L'Angleterre agit plus froidement : elle relégua Napoléon à Sainte-Hélène, nous dépouilla de quelques colonies, et se jugea satisfaite. Quant à la Russie, elle n'a pas lieu de regretter aujourd'hui son geste qui nous sauva de l'étreinte allemande... La Prusse, néanmoins, allait s'accroître de nombreux domaines, sur les ruines de l'œuvre française (1) : un tiers de la Saxe, territoires en Westphalie, une province rhénane (2). Et on lui rendait le grand-duché de Posen pour le malheur des Polonais : c'était évidemment une œuvre de « libération »...

c) De 1815 a 1871. — La Prusse, l'Autriche et l'Unité allemande

« Avant 1815 », fait observer un historien (3), « il y avait une Allemagne française dont les princes,

(1) Quant au royaume des Pays-Bas, cf. ci-dessous, p. 50.
(2) On ôtait la Norvège au Danemark pour la donner à la Suède, où allait régner l'ancien général français Bernadotte, adversaire de Napoléon.
(3) M. Frédéric Masson, dans un article de *l'Echo de Paris* (avril 1915).

depuis deux siècles, trouvaient leur point d'attraction à Versailles ; ils s'enorgueillissaient d'y figurer dans le cortège du Grand Roi, de commander des régiments qu'ils recrutaient pour son service, d'emprunter à Versailles les manières, le ton, le langage, d'être presque Français. »

Les traités de 1815 rendirent à l'Autriche, à défaut du Saint-Empire, la présidence de la *Confédération germanique* ou de sa *Diète*, réunie à Francfort. Mais l'Autriche n'était plus seule : elle devait compter avec la Prusse.

De ce jour, le sort de l'Allemagne s'annonçait. Dans l'État prussien, école de germanisme, des « penseurs » romantiques s'étaient déjà reconnu un « droit moral » d'hégémonie sur l'Allemagne. Bismarck, hobereau piétiste, sera l'héritier de cette « grande époque de l'idéalisme allemand ». Il mettra au service d'une ambition immuable, ancrée au cœur de la vieille Prusse intellectuelle et militaire, toutes les ressources de son astuce et de sa patiente expérience de diplomates.

Seulement les courants d'idées sont trop complexes de nos jours, surtout depuis le XVIIIe siècle, pour que des vestiges d'idées libérales ne se trouvent pas mêlés aux pires aventures de l' « impérialisme » prussien en voie de formation. De là, un certain flottement, des luttes de partis, une opposition même, mais qui doit se rallier à une Prusse forte et triomphante.

Il faut esquisser ici, brièvement, les grandes lignes de la politique prussienne de 1815 à 1871 : ses conflits intérieurs qui viennent fatalement s'absorber

dans le régime victorieux de Bismarck ; donc, en même temps, la réalisation de l'hégémonie extérieure, avec une continuité si frappante, que l'aveuglement de l'Europe fut sans excuse.

Les traités de 1815 étaient destinés à nous éloigner de l'Allemagne à tout jamais. On associait même la Bavière à cette mission de surveillance, en lui attribuant Landau et Spire sur la rive gauche du Rhin : lésée par ailleurs, elle rentrait en possession de son Palatinat qu'elle avait perdu — mais contre de bons avantages — depuis la Révolution. D'autre part, pour défranciser encore, on rattacha les Belges, catholiques du reste, à la Hollande germanique et protestante : en 1830, ils reprendront leur liberté. Le Luxembourg, qui avait formé un département français, eut le même sort. Avant tout, les traités consacraient le rôle que s'était arrogé la Prusse : rempart de la Sainte-Alliance contre la France « révolutionnaire », elle prenait pied sur la rive gauche du Rhin, dans les anciens électorats de Trèves et de Cologne, de même qu'en nous enlevant Sarrebruck et Sarrelouis. C'est ainsi qu'une *Prusse rhénane*, qui ne s'appuyait sur aucune tradition, sur aucun souvenir de sympathie [1], chassa de ces domaines l'influence séculaire de la France... si chère pourtant qu'en 1813 les habitants de Bonn criaient à nos troupes : « Au revoir ! »

Cet adieu mélancolique des populations rhénanes

(1) La Prusse possédait sur la rive gauche, avant la Révolution, l'enclave du duché de Clèves : acquisition peu ancienne et mal prussifiée.

aux soldats français dut retentir plus tard dans bien des consciences, quand la Sainte-Alliance se fut montrée sous son vrai jour. Et il explique le culte exceptionnel dont bénéficie encore aujourd'hui, dans certaines mémoires allemandes, le nom de Napoléon, héros des idées révolutionnaires. Après 1815, quel changement, quelle négation des brillantes promesses de 1813 ! La liberté de parole et de presse ne fut plus qu'à l'état de songe. Réunis à *Carlsbad*, en 1819, les princes allemands limitèrent les droits de l'enseignement, et ils firent arrêter les suspects ; pendant que l'Autriche, en Piémont et à Naples, poursuivait une pareille besogne de réaction contre les résultats lointains de notre influence (1821).

L'écho de notre seconde révolution, celle de 1830, souleva Bruxelles contre la domination hollandaise ; l'indépendance belge fut pour une bonne part l'œuvre de nos idées et de nos soldats [1]. — L'Allemagne elle-même tressaillit, et ses révolutionnaires, pour tout exploit, prirent un corps de garde à Francfort ; sept hommes y perdirent la vie. On vit se constituer du moins le parti libéral de la *Jeune Allemagne*, d'ailleurs quelque peu romantique et nationaliste, comme l'avait été le faux libéralisme de Maurice Arndt. Certains États allemands accordèrent des constitutions. Mais, par le Congrès de *München-*

(1) Une partie du Luxembourg devint province belge : le roi de Hollande resta grand-duc de l'autre partie : union personnelle qui prit fin à la mort de Guillaume III (1890). Le duché garda sa place dans la Confédération germanique, jusqu'à la dissolution de celle-ci (1867) ; et, de nos jours encore, dans le Zoliverein.

Graetz en 1839, Metternich rétablit l' « ordre » — comme on disait.

En *1848*, encore à la suite des événements de France, nouvelle alerte. Des émeutes éclatèrent. Dans le Sud et le Centre, le mouvement populaire pour l'unité nationale parut triompher en quelques semaines. La convocation à Francfort d'un Parlement préparatoire (*Vorparlament*) fut décidée. A Berlin, *Frédéric-Guillaume IV* (1) lui-même céda devant l'émeute (18 et 19 mars 1848), dont il dut saluer les victimes tombées sous le feu de ses troupes. Il parut prêt à devenir, à la tête de l'Allemagne, le souverain national de l'insurrection victorieuse. Mais autant ce Hohenzollern répugnait à l'idée de se voir investi d'une autorité par la « Révolution », autant les Allemands eux-mêmes, ceux du Sud et du Rhin, avaient horreur du « roi mitraille ». Enfin la jalousie de l'Autriche empêcha pour un temps l'hégémonie prussienne.

L'assemblée de Francfort s'étant réunie, Gagern, chef des libéraux modérés, crut bon de faire élire comme *Vicaire impérial* l'*archiduc Jean*, frère de l'empereur défunt François Ier (2) : Gouvernement provisoire, il est vrai... mais on s'éloignait par là des Hohenzollern.

La défiance des parlementaires à l'égard de ceux-ci alla même jusqu'à l'hostilité, après la première affaire des Duchés. Les libéraux, en leur nationa-

(1) roi de Prusse depuis 1840.
(2) *Ferdinand* lui avait succédé (1835-1848), mais il abdiqua en faveur de *François-Joseph* (cf. ci-dessous, p. 106).

lisme, rêvaient d'annexion. On prétexta le désir de tendre la main aux insurgés du Holstein et du Slesvig, qui voulaient une constitution. Le roi de Prusse envoya une armée, mais à contre-cœur, pour aider les révoltés qu'il détestait par principe. Aussi laissa-t-il, sans déplaisir, la Russie et l'Angleterre arrêter l'expédition : il signa la *trêve de Malmoë* (26 août). Sa haine des « révolutionnaires » était assez forte pour lui faire écarter, provisoirement, la réalisation d'une grande Allemagne : rêve pangermaniste qui fut bien celui des « libéraux » — il n'est pas sans intérêt de le constater. Aussi le Parlement de Francfort ne voulut-il pas se résigner à l'armistice. Le député Dahlmann, avec l'appui de la gauche, réclama une intervention nationale. Mais la politique réactionnaire de la Prusse et de l'Autriche devait avoir raison du Parlement. Il va disparaître entre ces deux puissances qu'il gêne, et les laisser aux prises pour une lutte plus sérieuse. Ensuite, la Prusse triomphante reprendra pour son compte le rêve pangermaniste. C'est la discipline prussienne, non pas l'illusion démocratique, qui fera la grande Allemagne. Et d'ailleurs, devant sa force, les libéraux eux-mêmes, toujours nationalistes, se rallieront à l'empire bismarckien.

En Prusse, la réaction fut dirigée par le groupe *vieux-prussien*, la *camarilla :* le général de Gerlach en était le chef ; Bismarck aussi fut alors du nombre. Manteuffel sut dissoudre la Chambre à propos, et la soumettre à une loi électorale fort peu démocratique : la loi des trois classes (1849), qui resta en vigueur par la suite. Les électeurs du premier degré formèrent

trois groupes, représentant tous les trois la même somme d'impôts, et nommant le même nombre d'électeurs du second degré : il suffisait donc de quelques riches, pour compter autant que les classes pauvres, et contrebalancer leur vote. L'autorité royale était bien garantie en Prusse.

C'est à elle que le « centre droit » du Parlement de Francfort résolut d'offrir enfin la couronne d'Allemagne. Mais il eût fallu faire des concessions au parti avancé. Une fois de plus, le roi repoussa toute « compromission » avec les libéraux. La Prusse dut attendre encore.

Quant au Parlement, il avait révélé son impuissance. Transféré de Francfort à Stuttgart, il se laissa disperser. Des troubles ayant éclaté, c'est la Prusse qui réprima l'insurrection de Dresde ; pendant que le prince royal Guillaume écrasait les révoltés du grand-duché de Bade et de la Bavière rhénane.

Dès lors, l'opinion nationale fut essentiellement représentée par un groupe d'unitaires qui se nommait le parti de Gotha, en souvenir d'une réunion dans cette ville. Mais Frédéric-Guillaume persévéra dans sa réserve, par instinct de conservation et par crainte de l'Autriche... La situation était délicate. Ainsi échoua une première Union prussienne, bien chancelante, tentée avec quelques États allemands. L'Autriche y vit une association séparatiste en dehors d'elle, un *Sonderbund*. Le prince de Schwarzenberg (1) fit donc rétablir l'ancienne Diète fédé-

(1) neveu du prince de même nom, qui fit la campagne de France en 1814.

rale (1850). Le Parlement « démocratique » était bien mort. En revanche, le problème de l'unité allemande entrait dans une nouvelle phase : le conflit austro-prussien devenait aigu. Frédéric-Guillaume se jugea blessé par l'initiative autrichienne, et crut l'instant venu de hausser le ton. Il choisissait mal son moment. En réalité, les princes des Etats secondaires ne voyaient pas sans jalousie l'insolent « parvenu » de Berlin. Il fallut le retenir au seuil d'une imprudence... Les troubles de la Hesse électorale faillirent tout gâter : l'Autriche voulut intervenir ; la Prusse protesta. La rivalité n'était pas moindre dans le Holstein, où la révolte avait continué. Mais le roi eut peur, et la *convention d'Olmütz* fut pour lui une capitulation sur tous les points (1850).

La Prusse s'en releva avec habileté. Elle sut s'attacher les indécis, en les prenant par leurs intérêts. En 1853, elle renouvelait l'Union douanière des Etats allemands (*Zollverein*) (1). L'Autriche était battue d'avance.

Une bonne partie de l'Allemagne tendait donc à l'unité, quand Otto von *Bismarck-Schœnhausen*, le hobereau (2) diplomate, entreprit d'accomplir cette œuvre au profit de la Prusse. Quant aux moyens de détail, son habileté les lui dicta, en alternant la brutalité et la fourberie. Il comprit la sottise autrichienne — il le dit lui-même — au temps où il représentait

(1) qui datait de 1834.
(2) Bismarck (1815-1898), né en Magdebourg, fut tour à tour étudiant, référendaire, officier, gentilhomme campagnard en Poméranie... avant d'être élu en 1846 à la Diète de Prusse.

son roi à la Diète de Francfort (1851-1859). Ensuite, ambassadeur en Russie et en France, il se confirma quelques notions sommaires à notre égard, pures expressions de son germanisme. Méprisant la « barbarie » slave, mais décidé à la duper par une « amitié » dynastique, il n'avait pas moins de haine pour la France, « pays de révolutions et de dictatures militaires », d' « immoralité » et de générosité folle, dont il escomptait bien les imprudences. Et surtout, il entendait parer de toutes ses forces à une alliance franco-russe, par un jeu double de calomnies. — Le plus pressant danger étant ainsi écarté, il suffisait d'intéresser l'Angleterre et la France pendant quelques années au « libéralisme prussien », que l'on opposerait habilement aux traditions réactionnaires de l'Autriche. Et ainsi l'opinion européenne serait jouée... jusqu'au jour où la force prussienne, enfin mise au point, battrait tour à tour l'Autriche sous nos yeux, puis la France sous les yeux de l'Autriche également impassible.

De 1851 à 1859, après l'échec des « libéraux », la réaction triomphait outre-Rhin. Elle avait son philosophe, Stahl, un juif converti, qui fut le « cerveau » du *parti de la Croix*. En Prusse, les hobereaux (*Junker*) dirigeaient la Diète. Dans sa politique extérieure, Manteuffel manœuvrait habilement pendant la guerre de Crimée...

Or en 1858, le roi étant devenu incapable, son frère prit le pouvoir comme régent ; puis, en 1861, il recueillit la couronne sous le nom de *Guillaume Ier*. Il fut le souverain d'esprit médiocre, mais tenace et convaincu, avec qui Bismarck allait réaliser l'unité

prussienne de l'Allemagne. — Précisément l'agitation patriotique recommençait dans divers Etats. Un cercle national recruta des adhérents, mais fut interdit par plusieurs princes. La Prusse, pour sa part, augmentait ses forces militaires. Elle voulut rendre effectif le service obligatoire (1) : ce qui portait son armée de première ligne à plus de 400.000 hommes. Roon, ministre de la Guerre, était un des instigateurs de cette réforme (1859); il triompha d'une opposition orageuse, et le vote de crédits fut obtenu en 1861. Moltke, de son côté, chef de l'état-major général depuis 1858, préparait avec minutie les guerres prochaines. Enfin Bismarck, président du Conseil des ministres dès 1862, fit taire les libéraux de la Chambre en la dissolvant (1863). Ils furent réélus. Mais Bismarck gouverna contre eux ; d'ailleurs il ne s'en cacha nullement : les « besoins vitaux » de la Prusse primaient tout. De Moltke et de Roon, collaborateurs opiniâtres, lui donnaient les moyens d'action. La force allemande, comme dit Freytag, avait besoin de « plus larges espaces... par suite cette nécessité devenait son bon droit... et ce droit s'imposait aux autres ». *Trois guerres* heureuses en firent la démonstration.

Le Danemark, à la suite de la première (*1864*), dut laisser à la Prusse les duchés de *Slesvig* et de *Lauenburg*, dont le premier du moins était bien Danois, et à l'Autriche le *Holstein*.

(1) Il s'agissait aussi d'imposer aux recrues trois ans de service actif — au lieu de deux —, puis quatre ans dans la réserve.

Mais le traité de Vienne de 1864 ne pouvait être pour Bismarck qu'un faux arrangement, dont il fallait exclure l'Autriche. « Les intérêts vitaux » de la Prusse ne l'exigeaient-ils pas? Alors, prodigue du bien d'autrui, il offrit à Napoléon III la Belgique, à l'Italie la Vénétie : le profit en commun n'est-il pas la base des amitiés? Nous laissâmes les Prussiens maîtriser les Bavarois à *Kissingen*, les Hanovriens après *Langensalza*, les Hessois à *Aschaffenbourg* (1), écraser l'Autriche et la Saxe à *Sadowa* (2) (*1866*). Tout ce monde-là eut bientôt pardonné : du moins l'Allemagne du Sud, dont les Etats s'allièrent à la Prusse. Quant à la *Confédération du Nord*, avec son Conseil fédéral (*Bundesrath*), elle fut naturellement prussienne ; son Parlement élu au suffrage universel (*Reichstag*) ne disposa que d'un contrôle limité (3). Et d'abord, pour les trois duchés danois, pour le Hanovre, la Hesse-Cassel, le Nassau et la ville libre de Francfort-sur-le-Mein, le *traité de Prague* stipulait l'annexion.

Cela fait, Bismarck sut manier habilement le Reichstag. Les socialistes, sans doute, acquéraient une certaine puissance dans le pays. Attachés surtout aux intérêts matériels, plus qu'à la brillante éloquence de l'israélite Ferdinand Lassalle (4), ils

(1) Le grand-duc de Hesse-Darmstadt, Louis III, eût désiré contre la Prusse le secours de Napoléon III.

(2) *Königgrätz*, disent les Allemands.

(3) En dehors de ce Reichstag, la Prusse a gardé son *Landtag* particulier, Parlement formé de deux Chambres : celle des seigneurs (*Herrenhaus*) et celle des députés (*Abgeordnetenhaus*). En Bavière, la plus élevée s'appelle Chambre des conseillers (*Reichsrathe*).

(4) qui venait d'être tué en 1864.

restaient les adeptes du communisme de Marx et d'Engels, selon le manifeste de 1847. Mais ils n'avaient encore aucune autorité au Parlement. Et du reste le caractère de leurs revendications même, le souci brutal des avantages économiques, fera d'eux bientôt les alliés sournois de l'impérialisme, en vue des profits de la conquête. Cette orientation se dessinera mieux plus tard, quand l'empire aura besoin de leur force grandissante. — Pour le moment, avant 1870, le grand parti « avancé » est encore celui des nationaux-libéraux. Nous avons vu ce qu'ils voulaient. Bismarck se servit d'eux, d'ailleurs sans tendresse.

Il ne lui restait plus, pour le moment, qu'à jeter l'Allemagne contre nous. Il achèverait ainsi, dans la ruée finale, l'unité allemande sur une base prussienne, c'est-à-dire suivant le principe de l'association dans le profit. Alors l'Alsace-Lorraine, conquise par la victoire commune, serait décrétée terre d'empire (*Reichsland*)... On manquait seulement d'une occasion de guerre. L'affaire de la couronne d'Espagne vint à point (1) : un prince de Hohenzollern, candidat au trône, venait de se retirer devant nos représentations. Lui-même le roi Guillaume avait cédé. Alors Bismarck, habile à tromper l'opinion, à mettre de son côté les apparences du bon droit, *se fit provoquer* par la France. D'Ems, il communiqua à la presse certaine dépêche fameuse, falsifiée de sa main, de manière à nous imputer des exigences

(1) Dès 1867, l'affaire du Luxembourg faillit nous mettre aux prises. Le duché, d'abord acheté par Napoléon III au roi de Hollande, resta finalement à son souverain, et devint neutre.

agressives (13 juillet). Il s'en réjouit avec ses complices, Roon et Moltke, comme d'un stratagème excellent... puisqu'il avait réussi. Nous tombions dans le piège.

Mal préparées, mais d'une traditionnelle bravoure, nos armées furent défaites. Nous eûmes un sanglant prélude dès le début d'août, à *Wissembourg*, *Reichshoffen* (ou Morsbronn), *Forbach*. Puis vinrent les combats sous Metz : à *Gravelotte* et *Rezonville*, à *Saint-Privat ;* cette dernière rencontre fut plus meurtrière pour les Allemands ; mais ils réussissaient à bloquer Metz. L'armée de Châlons partit à son secours. Mac-Mahon ne la mena que jusqu'à *Sedan :* cernée par les troupes allemandes, elle y subit un désastre (*1er septembre 1870*).

Strasbourg allait capituler (le 28), un mois avant *Metz*, livrée par Bazaine ; *Phalsbourg* résista héroïquement jusqu'au 12 décembre ; *Belfort*, commandée par Denfert-Rochereau, tint jusqu'au bout. Chanzy lutta dans l'ouest, avec l'*armée de la Loire*, qui n'avait pu garder Orléans, reprise d'abord après une victoire à Coulmiers (9 novembre 1870). Bourbaki, avec l'*armée de l'Est*, eut un succès à *Villersexel* (9 janvier 1871) ; mais il fallut battre en retraite, et nos troupes se retirèrent en Suisse, où on les désarma. De son côté Faidherbe, à la tête de l'*armée du Nord*, s'honora par le succès de Bapaume. Ces efforts n'empêchèrent point *Paris* de capituler (*29 janvier 1871*). A *Versailles*, théâtralement, dans le palais de Louis XIV, Bismarck venait de faire proclamer l'Empire allemand des Hohenzollern.

L'Allemagne se grandissait de notre défaite. Elle

se flattait de nous avoir pris des mains le titre de « grande nation ». Le *traité de Francfort* (*10 mai 1871*) [1] acheva de faire croire à ses dupes, pendant quelque quarante ans, que la Prusse « intellectuelle et libérale » dominait légitimement les esprits et la politique universelle.

(1) Outre la cession de l'Alsace moins Belfort, et d'une partie de la Lorraine, l'Allemagne exigeait de nous une indemnité de 5 milliards. La somme fut payée avant le terme prévu... ce qui fit regretter à Bismarck d'avoir demandé si peu.

CHAPITRE II

Les Austro-Allemands et la France dans la question d'Italie

a) Les Origines

On sait que la succession de l'empire romain, tombé en décadence lors des invasions barbares, tenta longtemps les descendants de ces Germains qui avaient tenu en échec la puissance latine. Le Saint-Empire romain-germanique est la preuve de cette ambition persistante, qui s'explique par l'autorité du nom de Rome durant tout le Moyen-Age, et par le souvenir de ses institutions, répandu jusqu'en Germanie grâce aux Francs. Du reste, l'irrésistible attrait d'un climat plus clément et de plus riches territoires paraît avoir poussé vers les rivages méditerranéens les conquérants du Nord. Les visées allemandes ou autrichiennes sur les vallées du Pô et de l'Adige pourraient donc avoir les mêmes raisons générales que leurs projets sur notre Champagne fertile. Mais l'attrait se double

par le voisinage d'une mer réputée pour son trafic et qui relie le sud de l'Europe à l'Afrique du Nord, à l'Asie Mineure, que l'Allemagne convoitera également, bien plus tard. De là, l'importance capitale que la politique austro-allemande attachera à la possession des grands ports: Salonique et Trieste. L'un, sur la mer Egée, échappera à son ambition en 1913 sans qu'elle y renonce: et c'est toute une histoire, celle des menées germaniques dans les Balkans. Quant au sort de Venise et de Trieste, lié à celui de l'Adriatique, il nous rappelle d'abord la domination autrichienne puis l'Italie délivrée au XIXe siècle, devenant alors la rivale de ses anciens maîtres, et luttant pour les provinces restées sous le joug, « non rachetées », *Italia irredenta*. Nous voici à l'Irrédentisme italien des dernières années. Mais n'anticipons pas.

On s'explique donc la descente des Germains vers l'Italie. Ces barbares du nord s'élancèrent sur elle, quand la décadence de l'empire romain eut rendu aisées les invasions. Ceux-là, Ostrogoths ou Lombards, se fixèrent sur la terre latine. Mais il en resta d'autres dans l'ancienne Germanie: et ceux-ci, une fois constitués en Etat sous l'influence des Francs leurs voisins, sentirent renaître leur désir de dominer le versant méditerranéen des Alpes. Les troubles de la péninsule leur en fournirent l'occasion. Sur l'imprudente invitation des papes, les premiers rois saxons, encore à demi-barbares, se flattèrent de restaurer à leur profit la puissance de la Rome antique: leur Saint-Empire romain-germanique parut continuer celui de Charlemagne.

Or, en cette aventure, le Christianisme péniblement adopté n'était guère qu'un masque imposant, un moyen politique de dresser l'empire au-dessus de la chrétienté d'Occident. En Italie même, ce rêve d'hégémonie, à la faveur d'une autorité quasi-morale et religieuse, empiétait nettement sur le pouvoir spirituel, qui défendit ses droits. Aussi les maîtres du Saint-Empire, souvent, n'eurent pas d'adversaires plus résolus que les papes.

Devant la patience et l'habileté des souverains pontifes, le rude dominateur germain dut s'avouer plusieurs fois vaincu. Henri IV vint à Canossa s'humilier... La lutte reprit de plus belle avec les Gibelins autoritaires. Une Italie se réveillait : Barberousse, vaincu à *Legnano* par le pape et la ligue lombarde (1176), reconnut des privilèges aux cités. Simple trêve... Puis ce fut le grand « interrègne », période d'anarchie assez opportune sous le nom d'empire (1).

Au XVIe siècle, le péril renaquit de plus belle, non plus seulement pour l'Italie (2) mais pour l'Europe, avec les Habsbourg (3). Car l'intrigant Maximilien, veuf de Marie de Bourgogne, et prétendant malheureux d'Anne de Bretagne, avait épousé la fille d'un Sforza, duc de Milan. Etant au surplus roi des Romains, il se servit contre nous des papes Jules II et Léon X, s'empara du Milanais, profita de la victoire des Suisses à Novare (1513). Mais deux

(1) Sur tous ces sujets, cf. ci-dessus, chap. Ier.
(2) Rappelons le sac de Rome par des hordes allemandes en 1527.
(3) Pourtant, à la fin du XIIIe siècle, Rodolphe Ier, un des leurs, avait renoncé aux droits impériaux sur Rome.

ans plus tard, François Ier les battait à *Marignan*, et reprenait le duché... Alors se dressa l'empire germano-espagnol de Charles-Quint, qui allait donner le Milanais aux Habsbourg. Ce fut notre François Ier qui assuma cette fois le rôle glorieux de sauver la liberté de l'Occident.

Ainsi se posait le problème des guerres d'Italie. Les descendants des Germains vainqueurs de Varus, non réconciliés encore avec l'idéal latin, remplaceraient-ils l'antique puissance de Rome sur son propre territoire, dans les plaines voisines de la Méditerranée, de l'Adriatique? Ou bien la France, héritière plus directe de la civilisation, assurerait-elle sa maîtrise sur l'Italie, au point de la sauver plus tard du joug allemand de l'Autriche?

Charles-Quint, qui d'ailleurs avait pour alliée l'Angleterre dans son entreprise impérialiste, fut plusieurs fois vainqueur de François Ier. Mais quelques succès de nos armes, et des alliances opportunes (1) — celle des Luthériens allemands, celle des Turcs de Soliman le Magnifique — évitèrent à la France et à l'Europe un empire d'Occident. Charles-Quint, en abdiquant, morcela ses Etats, et l'Italie passa à son fils Philippe II roi d'Espagne. On est alors au milieu du XVIe siècle.

Cent cinquante ans plus tard, les luttes entre la France et la maison d'Autriche s'étant perpétuées, Louis XIV finit par succomber devant une coalition européenne. En Italie, si le duc de Ven-

(1) Le futur Henri II, fils de François Ier, épousa une nièce du pape Clément VII, Catherine de Médicis.

dôme avait battu le prince Eugène à Luzzara, ses successeurs subirent un désastre à Turin (1706). Les traités d'Utrecht et de Rastadt (1714) qui mirent fin à cette guerre peu heureuse de Louis XIV, attribuaient à l'Autriche la Sardaigne, Naples et le Milanais : dépouilles de l'Espagne. Mais de son côté le *duc de Savoie* obtenait le titre de *roi*, et la Sicile — qu'on lui fit échanger contre la *Sardaigne* quelques années après ..

Ensuite vint la guerre de Succession de Pologne; les victoires de Villars obligèrent l'empereur Charles VI, lors de la paix de Vienne (1738), à reconnaître comme roi des Deux-Siciles le second fils de notre allié Philippe V, don Carlos, qui plus tard succéda en Espagne à son frère Ferdinand. En revanche, l'époux de Marie-Thérèse, future impératrice, recevait le grand duché de Toscane. — Quant au petit royaume, dans l'Italie du Nord, il se trouva naturellement parmi les adversaires de Marie-Thérèse, pour l'affaire de succession d'Autriche (1740). Il est vrai que cette Savoie versatile se retira bientôt de la coalition. Ce bref intermède ne manquait pourtant pas d'intérêt, comme prélude des guerres d'indépendance, où les Sardo-piémontais nous trouveront de nouveau à leurs côtés contre l'oppression autrichienne, plus de cent ans après (1).

En somme, vers le milieu du XVIIIe siècle, l'Italie était encore très morcelée. Notamment, en dehors du jeune royaume, du Milanais autrichien, des Etats du pape, et de la vieille république des doges

(1) Toutefois, ils furent nos adversaires sous la Révolution.

à Venise, des Bourbons régnaient sur le trône de Naples et à Parme, et un prince de la maison d'Autriche était grand duc de Toscane. Mais un vieux levain d'indépendance italienne frémira dans tous ces petits États mal cimentés. Une agitation avant-coureuse du rêve national et unitaire s'emparera des esprits à la suite de la Révolution française, comme une conséquence lointaine de notre appel à la liberté des peuples.

b) La Révolution française de 1789 et les guerres d'Italie contre l'Autriche

La Révolution française ayant éclaté, les principes républicains de sa politique intérieure — déclaration des droits de l'Homme, idée de la souveraineté populaire — inquiétèrent les monarchies d'Europe. La même doctrine, par une conséquence bien faite pour nous aliéner tous les oppresseurs, en proclamant le *droit des peuples* à disposer d'eux-mêmes, n'encourageait-elle pas l'*indépendance des nationalités?*

Ce généreux idéal aura une fortune remarquable au XIXe siècle. Napoléon Ier lui-même, héritier de la Révolution, lui doit le projet de restaurer la malheureuse Pologne. Plus tard, Napoléon III se fait l'apôtre du même principe, et en tire des plans de nouvel équilibre européen. Enfin la guerre de 1914, après les conflits balkaniques, a réveillé chez

nous la conscience de cet ancien rêve humanitaire, en rappelant que des Serbes, des Polonais, des Tchèques attendaient l'aide fraternelle des descendants de la Révolution.

Quant à l'Allemagne, si elle a adopté quelques idées françaises de cette époque, ce ne fut que pour en retenir une conclusion intéressée. Le principe des nationalités ne lui a paru valable que pour elle-même. D'abord, elle le retourna contre nous qui le lui avions indiqué avec les idées de liberté. Elle se réclama donc de ces principes à nos propres dépens. Telle fut l'origine du mouvement national « libéral » de 1813. La Prusse invoqua l'indépendance sacrée des peuples, pour se faire donner après 1815 cette rive gauche du Rhin, où l'on ne respira plus si librement que sous le régime français. Qu'on le demande à Henri Heine (1)... Et ce n'était encore qu'un modeste début. Le nationalisme d'outre-Rhin ne tarda pas à revendiquer tous les pays de langue allemande: le Pangermanisme était né. Il se déchaîna furieusement, en ajoutant à son programme les provinces étrangères de race allemande. Il se réserva une moitié de l'Europe, puis même une partie de l'Amérique «colonisée»... en un mot, tous les territoires du globe où des Allemands s'étaient établis, préparant à leur diplomatie des «droits» à faire valoir. Le Germanisme menaça dès lors le monde entier qui l'avait laissé grandir.

Revenons à l'Italie. Car elle a bénéficié, non moins que l'Allemagne, du principe des nationalités, qui sembla découler de la Révolution française comme

(1) Cf. ci-dessous, *II*e partie, chap. III.

un des « imprescriptibles » droits de l'Homme : droit des peuples à disposer d'eux-mêmes... Les déclarations de notre Assemblée nationale avaient une portée européenne de nature à préoccuper les souverains. Le royaume sardo-piémontais lui-même, futur adversaire de l'Autriche, allait prendre les armes avec elle. N'y avait-il donc point là de ces « tyrans » que la Révolution dénonçait ?

Mais c'est d'Allemagne, plus près des racines de la puissance autrichienne, que vint d'abord la menace ; c'est près du Rhin, à Coblence, notamment, que se rassemblèrent les royalistes français émigrés, sollicitant des monarques, leurs « protecteurs », une intervention contre la France. L'empereur Léopold, les rois de Prusse et de Sardaigne, se mirent d'accord ; la guerre, toutefois, ne fut votée qu'en 1792 par l'Assemblée législative. Or la lutte de la Révolution française contre les monarchies européennes ne manqua pas de se généraliser, en 1793. La *première coalition* comprit la Prusse, l'Autriche et l'empire d'Allemagne, l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre aussi, surexcitée par Burke, nouveau puritain, contre l'impiété d'une France « pervertie ». Les opérations, portées sur toutes les frontières — Rhin et Belgique, Pyrénées et Alpes — allaient bientôt, sur ce dernier théâtre, rouvrir à nos généraux, à nos troupes, les horizons de cette Italie où s'étaient vidées les querelles des rois de France et de la maison d'Autriche.

La Savoie et Nice furent conquises sur les Austro-Piémontais dès le début par Dumerbion, moins illustre que ses lieutenants Masséna et Bonaparte.

Puis la campagne continua. L'Autriche, seule du continent avec les Sardes, ne déposa pas les armes au traité de Bâle (1794-1795). Bonaparte eut vite fait de séparer les alliés, par les victoires de *Montenotte*, *Millesimo*, *Dego*. Le roi de Piémont signa le traité de Turin. La poursuite des Autrichiens commença. Les plaines lombardes attiraient les armées de la République. Passant de la vallée du Pô à celle de l'Adige, Bonaparte bouscule Wurmser et Alvinzy. Les rencontres de *Lodi*, *Lonato*, *Castiglione*, *Arcole*, *Rivoli*, pour ne citer que les principales de 1796 à 1797, sont autant de victoires. Mantoue capitule. Notre général, pressant les troupes de l'archiduc Charles, arrive à cent kilomètres de Vienne. Près de là sont signés les préliminaires de *Leoben*. Le traité de *Campo-Formio* (17 octobre *1797*) leur sert de conclusion [1]. En Italie, il consacre en partie les principes de la Révolution française. Nous avons le tort d'abandonner *Venise à l'Autriche*. Celle-ci est obligée, en revanche, d'admettre l'existence d'une *République cisalpine* [2], qui englobe la Lombardie avec Milan, une partie de la Vénétie (à l'ouest de l'Adige), Modène et la Romagne. En plus, elle nous cède les *îles Ioniennes*.

Bonaparte ne rentre d'Italie qu'en futur maître de l'Europe. Et d'abord, comme s'il s'était pénétré de la glorieuse tradition romaine pour préparer à la France un empire méditerranéen, il veut porter

(1) Cf. ci-dessus, p. 39.
(2) D'autre part la *République ligurienne* était substituée à celle de Gênes.

en Egypte et en Syrie les coups qu'il destine à l'Angleterre sur la route des Indes. On aperçoit les conséquences grandioses que pouvait avoir pour nous l'œuvre de nos idées et de nos armes dans cette Italie, reine antique de la Méditerranée.

Le traité de Campo-Formio n'était qu'une trêve. Si la Révolution française avait inquiété les monarques, du seul fait de proclamer ses principes, à plus forte raison sa diplomatie leur sembla provocante, en travaillant à l'expansion républicaine. Le Directoire, en effet, entoura la France de *Républiques : helvétique* en Suisse, *romaine* à Rome [1]; et il fit occuper le Piémont. Une nouvelle *coalition* des souverains était imminente. A l'Autriche et l'Angleterre se joignit la Russie, entraînée dans l'alliance allemande, moins par intérêt national que par solidarité monarchique. Elle partageait ainsi, à l'égard de la France libérale, une défiance qui servit longtemps les diplomates de Vienne et de Berlin. Le grand empire slave allait rendre aux puissances allemandes de bien précieux services, au prix du sang de ses soldats, et d'ailleurs avec quelques profits pour lui-même, après seize années environ d'une guerre presque continuelle : mais, par malheur, en resserrant les vieux liens de complicité dans la triste affaire polonaise. L'Austro Allemagne, fidèle aux traditions de sa politique, divisait pour mieux régner.

Et c'est ainsi que, dès 1799, nos généraux Joubert et Macdonald trouvèrent devant eux à *Cassano*, à la *Trebbia*, à *Novi*, le général Souwarof. Comme par

(1) Il y avait depuis 1795 une *République batave* en Hollande.

une ironie de l'Histoire, les Russes, amenés contre nous sur les champs de bataille italiens, se chargèrent de rendre à l'Autriche momentanément l'Italie qu'elle avait perdue... Alliance précaire et qui donna des signes de caducité, sans attendre les dissentiments de 1815 La présence des Russes portait ombrage au gouvernement de Vienne, qui les envoya en Suisse. On connaît la suite de cette aventure, plus glorieuse pour nos armes. Masséna prit d'assaut *Zurich*, vainquant tour à tour les deux généraux Korsakof et Souwarof, sans leur laisser le temps de se rejoindre. Dans la même année 1799, Brune battait en Hollande une armée anglo-russe. Enfin Bonaparte, revenu d'Egypte, commençait sa fulgurante campagne d'Italie (1) : passage du *Grand-Saint-Bernard*, entrée à *Milan*, puis succès à *Montebello*, précédant la célèbre victoire de *Marengo*, où tomba Desaix vainqueur, accouru de lui-même au bruit du canon. Les Autrichiens, en déroute, évacuèrent tout le pays à l'ouest du Mincio, puis *Vérone* et la *ligne de l'Adige*, enlevée par le général Brune en décembre 1800.

La paix, qui fut signée à *Lunéville* (9 février *1801*), sous le Consulat, consacra l'œuvre du Directoire. Il est vrai que les Bourbons rentrèrent à Naples, et le pape à Rome. Mais le traité approuvait l'existence des jeunes Etats dont la France s'était environnée en les créant à son image. La *Cisalpine*, ensuite *république italienne*, était de nouveau reconnue par l'Autriche. Ainsi l'Italie, grâce à nous,

(1) pendant que Masséna résistait dans Gênes.

commençait à secouer le joug germanique : œuvre bien digne de nos origines, et de l'héritage latin que nous avions assumé.

La paix ne fut pas de longue durée. Une *troisième coalition*, dont nous examinons ailleurs les causes, se termina par la victoire d'Austerlitz et la *paix de Presbourg* (*1805*). C'était encore une paix française : l'Autriche dut abandonner *Venise* au jeune *royaume d'Italie* (1) ; elle céda même l'*Istrie* et la *Dalmatie* (2). Pour parfaire cette œuvre, *Joseph Bonaparte* allait devenir *roi de Naples* (3). Le Saint-Empire romain-germanique, maintenu au profit de la maison d'Autriche, prenait fin (1806). Un empire d'Occident se reconstituait, en faveur de la France, de civilisation latine.

Passons sur la *quatrième coalition*, terminée elle aussi à notre honneur, et de telle façon que l'écrasement de la force prussienne eût pu être définitif. L'Autriche vint alors remplacer la Prusse dans le camp de nos ennemis : c'était la *cinquième coalition*. Après la prise de *Vienne* et la victoire de *Wagram*, elle valut à la France, outre les *provinces illyriennes* sur l'Adriatique — avec la Croatie (4), — les *légations* du pape, qui avait favorisé nos ennemis ; enfin le Tyrol, enlevé à l'Autriche, passait au royaume d'Italie. Telles furent pour notre œuvre, au sud-

(1) né de l'ancienne République cisalpine puis italienne.
(2) Enfin Gênes fut incorporée à l'empire français.
(3) Murat le remplaça dès 1808, quand Joseph fut fait roi d'Espagne.
(4) La Croatie, peuplée de Yougo-Slaves, avait été conquise par les Hongrois au XIe siècle. — Reprise à Napoléon par les Habsbourg en 1814, elle fut rattachée expressément à la Hongrie en 1808.

est, les garanties du *traité de Vienne* (*1809*). L'union d'une archiduchesse autrichienne avec Napoléon parut un gage de l'hérédité de ces conquêtes. Un an après, en *1811*, la naissance du *Roi de Rome* attestait que notre civilisation avait recouvré son antique patrie.

Mais l'heure du recul allait sonner, dans notre malheureuse campagne de Russie, dont la Prusse, l'Autriche et l'Allemagne profitèrent, sitôt qu'elles se sentirent assurées de vaincre. La sixième coalition ne se termina en réalité qu'après Waterloo, par la ruine apparente de toute l'œuvre extérieure de notre Révolution. Le second *traité de Paris* (*1815*) diminua encore les concessions du *premier*, accordé à Louis XVIII en *1814*. La monarchie des Habsbourg, au *Congrès de Vienne*, reprit le *Tyrol*, même l'*Illyrie* (1) et la *Dalmatie*, peuplées d'Italiens et de Slaves. Sans doute on rendait au roi de Sardaigne le Piémont, la Savoie, et Nice, en y ajoutant Gênes ; mais l'Autriche s'adjugeait le royaume *lombardo vénitien*. Dans le reste de l'Italie, les anciennes dynasties recouvrèrent leurs Etats ; à Naples, les troupes de Murat le fusillèrent ; le pape eut ses légations ; Marie-Louise reçut le duché de Parme (2). Et Vienne surveilla l'ensemble...

Si l'on avait étouffé quelques murmures sous le régime napoléonien, quelle ne fut pas la souffrance

(1) L'Illyrie, constituée d'abord en royaume par l'Autriche (1816-1849), forma ensuite quatre provinces de l'empire, entre autres l'Istrie.

(2) Lorsqu'elle mourut (1847), il revint à la maison de Bourbon.

sous ce joug de l'Autriche, que Venise et la Lombardie eurent directement à subir !

c) De 1815 a 1870. — L'unité italienne contre l'Autriche. — Rôle de la France puis de la Prusse

En 1815, les Autrichiens reprenaient possession d'une partie de l'Italie, après une période d'organisation française. Si d'ombrageux patriotes avaient désiré notre départ, il n'en est pas moins vrai que leurs projets naquirent de nos propres idées, des principes libéraux d'émancipation, proclamés par la Révolution française. En disciple parfois ingrat, le patriotisme italien devait suivre la voie tracée par notre idéal et nos armes : heureux de retrouver en 1859, contre l'ennemi, l'aide généreuse d'un autre Napoléon. L'Italie avait eu le temps de connaître la politique oppressive du prince de Metternich, soucieux pendant trente-trois ans (1815-1848) d'effacer, par un régime de terreur, les souvenirs de l'appel français aux peuples d'Europe (1).

L'Autriche intervint en ce sens dans la politique intérieure des Etats italiens : pour rétablir l'autorité au bénéfice de sa politique. Les monarchies de Naples et de Piémont, après une révolte de leurs sujets,

(1) La persécution politique sous le régime de la police autrichienne a laissé dans l'Italie du nord un souvenir odieux. Qu'on lise *Mes Prisons*, mémoires de *Silvio Pellico*, interné au Spielberg de 1822 à 1830.

furent sauvées par une armée autrichienne. Plus tard, à la suite de notre Révolution de 1830, les Légations s'étant soulevées contre le Saint-Siège, Vienne maintint par la force le pape Grégoire XVI. Mais ici la France, qui se ressaisissait un peu et retrouvait ses traditions, envoya des forces à Ancône pour préserver, contre ces sauveurs intéressés, les Etats du pape... fût-ce en dépit du pape lui-même. L'occupation dura jusqu'en 1838.

Vint notre troisième Révolution, celle de *1848*. Malgré les précautions de Lamartine, qui cherchait surtout à ne pas réveiller chez les monarques les souvenirs de la première, la logique des idées l'emporta sur celle des diplomates. D'eux-mêmes, les peuples frémirent. L'Italie déjà vibrait tout bas, surtout depuis 1830, et mettait ses espoirs dans les *sociétés secrètes* de *Mazzini*, en vue d'une République, ou simplement de l'*unité italienne,* de la résurrection (*Risorgimento*), que semblaient encourager le grand-duc de Toscane, le pape Pie IX et le roi de Sardaigne. L'Italie revendiqua donc ses droits, A Turin, Rome, Naples, bon gré ou mal gré, il fallut bien octroyer aux libéraux des constitutions. On s'arma contre l'Autriche (1848) : les patriotes avaient en elle une ennemie jurée. Milan, Venise se soulevèrent. Le roi de Piémont, Charles-Albert, prit la tête du mouvement. Mais, fut-ce uniquement par crainte d'alliés envahissants ? la jeune Italie fit preuve d'une fierté ombrageuse. *L'Italia farà da se*, « elle fera d'elle-même », prononça Charles-Albert avec présomption... Aussi fut-elle battue à *Custozza* et *Novare* par Radetzky et ses Autrichiens.

Le roi de Piémont abdiqua : son fils dut traiter avec les vainqueurs.

D'autre part, les Italiens n'ont pas oublié facilement que la politique française disputa aux patriotes, par deux fois, leur future capitale... qu'ils finirent par obtenir quand même. C'est le général Oudinot qui retablit à Rome, en 1849, le pape, mis en fuite par l'insurrection républicaine. Dans le reste de l'Italie, la restauration des souverains s'accomplissait de même avec célérité. Les Autrichiens, notamment, réoccupèrent Venise et soumirent la Toscane.

Mais il fallait bien que la *France* reprît son rôle de libératrice ; surtout lorsque *Cavour*, le grand ministre de Victor-Emmanuel II, nous eut fort habilement allié le Piémont, dans l'expédition de Crimée. Il ne visait en réalité que l'Autriche. Du *Congrès de Paris* en 1856, jusqu'après l'*entrevue de Plombières* avec Napoléon III (1858), il n'eut de cesse que la guerre ne fût déclarée à l'éternelle ennemie (*1859*).

Les Français, comme au temps de Bonaparte, mais cette fois aux côtés de l'armée sarde, recommencèrent à lutter pour la liberté italienne contre le joug autrichien Cette campagne d'Italie est de l'Histoire contemporaine. On se rappelle les principaux épisodes : *Palestro*, *Turbigo*, *Magenta*, où Mac-Mahon accourut à point ; la Lombardie était bientôt entre nos mains ; puis ce fut *Solférino*, victoire incomplète ; puis encore, des sièges de places fortes. Et soudain, alors que l'Italie presque entière se soulevait déjà pour l'indépendance, les Français

posent les armes au mécontentement de leurs alliés... parce que la Prusse mobilise. Ainsi intervient déjà, gênant les libérateurs et leur aliénant les sympathies italiennes, cette nouvelle puissance allemande, qui même en 1870 achèvera de capter sans peine les bonnes grâces du jeune royaume, par une autre maladresse de notre politique.

Les *préliminaires de Villafranca*, suivis du *traité de Zurich* (1859), ne nous valurent donc pas une franche reconnaissance chez nos obligés de la veille, bien que la Lombardie leur fût concédée par notre entremise. Bientôt la *Toscane*, les *Légations*, les *duchés de Parme et de Modène* s'annexèrent d'eux-mêmes à la nouvelle Italie, qui se proclama royaume. Au sud, l'héroïsme de *Garibaldi* et de ses *Mille volontaires* dut à lui seul affranchir les *Deux-Siciles* (1860-1861). Pendant ce temps la France, pour rectifier sa frontière des Alpes, obtenait du Piémont la Savoie et le comté de Nice, qui n'eurent pas lieu de s'en plaindre, mais dont l'Allemagne s'efforcera de raviver le regret chez les Italiens : elle voudra par là, mais en vain, détourner leur attention de Trieste, demeurée sous un joug pesant.

La *Prusse* s'associe l'*Italie* dans sa courte lutte contre l'Autriche, et lui fait donner la Vénétie [1], malgré les défaites italiennes de *Custozza* et de *Lissa* (1866). Ensuite, maîtresse de l'Allemagne, elle « conciliera » dans son « amitié » astucieuse les deux ennemies implacables ; et d'autre part elle

(1) par Napoléon III, à qui l'Autriche l'avait cédée, pour ne pas la remettre directement aux Italiens.

nous brouille avec nos « frères latins », par la question romaine, comme nous allons le voir. Le gouvernement français, vers 1867, se préparait mal à déjouer ces intrigues, en se détournant de la cause italienne, où il avait joué un rôle si généreux. Les rancunes de l'Italie contre la politique trop timide de Napoléon III se changèrent en une méfiance hostile, lorsque, pour flatter certain parti catholique, l'empereur chargea le général de Failly d'arrêter Garibaldi devant Rome. Il fallut le rappel de nos troupes en 1870, pour que l'Italie prît enfin sa capitale, malgré nous, qui jusque-là avions tant fait pour elle.

Ainsi finit ce drame d'Histoire aux données si claires et si larges, où des maladresses compromirent, pour longtemps, le résultat d'une des plus belles pages de la générosité française : La France pour l'Italie, par droit d'héritage de la civilisation latine, et contre les descendants des durs maîtres germains... Par malheur, cette logique simple ne triompha pas d'une politique à courte vue, qui laissa l'Allemagne grandir sous l'hégémonie prussienne, et profiter de nos fautes, nous prendre des mains l'œuvre d'unité italienne pour la parfaire d'un geste opportun, et se donner ainsi, contre nous, l'alliance de nos frères latins. L' « habileté » tudesque fut faite surtout de nos fautes.

Achevant de renverser les alliances, la Prusse de Bismarck vit avec complaisance l'Italie se retourner vers l'Autriche qu'elles avaient combattue ensemble. Or, dans cette machination, à qui pouvaient aller les préférences prussiennes ? L'attitude cavalière

du chancelier à l'égard de l'Italie eût pu en instruire celle-ci, dès les négociations de Nikolsburg (1866). Il marqua bien qu'il n'entendait nullement lui donner Trieste... Et pourtant elle parut s'enchaîner à l'ennemie héréditaire, à cette Autriche dont l'amitié peu sincère visait à détourner les Italiens de leurs revendications sur l'Adriatique. Il est peu d'exemples d'un tel marché de dupes. En revanche, l'ambition d'un Crispi se payerait de magnifiques espérances aux dépens des intérêts français en Tunisie ou en Asie Mineure. Nous avons ainsi le plan des erreurs de l'Italie triplicienne : résultat d'un ambitieux amour-propre ; mais aussi de la politique allemande, qui entretenait là une alliance perfide, non moins machiavélique que la complicité russo-allemande en Pologne.

CHAPITRE III

Le Germanisme vers l'Est de l'Europe

a) La Prusse et l'Autriche, dans les questions baltique et polonaise

L'Empire romain, par sa décadence, s'offrait aux convoitises des Barbares. Aussi, poussées d'ailleurs par les Huns d'Asie qui étaient accourus vers les plaines hongroises, différentes peuplades germaniques se ruèrent jusqu'à la Méditerranée. Le reste, dans le nord, suivit une évolution parallèle à celle des Francs émigrés en Gaule, et constitua des Etats. Seulement, les uns pressant les autres, dans cette orientation générale vers les pays plus riches et les ciels plus cléments, ces Germains de Germanie redoutèrent à leur tour des voisins de l'Est : ils craignaient de subir eux-mêmes, de ce côté, le sort qu'ils infligeaient aux anciens domaines latins. Ces voisins immédiats furent surtout les *Slaves*, avec qui ils se mélangèrent au milieu de conflits inévitables, dans leurs territoires orientaux, de la Bal-

tique aux Balkans. Ainsi les Marches du Saint-Empire, le *Brandebourg* (1), la Misnie, la Lusace, par exemple, provinces d'assimilation et de lutte, furent des boulevards avancés vers l'est et le nord ; des lieux de rencontre, de fusion, ou de querelles séculaires, entre peuplades germaniques et slaves (2).

Dans ce développement, la conversion des Germains au christianisme avait eu pour eux des avantages. Sans parler de l'hégémonie qu'ils voulurent s'arroger sur l'Italie et l'Occident, au nom de leur Saint-Empire, et en réalité aux dépens des papes, signalons ici la croisade intéressée de l'Ordre teutonique vers le nord, contre les balto-slaves de Lithuanie, alors païens : Elle permit à ces chevaliers de s'établir aux abords de la Baltique, en Prusse occidentale puis orientale (3), en Courlande (4).

Au xve siècle l'union des Slaves les arrêta. En effet Vladislas Jagellon, prince de *Lithuanie* qui se convertit au catholicisme, avait réuni pour la première fois, en *1386*, à son grand-duché avec Vilna, la *Pologne* avec sa capitale Varsovie ; puis la Russie

(1) Cette Marche, créée par Charlemagne et reconstituée au xe siècle, servit à l'Empire, comme la Misnie et la Lusace, pour coloniser les Slaves. Le comte Ascanien Albert l'Ours en fut margrave au xiie siècle. En 1415 un Frédéric de Hohenzollern, dont la famille était originaire de Souabe, acheta l'électorat de Brandebourg à Sigismond, empereur d'Allemagne.

(2) La Lusace, jadis peuplée de Slaves, fit retour à la Bohême, pour un temps, au xive siècle. Puis elle appartint à la Saxe, de 1023 jusqu'au lendemain de 1813 : la Prusse l'enleva alors (moins Bautzen) au roi Frédéric-Auguste, coupable d'être resté personnellement fidèle à Napoléon.

(3) à Marienbourg (1300), à Kœnigsberg (1466).

(4) la Prusse, pays slave des « Borusses » ; la Courlande, pays letton.

Blanche, la petite Russie et l'Ukraine, conquises par lui. Cette grande politique eut d'heureux effets: il écrasa les Chevaliers, alliés des Porte-Glaives, à la bataille de *Tannenberg* (*1410*). La colonisation allemande était enrayée pour longtemps... En 1466, complétant cette œuvre, le traité de Thorn donna à la Pologne la Prusse de l'ouest, et mit celle de l'est sous sa suzeraineté.

Mais en *1525*, le Hohenzollern *Albert de Brandebourg*, grand-maître de l'Qrdre teutonique, tendit à émanciper la Prusse de la tutelle polonaise. Il *profita de la Réforme luthérienne*, en bon Allemand, *pour séculariser les biens de l'Ordre:* il en fit un duché héréditaire à son profit (1), dans une vassalité relative.

Sans doute, bien qu'ils fussent d'origine différente, et appelés à se combattre, *Germains* et *Slaves* eurent des ennemis communs, dont la menace immédiate amena entre eux des accords provisoires. Leurs plus dangereux adversaires, durant des siècles, furent les *Turcs*, ces autres barbares, venus d'Asie par Constantinople après la décadence de l'Empire d'Orient. Mais un siècle après que le malheureux roi Sobieski eut sauvé Vienne des Turcs, les Austro-Allemands témoigneront à la Pologne leur reconnaissance en se partageant cet Etat déchu de son ancienne puissance.

La *décadence polonaise* s'annonça dès la mort du dernier Jagellon, en 1572, quand la couronne royale

(1) Pourtant la Prusse occidentale ne sera prise par Frédéric II qu'en 1772. — La Silésie de même fut longtemps polonaise, puis bohémienne. On sait comment Frédéric II se découvrit un « droit » sur elle au XVIIIe siècle... le droit du plus fort, ou du plus habile.

devint élective (1) en cette « République », et que la noblesse polonaise se signala par sa turbulente indiscipline. En vain les Vasa (1587-1668) s'efforcèrent de rétablir l'hérédité : à la fin Jean-Casimir abdiqua ; et le droit de *liberum veto*, que chaque député de la Diète pouvait exercer, entretint l'anarchie. — Au début du XVIIe siècle, les duchés de Courlande et de Prusse étaient encore vassaux de la Pologne ; la Livonie lui avait été cédée depuis peu. Mais d'abord les vœux de Gustave-Adolphe se réalisèrent, et la Suède, privant les Moscovites de l'Ingrie et Carélie, enleva la Livonie à leurs voisins. Sur ces entrefaites l'électeur Jean-Sigismond (2) avait réalisé vraiment l'union du Brandebourg et de la Prusse (*1618*) ; alors un de ses successeurs, *Frédéric-Guillaume*, *exploita la rivalité suédo-polonaise*, et fit reconnaître des deux parties la *souveraineté ducale des Hohenzollern* (*traité d'Oliva*, *1660*).

Or les progrès d'un Etat moscovite, plus loin, vers l'est et le nord, devaient compliquer singulièrement la question germano-slave. Lorsque les Allemands assisteront, escomptant les dépouilles, à la décadence de la Pologne, une Russie déjà grande se dressera en face d'eux (3). Et alors la prévoyante politique du roi de Prusse Frédéric II s'en fera perfidement une complice, pour lier à tout jamais les mains du puissant voisin slave, dans ce

(1) Le premier prince élu ainsi fut le duc d'Anjou, ensuite roi de France sous le nom de Henri III.

(2) Il réunissait déjà à son margraviat le duché de Clèves.

(3) Quelques années après la mort d'Ivan le Terrible (1585), premier tsar et farouche conquérant, le boïar Michel *Romanov* fonda la dynastie qui règne encore (1613).

crime contre le droit des gens. L'Etat allemand le plus acharné dans ce honteux marché devait être en effet la Prusse, rendue forte par la faiblesse polonaise, qui laissa grandir cet ancien duché vassal sur la rive baltique... La *Russie*, d'ailleurs, y eut sa part de responsabilité. Elle se conduisit en ennemie de la *Pologne*. Elle profita en effet des soulèvements de cosaques pour intervenir en ce pauvre pays, déjà victime des Suédois : elle y gagna Smolensk, Kiew, et l'Ukraine à l'est du Dnieper (1667). Bientôt après, ce fut au tour des Turcs d'aider les cosaques. Alors Jean Sobieski sauva les siens (1673)... avant de sauver Vienne dix ans plus tard. Mais, quand il fut mort, l'Autriche et le Brandebourg ne songèrent qu'à nouer des intrigues avec les Moscovites pour tirer parti de la décadence polonaise. On procura la couronne (1697) à un Allemand, *Auguste II, électeur de Saxe*, prêt à tous les pactes : et le candidat français, le prince de Conti, fut évincé pour le malheur de la Pologne.

De plus la *Russie*, alliée à Auguste de Saxe, rendit à l'Allemagne le service d'affaiblir la puissance baltique de la *Suède*. Profitant en effet des victoires de Pierre Ier, qui livrèrent aux Russes les rives des golfes de Finlande et de Livonie, l'électeur de Brandebourg prit lui-même, dans les dépouilles du Suédois Charles XII, la *Poméranie occidentale* (*traités de Stockholm et de Nystadt*, 1720-1721). C'était autant de gagné pour la *Prusse*, devenue royaume en 1701 (1). Par la suite, elle a visé

(1) Cf. ci-dessus, chap. Ier, *a*. Frédéric Ier en fut roi jusqu'en 1713; Frédéric-Guillaume Ier, de 1713 à 1740.

à s'arrondir encore des provinces baltiques de la Russie.

L'affaire de *Succession de Pologne*, en 1733, opposa bien la générosité française à l'ambition germanique. Les Autrichiens, avec les Russes, avaient des vues sur ce malheureux État, quand Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, fut appelé au trône par les Polonais. Le comte de Plélo, gentilhomme breton, se fit tuer à la tête de 1.500 des nôtres à Dantzig. Villars ensuite fut vainqueur en Italie ; et l'empereur Charles VI signa la *paix de Vienne* (*1738*). On donnait la *Lorraine à Stanislas*, dont la France serait l'héritière. *Mais sa couronne royale passait à Auguste III, électeur de Saxe.*

Or les deux princes saxons qui régnèrent en Pologne au XVIIIe siècle se soucièrent peu des intérêts de leur royale « République ». Aussi sa décadence tenta ses puissants voisins : Catherine II, qui mit sur le trône Stanislas Poniatowski, un de ses favoris (1763) ; et encore plus Frédéric II, qui, avec la « philosophie » que nous lui connaissons, vit là une excellente aubaine. En vain les patriotes polonais eurent-ils un sursaut tardif de clairvoyance et d'énergie. Quelques troupes françaises furent le seul soutien que cette nation trouva dans l'Europe chrétienne. Elle succomba. *Frédéric II* fit agréer des deux Etats voisins, la *Russie* et l'*Autriche*, le projet qu'il méditait. L'une prit des territoires à l'est ; l'autre, la *Galicie :* il se réserva la *Prusse occidentale* avec la Pomérellie, sauf Thorn et Dantzig. Tel fut le *premier partage* (*1772*). Il ne suffisait pas à la Prusse. Son roi Frédéric-Guillaume II sut donc en

provoquer un second. Il parut encourager des tentatives de réorganisation intérieure... afin d'intervenir soudain, d'accord avec Catherine II, sous prétexte que le *statu quo* était troublé. Il rétablit l'ordre à sa façon, en ajoutant aux premières prises *Thorn* et *Dantzig*, plus un territoire à l'ouest ; la Russie eut pour son compte la moitié de la Lithuanie (*1793*). — La Pologne, du moins, finit héroïquement. Le patriote *Kosciusko* succomba à *Maciejowice*. Alors la Russie absorba toute la Lithuanie et prit la Courlande ; la Prusse alla *jusqu'au Niémen*, sans oublier *Varsovie* ; on laissa le reste à l'Autriche (*1795*).

C'est encore la *France*, sous la Révolution, qui pensa la première à réparer l'iniquité, en vertu du Droit des peuples, devenu le principe des nationalités. *Napoléon*, s'il n'osa pas reconstituer la Pologne après Eylau et Friedland (1807), par ménagement pour la Russie, forma du moins un *grand-duché de Varsovie*, avec les provinces reprises à la Prusse. A sa tête il mit notre nouvel allié l'électeur de Saxe, dont il faisait un roi.

Les défaites françaises de Leipzig et de Waterloo amenèrent les traités de 1815, désastreux pour l'indépendance polonaise. La Russie eut, sous le nom de royaume, une bonne part du grand-duché de Varsovie ; la Prusse reprenait celui de Posen.

Puis le sentiment national en Pologne, faisant écho une fois de plus aux idées françaises, s'insurgea en 1830 ; mais il fut étouffé sous un redou-

blement d'oppression, par un accord entre Prusse et Russie.

Plus tard la diplomatie de Bismarck, entre les Slaves et nous, traduisit à merveille cette politique de division qui servait les intérêts prussiens, — opposant entre eux Polonais et Russes, et en outre écartant la France de ces questions. Successivement ambassadeur à Saint-Pétersbourg (1859) et à Paris (1862), il n'y perdit pas son temps. Justement, une assez bonne entente régnait entre nous et nos futurs alliés vers 1859, au moment de la guerre d'Italie. Bismarck s'appliqua donc à circonvenir le prince Gortchakof. L'attitude amicale de Napoléon III à l'égard des Polonais lui fournit un moyen de nous brouiller avec l'empire des tsars, en ménageant une nouvelle connivence russo-prussienne, aux frais de la Pologne (1863). La Prusse y trouvait double profit : une garantie pour sa part, et la sécurité à l'égard du voisin complice. Aussi, en 1866, poussa-t-elle la complaisance au point d'assurer les Russes de son appui éventuel en Orient : ceci se passait après la victoire prussienne de Sadowa, et il fallait endormir la défiance de l' « ami » slave, déjà inquiet. De nouvelles démonstrations « cordiales » entretinrent les bons rapports, assez longtemps pour que la Russie nous laissât écraser en 1870. Alors, il ne restera plus au chancelier de Berlin, le moment venu, qu'à faire sentir aux Russes toute leur faute, en leur imposant perfidement ses volontés (1878).

b) L'Austro-Allemagne et les Slaves dans la question d'Orient

Il est d'usage que l'on fasse remonter la question d'Orient aux premiers projets de démembrement de l'empire turc. Mais elle se posa pour l'Europe, en principe, du jour où les Ottomans d'Asie se taillèrent un domaine sur les ruines de celui de Byzance (1). Soit que leur puissance grandisse, menaçant Slaves, Hongrois, Germains, et toute la chrétienté d'Orient ; soit qu'elle entre en décadence, que ses anciens esclaves secouent le joug, et que ses dépouilles tentent les grandes nations : sous ces deux aspects successifs, la question des Balkans et de l'Asie Mineure a occupé la diplomatie.

Mais ce ne fut pas toujours pour aider au « concert européen ». Unis volontiers contre les barbares ottomans, aux temps lointains des premiers dangers, les Etats chrétiens s'opposent ensuite entre eux avec une âpreté de rivaux, sitôt que la décadence des Turcs, et les espoirs de partage, viennent diviser les intérêts. Plus redoutable fut ce nouvel empire, plus retentissante en est la chute, et plus lente aussi. Tous les peuples longtemps inquiétés par ces voisins menaçants, veulent intervenir ; et alors ils se trouvent rivaux : tels, Allemands contre Russes,

(1) empire où se survécut la puissance de Rome à son déclin. Avec sa capitale Constantinople, fondée par Constantin en 320, il garda une existence indépendante après la mort de Théodose (395.)

ou Allemands contre Latins d'Occident. — D'autre part, des Hongrois ou des Slaves ont pu s'appuyer momentanément sur l'Autriche, ou la défendre. Elle se sert d'eux selon ses intérêts. Puis, lorsqu'ils lui réclament leur part d'indépendance, elle refuse et leur fait sentir sa tyrannie : jusqu'au XIXe siècle où les Hongrois révoltés, plus habiles, s'associent de force à la monarchie autrichienne. Les Croates, qui prêtèrent à celle-ci leur concours inconsidéré contre les rebelles, sont sacrifiés dans cette réconciliation. Désormais, ils n'ont plus rien à attendre que des Serbes, leurs frères de race. Ces derniers en effet, soutenant la vraie cause nationale, deviennent pour l'Autriche des adversaires plus haïs que les Turcs. Les Slaves du Sud cherchent donc leur indépendance entre les anciens oppresseurs et les nouveaux : ceux-ci sont les Austro-Hongrois. Le début du XXe siècle a connu ces conséquences de la question d'Orient. Enfin, la France et l'Angleterre intervenant avec la Russie aux côtés d'un peuple tant de fois martyr, une guerre européenne éclatera en 1914.

Au XIe siècle les Turcs Seldjoucides, fanatiques musulmans, avaient succédé aux Arabes plus policés. Leur domination brutale en Palestine ou Terre Sainte provoqua les croisades des chrétiens d'Occident. Malgré les nombreuses dissensions de l'Europe, des accords éphémères se réalisèrent ainsi, parfois, contre l'ennemi commun. Une de ces croisades (1189) réunit l'empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse aux rois de France et d'Angleterre, Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion. La qua-

trième, qui suivit, fut menée par des barons français, unis aux Vénitiens, jusqu'à Constantinople, où vécut alors pendant cinquante ans un empire latin d'Orient, au XIIIe siècle ; en 1261, reparut la dynastie grecque des Paléologues.

Du reste, l'enthousiasme pour ces expéditions d'utile défense faiblit avec le temps : on les trouva coûteuses et lointaines. L'Empire d'Orient, où régnait le schisme grec depuis 1054, resta exposé aux convoitises des conquérants d'Asie. Et d'ailleurs une armée de Sarrasins ne fut-elle pas entretenue dans le sud de l'Italie, vers le milieu du XIIIe siècle, par l'astucieux empereur Frédéric II, rival du pape et singulier champion de la chrétienté (1) ?

En 1356 les *Turcs ottomans*, profitant de la situation générale, apparurent en Europe. Mais aussitôt des éléments fort divers de l'Occident se trouvèrent unis devant le péril commun. Jean sans Peur vint à l'aide du roi de Hongrie : malheureusement les janissaires et les spahis eurent raison de nos troupes féodales à Nicopolis, en 1396 (2). Ils venaient de vaincre à *Kossovo* (*1389*) le roi Lazare, tsar d'une grande *Serbie* à laquelle se rattachent plus ou moins tous les Yougo-Slaves, Croates y compris. Comme les Bulgares (mais ceux-ci étaient plutôt de race turque

(1) La ténacité menaçante des Hohenstaufen inspira à la papauté la résolution d'en finir avec de tels Allemands, « race de vipères ». Soutenu par Clément IV, *Charles d'Anjou*, frère de Saint Louis, vainquit à Tagliacozzo et fit périr le dernier des Hohenstaufen, le jeune *Conradin* (1268). L'Allemagne moderne, si nous en croyons Henri Heine, ne nous l'a pas encore pardonné.

(2) La Bulgarie à demi-slave, mais peuplée d'abord de Turco-finnois, sombra dans la tourmente, après avoir été un vaste royaume.

ou hongroise), les Serbes s'étaient établis sur les territoires de l'empire byzantin, au VIIe siècle. Stéphan Douchan avait fait de la Serbie un grand Etat. Elle fut ruinée par les Ottomans.

Toutefois, menacés en Asie par les Mongols de Tamerlan, les Turcs se détournèrent pour un temps de leur proie européenne, et le sultan Mahomet II ne prit Constantinople à l'empereur grec Constantin Dracosès qu'en *1453*.

Les Turcs se lancèrent aussitôt vers l'Ouest. Alors Mathias Corvin, futur roi de *Hongrie*, les arrêta devant Belgrade (1456).

Mais l'Autriche de *Charles-Quint* deviendra trop dangereuse au XVIe siècle pour que notre roi *François Ier*, voyant son pays menacé de périr, ne fasse pas des Turcs ses alliés contre elle. A ce moment, le sultan *Soliman II le Magnifique*, occupant la Hongrie, fut victorieux à Essek, sur le Danube. Il nous aida, même sur mer, à entraver l'impérialisme austro-espagnol (1).

Si François Ier avait dû agir avec Soliman II contre la politique envahissante de Charles-Quint, la *France de Louis XIV* reprit son rôle de *tutrice de la chrétienté*. Tandis que nos flottes châtiaient les pirates barbaresques sur les côtes d'Algérie, nos troupes aidaient à repousser une invasion turque à Saint-Gothard en Hongrie (1664). Les frontières du monde germanique avaient de bons défenseurs... Par contre, l'attitude de l'Autriche pendant la guerre

(1) Mais à la fin du même siècle (1570), don Juan d'Autriche, frère de Philippe II, remportait sur la flotte turque la victoire de *Lépante*, à l'entrée du golfe de Corinthe.

de Hollande fut telle, que Louis XIV vit avec plaisir le soulèvement hongrois de 1678.

L'Austro-Allemagne continua à se servir fort habilement de ses voisins, pour se protéger elle-même *contre les Ottomans. Après les Hongrois*, elle *appela les Slaves*. Le chevaleresque *Jean Sobieski*, roi de Pologne, déjà vainqueur des Turcs dix ans plus tôt, se dévoua avec sa cavalerie au *Kahlenberg* (*1683*), pour délivrer Vienne d'où l'empereur Léopold Ier s'était enfui... La monarchie eut le temps de se ressaisir, et d'appeler à elle de bons capitaines. Après Charles de Lorraine, vainqueur à Mohacz en 1687, le prince Eugène de Savoie, triomphant à Zentha (1697), mit fin à la guerre. La république de Venise était même intervenue : elle y gagna du reste la Dalmatie et la Morée.

Bientôt, au début du XVIIIe siècle, une autre adversaire de la Turquie, la Russie de Pierre le Grand, vint servir les desseins de l'Autriche. Celle-ci obtint — après le succès du prince Eugène à Belgrade — d'importants territoires au *traité de Passarowitz* (*1718*) : *le banat de Temesvar*, le nord de la Serbie... Mais l'empire ottoman, sous Achmet III, avait recouvré la Morée, il s'étendait en Perse. On voit que l'*Autriche* et la *Russie*, toujours menacées, avaient avantage à faire cause commune. Car l'ancien conquérant turc était encore trop redoutable pour que ces alliées pussent débattre entre elles le partage définitif. Elles en firent l'expérience au traité de Belgrade (1739) : l'une restituant ses bénéfices de la paix de Passarowitz en Serbie et Bosnie ; l'autre renonçant à ses avantages sur la mer Noire. Il fallait

donc rester unies. En deux nouvelles guerres, au XVIIIe siècle, un accord hésitant et factice parut s'établir. La première se termina en 1774 par le *traité de Kaïnardji*, cédant aux Russes Azov, Taganrog, et le territoire entre le Dnieper et le Boug ; la seconde, en 1792, par le *traité de Jassy*, qui prolongeait leur empire du Boug jusqu'au Dniester (1). L'Autriche, de son côté, avait enlevé aux Turcs la *Bukovine* (*1774*).

Le Congrès de Vienne qui coïncide avec la chute de Napoléon, en 1814 et 1815, ramena à l'ordre du jour, avec beaucoup d'autres problèmes, celui de la succession turque : car il s'agissait d'une nouvelle répartition de l'Europe. Or, de 1804 à 1813, une insurrection des *Serbes*, que la Russie soutint quand elle le put, avait eu pour chef Kara-Georges, héros national. Les Turcs se vengèrent par des atrocités. Mais, dès 1815, Miloch Obrenovitch reprit par d'autres moyens l'œuvre interrompue, et ménagea les oppresseurs pour obtenir quelque autonomie. Il allait devenir prince héréditaire des Serbes par décret du sultan (1830 et 1833). — Quant aux aspirations moscovites, elles choqueront l'Autriche ; mais celle-ci, en 1815, était encore fort occupée par l'avenir de l'Europe centrale. Elle laissa le tsar Alexandre réclamer au Congrès, pour la *Russie*, un rôle de mandataire de l'Europe en Orient, un droit d'intervention permanente en faveur des chrétiens de l'empire turc. Ce fut l'*Angleterre* qui s'opposa ici aux désirs russes, si fortement que le tsar y renonça pour l'heure.

(1) sans compter la Crimée, que Catherine II avait prise en 1783.

Enfin la politique française, par un détour, allait rencontrer les ambitions autrichiennes, slaves et anglaises, dans l'imbroglio oriental. Les traités de 1815 ayant abattu mais non ruiné notre pays, grâce en partie à Talleyrand, qui du moins fut assez habile pour exploiter les jalousies entre alliés, la puissance française reprit son essor. Rendue circonspecte sur la frontière du Rhin, où l'arrêtaient non seulement la Confédération germanique mais une Prusse rhénane dressée contre nous, elle fut amenée, comme plus tard après 1870, à chercher ses voies d'expansion dans une politique coloniale. C'est ainsi qu'elle se retrouva plus activement mêlée à la question d'Orient ; la lente conquête de l'*Algérie* (1830-1847 et au delà) ne s'acheva que par de nouveaux projets de colonisation française sur les vestiges de Carthage. Par cette immense entreprise, la *France*, déjà l'ennemie traditionnelle des Infidèles, reprenait aux Arabes venus d'Asie l'héritage romain ; elle substituait à l'autorité des Ottomans celle de ses armes, de son administration, de ses idées. La conquête de l'Afrique du Nord était grosse de conséquences. A l'expansion qui en devait résulter pour nous, la question religieuse ne sera pas étrangère. Malgré l'orientation libérale de 1830, la soumission de peuplades musulmanes mit nos soldats et nos colons en présence d'un fanatisme religieux qui réveilla notre zèle en faveur des intérêts chrétiens. Notre diplomatie put se sentir, plus que jamais, mandataire du christianisme à l'égard de tous les « frères » opprimés d'Orient. Par la force des choses, la France royale,

impériale ou républicaine du XIXe siècle allait reprendre par une voie détournée — Algérie, Tunisie ou Maroc plus tard — la politique des croisades. Nos missionnaires ont continué à se répandre jusqu'en Turquie d'Asie, au Liban, nous ménageant d'autres droits et revendications pour l'avenir, toujours aux dépens de la domination ottomane.

Mais, de même que la Russie se rencontrait avec l'Autriche vers les Balkans, et avec l'Angleterre sur la route de Constantinople, de même la France, inquiétant d'abord l'Angleterre en Egypte et dans l'Asie Mineure, trouverait enfin devant elle, quelque temps après 1870, l'Allemagne impérialiste et sa politique mondiale.

Ce sont là autant de conséquences de l'ancienne invasion islamique, menaçant l'Europe, puis la tentant de ses dépouilles. La civilisation, pour assurer son triomphe sur ce monde barbare d'un autre âge, se devait à elle-même de résoudre ses propres conflits, sous peine de laisser la place aux intrigants germains. Il sembla donc que la solution résidât en un loyal partage, sur la base du passé, des sacrifices et des intérêts de chacun : sans y négliger la jeune *Italie*, fière de son antique puissance méditerranéenne. L'Europe de 1914, sous le coup de la crise profonde qui la secoua, put voir la nécessité de s'unir en vue d'un accord stable sur cette question d'Orient qui l'a si longtemps divisée. Car il apparut qu'aux côtés des anciens barbares d'Asie il n'était pour tous qu'un ennemi commun : l'oppresseur ambitieux de Vienne et de Berlin, intéressé à nos discordes.

Revenons aux partages de 1815, qui ont précisé,

ou orienté, bien des ambitions. On a signalé plus haut l'opposition anglaise à un protectorat slave sur les chrétiens d'Orient : l'Angleterre surveillait sa route des Indes... Mais du moins le Congrès de Vienne reconnut aux Russes, sur leur frontière « balkanique », cette *Bessarabie* qu'ils ont perdue en 1856 et reprise en 1878. Ils purent aussi s'établir près de la mer Caspienne, à Tiflis et Bakou, en Transcaucasie, province occupée de 1799 à 1803.

Dans le courant du XIXe siècle, l'Autriche allemande, que les menteuses alliances des guerres contre nous n'avaient pu rendre plus sincère amie des Slaves, laissa plusieurs fois la méfiance anglaise arrêter la Russie. Unies, les trois rivales du monde germanique eussent pu inaugurer depuis longtemps, sans attendre 1914, une politique d'entente, et mettre fin à l'anachronisme d'un empire turc en Europe. C'eût été trop beau. On vit pourtant, en 1827, dans un généreux enthousiasme qui enflamma l'imagination des poètes, les flottes de la future Triple-Entente triompher des Turcs à *Navarin* : l'année suivante, le maréchal Maison chassait ceux-ci de la Morée. Il semblait que, par nous tous, la *Grèce* fût de nouveau délivrée des barbares d'Asie. Le *traité d'Andrinople* (*1829*) la rendit indépendante. — Malheureusement la question d'Egypte commença de brouiller les alliés de la veille. La Russie crut mieux affirmer ses espérances sur Constantinople en défendant le sultan Mahmoud contre le pacha égyptien Méhémet-Ali, élève et ami de la France. Cette amitié française, qui inquiétait l'Angleterre, suffit à dresser contre Méhémet — c'est-à-dire contre nous, si nous avions bougé

— une coalition européenne. Nos adversaires n'avaient pas oublié Napoléon et l'expédition d'Egypte... La Prusse et l'Autriche profitèrent de ces craintes pour se rapprocher de la Russie et de lord Palmerston, qui, sans nous prévenir, signèrent le *traité de Londres* (*1840*), refusant à Méhémet la Syrie qu'il avait conquise.

L'Autriche pouvait désormais, pendant quelque temps, assister à nos querelles. La Grande-Bretagne, se retournant contre les Russes, avait obtenu par le *traité des Détroits* (*1841*) la fermeture du Bosphore et des Dardanelles aux navires de guerre de toutes les puissances. Cela permettra plus tard à la Turquie d'arrêter les communications entre mer Noire et Méditerranée, pendant la guerre de 1914, au préjudice de l'Angleterre qui imposa cette clause. L'Austro-Allemagne en a eu le profit.

Vers 1848 les nationalités balkaniques s'agitèrent, et la dislocation de l'empire turc entra en voie d'accomplissement. Les Moldo-Valaques de Roumanie cherchaient leur indépendance vis-à-vis du tsar comme du sultan ; les révoltés bosniaques et les Bulgares, par contre, avaient l'assentiment des « protecteurs slaves » (1849-1851). Une répression sanglante, opérée par Omer pacha, amena la rupture russo-turque ; et celle-ci se compliqua de l'intervention française et anglaise aux côtés de la Turquie. A ce moment l'Autriche, rivale naturelle du grand État slave, eut la satisfaction de lui voir trois ennemis. Mais elle n'osa agir. Elle attendait la Prusse. Or celle-ci, quoique hostile à la Russie, jugeait opportun de la ménager pour l'avenir. Le gouvernement de Vienne

n'osa donc apporter aux alliés de l'Ouest, dans la *guerre de Crimée*, qu'une adhésion tardive (décembre 1854). — Il s'assura du moins, au *Congrès de Paris* (*1856*), l'avantage de voir les *Russes dépossédés de la Bessarabie au profit des Roumains, et privés de leur autorité sur la religion grecque en Turquie :* tout cela en partie par nos bons soins... L'*Autriche*, cauteleuse, n'avait employé que la menace sans intervention armée : les affaires d'Allemagne, ses propres difficultés intérieures, la dissuadaient encore d'une politique d'annexions [1]. Plus tard, Bismarck orientera vers les Balkans l'ambition autrichienne dans l'intérêt du germanisme.

En Serbie, l'Autriche trouva un prince docile à son ingérence : Alexandre Karageorgevitch, qui régnait depuis la révolution de 1842, et se montrait aussi obéissant envers son suzerain le sultan. — Le patriotisme serbe, jaloux de son indépendance, même à l'égard de la Russie, en fut humilié. Il n'admettait qu'une amitié désintéressée : celle de la France. Lorsqu'en 1858 la Skouptchina (Assemblée nationale) remplaça donc Alexandre par le vieux Miloch Obrenovitch, l'Autriche manifesta sa mauvaise humeur et bientôt son hostilité envers la Serbie. Ensuite, sous le règne bienfaisant du prince Michel, fils de Miloch, les soldats turcs durent évacuer les forteresses [2], grâce à l'appui diplomatique de la France et de la Russie, en dépit de Vienne (1867).

(1) L'Autriche se contenta de voir sans déplaisir la révolte du Monténégro et de l'Herzégovine contre l'Empire ottoman (1861-1863).

(2) notamment celle de Belgrade, d'où ils avaient sauvagement bombardé la ville, en 1862.

L'Autriche s'opposait également à l'union des principautés danubiennes, quand le tsar et Napoléon III obtinrent une constitution nationale pour la Moldavie et la Valachie. D'ailleurs la Prusse, qui s'était associée aux ennemis de l'Autriche, y gagna bientôt une principauté pour *Charles de Hohenzollern* (1), à l'instigation de Bismarck (1866). Mais en somme, quel que fût le dédale de leur politique, les jeunes États des Balkans devaient trop à la France pour l'oublier déjà tout à fait. Et celle-ci, de son côté, soutint généreusement leurs revendications jusqu'après 1870.

c) La question des nationalités en Autriche et en Hongrie

Pour l'Autriche, les questions slaves de l'extérieur et de l'intérieur sont étroitement liées entre elles. La complicité austro-russe dans le partage de la Pologne, et, d'autre part, la rivalité des deux mêmes États dans le règlement de l'avenir balkanique, donnèrent à la monarchie une situation incohérente, dont elle se ressentit en effet. Par contre, la politique russe avait en principe sa ligne de conduite toute tracée, si, consciente de son rôle naturel, elle libérait la Pologne : elle redevenait alors, sans hésitation possible, l'ennemie jurée des Allemands oppres-

(1) Celui-ci devint le « roi » Carol après la guerre de 1877.

seurs de Slaves sur les confins polonais et vers les Balkans.

Mais cette rivalité de races, qui fut la cause directe de la grande guerre de 1914, fut précédée d'une période pendant laquelle l'Autriche menacée, tout en molestant ses Slaves ou ses Hongrois, chercha à les utiliser ainsi que les Polonais contre les Ottomans, ennemis communs

Nous avons relaté l'aide chevaleresque du roi de Pologne, Jean Sobieski, sauvant Vienne, de même que les magyars protégèrent la monarchie : ainsi que s'y employa du reste Jean sans Peur... L'Autriche n'en annexera pas moins sa part de Pologne ; et elle opprimera la Hongrie, avec le secours même des Croates, jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle. Alors les Hongrois s'associeront de force à l'Autriche, pour continuer avec elle une œuvre de lutte : non plus, cette fois, contre les Turcs, mais contre les Slaves.

Charlemagne, ayant soumis les Huns Avars, confia à des *comtes* la « Marche Orientale » de son empire (*Marchia Austriaca*). Puis la Germanie nouvelle qui se sépara de l'État franc après la mort du grand empereur, n'affermit sa puissance, un siècle plus tard, qu'au détriment de ses ennemis de l'Est. Ce fut l'œuvre de la maison de Saxe. Après Henri Ier, Othon Ier dit le Grand écrasa à Augsbourg les Hongrois, qui pourtant, appelés d'abord par les Allemands, avaient rendu service aux margraves d'Autriche en détruisant le royaume de Moravie. La nouvelle victoire (955) consolida la dynastie ; et, par contre-coup,

elle lui permit bientôt de faire reconnaître le Saint-Empire romain-germanique.

L'Allemagne continua sa besogne vers l'est au préjudice des Slaves. Les *Tchèques de Bohême*, déjà chrétiens, passèrent *sous la suzeraineté allemande* après dissolution de l'État morave, toutefois en s'émancipant peu à peu. Au XIIIe siècle, leur puissant roi Ottokar II, électeur d'empire, s'opposa à Rodolphe de Habsbourg... mais fut vaincu au *Marchfeld* (*1278*). Rodolphe lui reprit l'Autriche pour la donner à ses propres fils, dont les descendants l'ont gardée. — Pourtant *le royaume tchèque*, avec Prague sa capitale, conserva encore une existence particulière. Il connut même *une certaine splendeur avec la maison des Luxembourg*, au XIVe siècle : un de ses rois, *Charles IV*, très dévoué à la Bohême, fut à cette époque empereur d'Allemagne (1), et dota Prague d'une université florissante. Au début du siècle suivant, la fierté nationale s'affirma par la révolte religieuse des *Hussites*, par leurs luttes sanglantes contre l'élément germanique immigré.

Mais *Ferdinand, futur empereur*, allait pratiquement rattacher *à l'Autriche les royaumes de Bohême et de Hongrie* (2), alors réunis sous une dynastie

(1) Son père était le valeureux *Jean de Luxembourg*, roi de Bohême, qui guerroya de tous côtés, et, aveugle, mourut pour la France à la bataille de Crécy (1346).

(2) La Hongrie était peuplée de magyars d'origine asiatique. La couronne royale de Saint-Etienne fut conférée à la dynastie d'Arpad, au XIe siècle, par le pape Sylvestre II. A la fin du XIIIe siècle Charles II d'Anjou, fils du frère de Saint Louis, fonda par son mariage la dynastie angevine, qui apportait là-bas notre civilisation. Puis, peu après Mathias Corvin, la famille polonaise des Jagellons régna en Hongrie (1496-1526).

commune. Au premier étaient jointes la Moravie et la Silésie. Le second, par contre, gardant le pays slave de Croatie mais perdant Bude [1], se trouvait fort réduit par les Turcs, vainqueurs à Mohacz du roi Louis Jagellon (1526) [2]. La même année, diverses intrigues mirent sur la tête de Ferdinand ces deux couronnes électives. Or son frère Charles-Quint lui avait abandonné d'autre part les domaines de l'archiduché d'Autriche, qui possédait déjà la Styrie, la Carinthie, la Carniole, et le comté de Tyrol, en partie italien. — Le tout formait un mélange composite, sans unité. Aussi les successeurs de Ferdinand eurent-ils à résoudre de graves difficultés intérieures. Comme les Hongrois, les Tchèques profitèrent de la crise religieuse pour chercher quelques libertés à la faveur de la Réforme ; en grande majorité, ils se firent protestants : par là, ils « protestaient » surtout contre la domination des Habsbourg. Une Lettre de Majesté, en 1609, leur reconnut la liberté de culte et d'enseignement. Mais une réaction dès le règne de Mathias provoqua la Défénestration de Prague ; et la guerre de Trente Ans s'ensuivit : Ferdinand accepta la lutte avec ardeur. Les Tchèques, battus à la *Montagne-Blanche* (*1620*), en pâtirent. L'électeur palatin, élu roi de Bohême, perdit ses États. Le martyre de cette malheureuse nation commençait.

Quant aux *Hongrois*, alors nos alliés naturels, ils profitèrent de la situation pour proclamer roi le prince de Transylvanie, Bethlen Gabor, puis Georges

(1) Bude et Pest ne forment une même capitale que depuis 1873.
(2) De plus la Transylvanie s'était rendue indépendante.

Rakoczy : la pacification de Linz parut offrir des garanties (1645). Les Habsbourg, dans la suite, prirent leur revanche. Après la victoire de Saint-Gothard, grâce aux Français, sur les Turcs (1664), l'empereur Léopold Ier priva les réformés hongrois de leurs libertés (1). Une conspiration magyare fut réprimée (1671) (2), mais un nouveau soulèvement permit aux Turcs de menacer Vienne en 1683 ; et cette fois ce fut la Pologne qui sauva les Habsbourg. Enfin, par le *traité de Carlovicz* après une longue guerre (*1699*), *les Turcs renoncèrent à la Hongrie ainsi qu'à la Transylvanie* en faveur de Léopold ; par contre, ils gardèrent jusqu'en 1718 le banat de Temesvar, pays de Serbes en partie.

L'oppression autrichienne provoqua encore une insurrection magyare (1703-1711) qui fut soutenue naturellement par Louis XIV (3). Joseph Ier, enfin, accorda l'autonomie en 1711, sous forme d'une Diète nationale (convention de Zathmar) : le royaume, du reste, restait dépendant de la couronne des Habsbourg, tant que leur descendance masculine ne serait pas éteinte. Charles VI, auteur d'une Pragmatique sanction, confirma cet état de demi-liberté qui valut même à sa fille l'appui précieux des Hongrois, fidèles à leur « roi » Marie-Thérèse (guerre de Succession). L'*Autriche* ainsi, conciliante quand il le fallait, s'assurait *habilement*

(1) Actuellement, les Hongrois sont en majorité catholiques.
(2) Un membre de la famille croate des Zrinyi périt sur l'échafaud.
(3) François Rakoczy II, vainqueur des Autrichiens, puis vaincu et proscrit, reçut à Paris une pension.

le fruit de sa politique séculaire, et *devenait une puissance orientale :* la poussée vers l'est s'accentuait chez les Germains [1]. En vain la diplomatie de Louis XIV s'y était opposée, avec un sentiment réel de nos intérêts.

Mais au XIXe siècle, sous le régime réactionnaire de Metternich, l'écho de nos révolutions devait raviver les désirs d'indépendance chez les peuples de la monarchie. *En 1848 les Hongrois, avec Kossuth, réclamèrent des libertés*, pour eux du moins. Ils obtinrent de Ferdinand, empereur d'Autriche, leur Parlement véritable et national, qui siégea à Pest, capitale de la jeune Hongrie. Or cette autorité nouvelle, évidemment, ne grandissait qu'*aux dépens des autres nationalités du pays:* Roumains en Transylvanie, Slovaques au nord, Croates et Serbes au sud. Les populations roumaines voulurent, mais en vain, se dégager de l'étreinte des magyars. De leur côté les Serbes de la voïvodie hongroise, par un congrès, demandèrent l'autonomie sous le protectorat des Habsbourg : ils se faisaient d'étranges illusions. Enfin les Croates, pour échapper aussi à l'oppression magyare, réclamèrent à Vienne la constitution d'un royaume slave dans le sud de la monarchie ; on leur accorda seulement un nouveau chef ou ban, le colonel Jellačič (ou Iélatchitch). Mais les libéraux hongrois ne le cédaient pas en nationalisme à certains « démocrates » allemands de 1848. Et même l'unité magyare impliquait à leurs

(1) Le souverain « libéral » Joseph II fut un des plus ardents à « austrifier » les éléments slaves.

yeux l'oppression des autres éléments du royaume. *Kossuth* se montra donc hostile aux Croates. Ceux-ci, avec Jellačič, envahirent la Hongrie, tandis que les Serbes remportaient aussi de beaux succès. Ce fut d'ailleurs l'Autriche qui en profita, pour dissoudre le Parlement libéral de Hongrie (3 octobre 1848). Les Slaves du sud avaient versé leur sang pour le gouvernement de Vienne. Il ne restait à celui-ci, quelques années après, qu'à s'associer les Hongrois, devenus plus « sages » — ou plus redoutables —, pour une oppression commune des éléments étrangers de la monarchie dualiste.

En attendant, la crise continuait. Le même mouvement libéral de 1848 avait eu pour conséquence un réveil des nationalités slaves, en Prusse et en Autriche ; et, d'autre part, une recrudescence de pangermanisme... aux frais des opprimés. Une insurrection polonaise dans le grand-duché de Posen fut écrasée. Et en Bohême les Tchèques, écoutant les belles leçons de Palatsky, leur historien patriote, protestèrent contre les prétentions allemandes en refusant de se faire représenter au Parlement de Francfort.

Vers le même temps, il est vrai, la démocratie semblait triompher à Vienne, qui eut son premier Parlement: les droits féodaux furent abolis. Metternich se déroba (mars 1848) ; l'empereur dut même s'enfuir à Olmütz (7 octobre). Mais les Slaves n'en profitèrent pas : le congrès organisé par *Palatsky* et ses *Tchèques* devait échouer ; une émeute fut le prétexte de la répression : le général Windischgraetz se rendit maître de Prague. De la même façon

Radetzky venait à bout des patriotes italiens. Il ne resta plus qu'à réduire les démocrates de Vienne, qui avaient appelé les Hongrois à leur secours : Windischgraetz s'empara de la capitale (31 octobre). Puis Ferdinand remit sa couronne à son neveu François-Joseph (2 décembre), qui, n'ayant rien promis personnellement, ne se jugeait pas lié par les engagements libéraux de son oncle. Le Parlement fut donc provisoirement dissous; et le ministre Stadion fit régner la dictature militaire en Bohême, en Galicie, en Lombardie. Quant à la Hongrie, elle se souleva : les troupes impériales furent défaites ; et les Serbes, qui les aidaient, durent reculer. Une armée du *tsar Nicolas Ier sauva l'Autriche*, en battant les Hongrois à Temesvar (9 août 1849); Kossuth s'exila... En somme, les Slaves servaient bien la monarchie. Celle-ci, naturellement, ne leur en sut aucun gré.

Durant les années suivantes l'absolutisme sévit. Bach avait succédé à Stadion, devenu fou. Le système de Bach s'appesantit sur tous les Etats de la couronne. La Hongrie ne fut pas épargnée : l'état de siège y dura jusqu'en 1854.

Sans doute, par le Diplôme d'octobre 1860, l'empereur parut accorder des concessions à ses sujets sous forme d'assemblées qu'ils pouvaient élire : des diètes provinciales, et un Conseil d'Empire (*Reichsrath*) pour les affaires communes. Mais la Patente de février 1861 fut substituée au diplôme par le ministre Schmerling ; du Reichsrath, elle faisait deux Chambres : celle des seigneurs et celle des députés. Cette dernière, à son tour, se subdi-

visait en deux groupes : les Cisleithans autrichiens, favorisés, et les Transleithans, admis comme en surcroît ; du reste, le système avantageait les riches électeurs loyalistes. Les Hongrois protestèrent, les Tchèques aussi. Mais il fallut attendre.

Vint la guerre de 1866 : la victoire prussienne de Sadowa rendit les Autrichiens plus conciliants ; François-Joseph jugea alors urgent de donner satisfaction aux magyars. Le *Compromis austro-hongrois* fut signé en *1867* par l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie. Il instituait un *régime dualiste* (1) ; mais tous les moyens d'action vis-à-vis de l'étranger furent en commun : diplomatie, armée, marine. Les magyars, du reste, en profitèrent pour dominer de plus en plus la monarchie. Ils y gagnaient déjà l'annexion pure et simple de la Transylvanie. Quant à la Croatie, on lui offrit, avec une constitution, une vassalité à peine déguisée.

Les Tchèques se sentirent lésés par le compromis. Ils protestèrent sous forme d'une Déclaration (1868), demandant la reconnaissance de leurs droits, égaux à ceux de la Hongrie. Or la Galicie s'agitait de son côté ; ainsi que Slovènes, Serbes de la monarchie, Italiens de Trieste. Le ministère Potocki penchait pour la conciliation des nationalités. Mais les

(1) Cisleithanie et Transleithanie eurent chacune leur Parlement : là, le *Reichsrath*, comprenant une *Chambre des seigneurs* et une *Chambre des députés ;* ici également, deux Assemblées, dont la plus haute est la *Table des magnats*. L'un et l'autre Parlements, autrichien et hongrois, élisent leur *Délégation*, pour traiter des affaires communes. — Par ailleurs, les provinces cisleithanes, mises en tutelle, n'ont qu'un simulacre d'autonomie, sous forme de Diètes particulières — de même que la Croatie.

magyars, d'accord avec de Beust, exigeaient le maintien de l'oppression. Les Tchèques furent donc sacrifiés ; et, le 14 novembre 1871, l'arrivée du comte *Andrassy* au ministère des Affaires étrangères attesta la *prépondérance de la Hongrie*, dans ce « dualisme » autoritaire : entente d'ailleurs fort propice à l'*expansion germanique vers l'Orient*.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE LITTÉRAIRE

CHAPITRE PREMIER

Les Origines

La littérature (se doute-t-on toujours de cette vérité première ?) est le reflet de l'état des esprits. Elle en est donc aussi le vivant témoignage, utile à l'Histoire. L'imagination littéraire d'un temps, en Allemagne par exemple, comme d'autre part la philosophie des sciences à la même époque, nous révèlent l'esprit allemand d'alors, ses désirs, ses erreurs, l'aberration qui le gagne. Nous observons en lui les éléments d'une « Culture » nationale, hors de laquelle la politique prussienne n'eût été — au sens propre du mot — qu'une assez banale « histoire de brigands », sans ces principes retors, sans ces *idées*, qui lui ont valu une originalité dangereuse. La littérature y ajouta même une conviction singu-

lière, qui communiqua aux entreprises nationales l'impulsion de l'enthousiasme. Ainsi le Germanisme intellectuel engendre et explique le Germanisme dans l'action.

Donc cette littérature entre comme élément essentiel dans l'Histoire générale de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Mais, avant l' « âge d'or » de ce mouvement national, les productions de l'esprit allemand n'avaient guère été marquées d'une originalité bien nette. Aussi l'exposé des origines, dans notre résumé de son histoire littéraire, sera-t-il assez rapide, jusqu'à la crise moderne qui date de Klopstock et de Lessing, toutefois héritiers de Luther.

Sans remonter au premier siècle de notre ère, où Tacite représente les Germains célébrant leurs dieux et guerriers, on sait que les grandes invasions leur inspirèrent des chants de triomphe (1). Les plus anciens monuments de la littérature allemande attestent l'orgueil des barbares remplaçant la civilisation romaine par droit d'invasion. Les héros de leurs conquêtes devinrent également ceux de leur poésie (2). Attila lui-même, roi des Huns dont la poussée jeta les Germains vers l'Ouest et le Sud, fut adoré par ceux-ci avec une sorte de reconnaissance.

(1) D'autre part la prédication chrétienne amena le Wisigoth Vulfila — ou *Ulfilas* — à traduire la Bible au IVe siècle.

(2) Leurs dieux symbolisaient souvent la force brutale ou les aspects de la nature. Ces guerriers s'étaient formé une mythologie guerrière : avec Thor ou Donar, dieu du tonnerre, ils adoraient Odin, dieu des batailles, et ses Walkyries farouches, ramassant les morts dans les combats. Le paradis, Walhalla, était réservé à ces morts sanglants, qui devaient y survivre en des luttes éternelles.

Le bon roi Etzel, comme on l'appela, partage les honneurs de l'épopée avec Théodoric. Il serait même venu à son secours, si nous en croyons le *Chant de Hildebrant*, attribué à la fin du VIIIe siècle ou au début du IXe : touchante solidarité, chantée par le poète, entre le « fléau de Dieu » et les Ostrogoths, Germains immigrés sur la terre italienne...

Dans l'empire franc de Charlemagne, en face du latin qui fut la langue littéraire sous les Mérovingiens, les dialectes germaniques formaient la langue vulgaire (1), celle de l'empereur lui-même d'ailleurs. Il favorisa la première, interprète des idées chrétiennes, tandis que la seconde perpétuait les traditions des Germains, leur mythologie sauvage, et faisait revivre leurs brutales épopées. Sans doute, l'influence du clergé se fit sentir ici même, les sujets antiques et chrétiens s'imposèrent aussi à cette littérature ; mais elle servit essentiellement la gloire des conquérants nationaux. Un de ses plus fameux produits est ce chant de Hildebrant, fragment transcrit à Fulda vers le règne de Charlemagne.

Le XIIe siècle encore, malgré le progrès du goût et des belles-lettres, nous laissa quelques versions écrites d'une littérature héroïque, faite de mythes nuageux et de symboles (2). Qui ne connaît de nom les *Nibelungen*, gnomes habitant les nuées et pos-

(1) L'allemand, *deutsch* ou anciennement *diutisk*, était d'ailleurs la langue du peuple, *diot*, comme l'étymologie l'indique.

(2) Au XIXe siècle le compositeur Wagner, pour faire œuvre nationale, puisera largement dans ce passé des sujets de poèmes symphoniques.

sesseurs d'un trésor que leur prit Siegfried (1) ? Leur chef, divinité des brouillards, possédait aussi la *Tarnkappe*, la cape qui rend invisible. Siegfried se l'appropria, joignant ce précieux avantage à sa force naturelle. Et pour tout dire, n'était-il pas l'invulnérable à la peau cornée, ayant baigné son corps dans le sang du dragon ? Pas entièrement toutefois, puisqu'il garde entre les épaules la place fatale où le traître Hagen le frappera à mort. Mais avant cette fin du héros, nous avons assisté aux exploits de Siegfried arrivant à la cour de Gunther. Il a gagné à celui-ci, par sa vaillance, la main de Brunhilde, reine d'Islande ; et il a épousé lui-même la sœur de Gunther. Ces fabuleuses aventures se seraient déroulées à Worms, chez les Burgondes ; la suite nous fait retrouver pour des luttes sauvages Attila et ses vassaux, Thuringiens et Goths. — Un autre poème, *Gudrun*, nous représente des scènes non moins brutales dans un monde de marins conquérants : pillages, rapts et meurtres, avec quelque lyrisme et de vives impressions de nature...

Toutefois, dans l'ensemble, l'ère féodale fut pour l'Allemagne une période d'assimilation. Sans doute elle rajeunit ses propres épopées ; mais ses dieux farouches et ses conquérants — Attila y compris — ne sont pas si poétiques, qu'elle n'ait intérêt à se tourner vers une humanité plus généreuse. Ici se manifeste donc l'influence française, car on dégrossit un peu la prose allemande en traduisant des

(1) ou *Sîfrit* dans l'ancienne langue.

livres « welches » : le clerc Conrad, par exemple, adapte à son dialecte la chanson de Roland, avant le milieu du XIIe siècle. Enfin, surtout vers 1200, l'Allemagne emprunte, comme le fit du reste notre poésie, les héros celtes qui sont de nobles types de chevalerie : Le roi Arthur, Lancelot, Tristan, les romans de la Table ronde, avec leur merveilleux enjolivé de légendes chrétiennes, furent de beaux modèles de littérature courtoise. *Hartmann d'Aue* imita l'*Erec* et l'*Ivain* de Chrestien de Troyes, qui les devait lui-même au cycle celtique. *Gottfried de Strasbourg* chanta Tristan et son coupable amour d'Iseult, princesse d'Irlande, femme du roi Marc de Cornouailles. L'œuvre germanique de Wagner, de nos jours, s'emparera de cette légende bretonne ainsi que du preux gallois Perceval... Nous reconnaissons encore la littérature celtique chez le Bavarois *Wolfram d'Eschenbach* : car il nous mène confusément à travers les péripéties de l'initiation de « Parzival », pur paladin qui va prendre la garde du Saint-Graal (1), dans le château de Montsalvat.

A côté de ces épopées d'emprunt, le genre lyrique proprement dit fut le *Minnesang*, florissant sous les empereurs de la maison de Souabe (1137-1250). Le milieu féodal, sans éliminer les luttes sanglantes, les rendait compatibles avec des mœurs plus policées. Le goût des seigneurs pour les passe-temps de toutes sortes, pendant les intervalles de la rude

(1) le Saint-Graal, coupe sacrée où aurait été recueilli le sang du Christ.

vie de guerre, faisait éclore parmi les fêtes de la chevalerie les plaisirs de la « gaie science ». Le culte des lettres françaises, si intense au temps de Philippe-Auguste, se répandit en Angleterre avec les rois normands, dont l'un, Henri II, fit aussi rédiger d'anciens romans de la Table ronde. Nous venons de signaler leur transcription en Allemagne. Mais passons au lyrisme. Déjà les « jongleurs », poètes profanes de la guerre ainsi que des plaisirs, avec une fantaisie souvent grossière, brodaient sur les thèmes héroïques du temps des croisades. Et les « vagants », bohèmes issus des ordres mineurs du clergé, célébraient sans pudeur les femmes et le vin. Or voici que la poésie devenait un art de bon ton. Même le « cruel » Henri VI, rançonneur de Richard Cœur de Lion, rimait à ses moments perdus, comme par devoir mondain : en souvenir de la cour de Barberousse... Un des premiers *Minnesinger* — ou chanteurs d'amour, sorte de troubadours germains — fut *Henri de Veldeke*, qui vivait à la cour de Clèves. Et le plus fameux eut nom *Walther von der Vogelweide*, gentilhomme allemand — bien allemand ! — du XIIIe siècle. Ecrivant il est vrai, comme *Nîthart*, dans une forme plus simple et poétique que ses émules, il exhale les amertumes de sa vie : déplorant la déchéance du pouvoir impérial, les compétitions, ou disant sa haine pour le pape italien, qui empoche la « bonne monnaie » teutonne. On pressent ici les rancunes intéressées qui prendront corps dans la Réforme de Luther. — Au demeurant, l'idéal de la puissance germanique subsiste, et s'incarne pour la légende

populaire en Frédéric Barberousse. Pendant la décadence de l'empire, période d'ailleurs féconde du grand Interrègne, l'orgueil allemand se représente son héros, endormi dans une caverne du mont Kyffhaüser et n'attendant que l'heure glorieuse du réveil. On croirait déjà entendre les néo-germains qui voudront ressusciter le Saint-Empire du Moyen-Age. Et pourtant, dans cette littérature médiévale, si l'amour-propre germanique fit souvent dévier les sujets, d'où venait l'inspiration première, sinon de ces contes ou de ces poésies chevaleresques qui, de France, passaient à nos voisins, pendant les croisades et tant d'autres guerres communes ?

Du moins le peuple allemand possède, comme tout peuple, à l'écart des philosophies théologiques, un fond de paysannerie, une certaine dose de bon sens prudent, avisé, railleur : stade élémentaire de la sagesse réfléchie qui forme peu à peu des esprits cultivés. On trouverait là une veine caustique qui décèle un progrès d'expérience et de sagesse sur la brutalité instinctive. Les origines de la littérature de nos voisins nous en offrent quelques exemples. Des conteurs, des fabulistes, commencent à railler les donneurs de coups, les « rustres »... et souvent ce sont des rustres qui raillent ainsi. On se moque surtout des preux, coureurs d'aventures : car la prudence campagnarde répugne à jouer les don Quichotte. Elle se constitue un idéal, elle aussi, mais à son niveau. En effet, la civilisation des sentiments, pour s'étendre à toutes les classes d'une nation, est

obligée de descendre quelque peu : d'aristocratique, elle devient paysanne ou s'embourgeoise. La chevalerie, que chantent les Minnesinger ou troubadours, n'a pas même auréole aux yeux du manant corvéable, dont les terres pâtissent des chasses du seigneur. Les conteurs populaires prennent leur revanche sur les nobles chevauchées : ils décrivent les épopées sous un aspect héroï-comique. On accuse aussi l'Eglise, qui extorque le « bon argent » du peuple d'Allemagne. Enfin les docteurs et gens de droit, qui travaillent « pour le compte des grands », sont flagellés de la même ironie rancunière.

La littérature d'humour fait donc pendant aux poèmes héroïques (1). Les preux, quelles que soient du reste leurs vertus, n'échappent point à l'ironie vindicative du rustre ou du bourgeois, exclu des honneurs de la haute vie féodale. Le bon sens borné du manant décoche de lourds brocards, et se gausse des nobles prouesses, qui ne sont pas son fait. Or, si le manant se cultive, il peut devenir un de ces pauvres clercs citadins qui n'ont que l'esprit pour toute fortune, mais qui s'en arment contre le dédain des autres... Enfin, quelle que soit l'origine individuelle des humoristes du Moyen-Age, ils nous présentent la satire du monde féodal. Le roman de

(1) Nous ne traiterons pas spécialement des origines de la poésie dramatique en Allemagne : comme ailleurs, elle a commencé là-bas par le drame liturgique dans les églises du Moyen-Age. Signalons, pour mémoire, les *Jeux de la Passion* à Innsbrück. — Quant à la comédie, elle dérivait de l'art des jongleurs : au XVe siècle, on se mit à rédiger quelques scènes. Notons les *Jeux de Carnaval*, où s'est distingué *Hans Rosenblüt*, à Nuremberg.

Renart, en sa bonhomie malicieuse, dépeint la cour du roi Lion, ses vassaux, grands et petits. Et nous retrouvons pareil monde, les amours de sire Loup pour dame Hersent, et les railleries à l'adresse des moines, dans le *Reinhart*, poème de *Henri le Glichesaere* (XIIe siècle) : car cette fable humoristique est commune à la France et l'Allemagne (1).

Avec le *lied* populaire, la poésie va descendre jusque chez les manants. Il nous trace des portraits où le chevalier, exploiteur et pillard, n'a plus rien de chevaleresque. La critique est déjà fort acerbe avec le recueil signé de *Freidank*, qui, en termes vifs, accusait les princes d'accaparer le bien d'autrui, sans être toujours, par l'esprit, les égaux de leurs propres valets. On n'y traitait pas mieux le clergé romain.

La satire des mœurs féodales introduisant la critique dans la poésie, celle-ci devenait morale, didactique. Le Minnesang inclinait vers le *Meistergesang*. D'abord, chez *Reimar de Zweter*, reparaît la haine allemande pour les moines et les papes italiens, et la noblesse n'est pas épargnée. De son côté, au XIVe siècle, *Frauenlob* — comme ce surnom l'indique — fait l'éloge des dames bourgeoises, égales aux châtelaines. Et nous arrivons ainsi aux *Meistersinger*, qui nous offrent un dérivé bourgeois de l'ancienne poésie chevaleresque (XVe siècle). Ces Maîtres-chanteurs étaient organisés en corporation, tout comme les « maîtres » des autres métiers. Aussi le goût des

(1) Mais bien plus violente encore, surtout contre le clergé, sera une autre version du roman de Renart : le *Reineke Vos*, satire bourgeoise.

rites, à la manière d'une théologie minutieuse, finit par étouffer chez eux l'inspiration. *Hans Sachs* lui-même (1494-1576), le mieux doué de ces chanteurs, n'échappa point toujours à leur formalisme laborieux et pédant[1].

Quant à la prose allemande, née surtout de traductions du latin, ses origines nous montrent, une fois de plus, l'action exercée par le christianisme romain pour civiliser l'Allemagne. L'*abbaye de Saint-Gall* s'était rendue fameuse par ses travaux érudits à la fin du xe siècle et au xie, quand Notker, dit Teutonicus, mettait en allemand la philosophie d'Aristote et de Boèce ; ceux-ci devinrent les maîtres de la *scolastique*, qui s'égara souvent dans l'idéologie abstraite. Une autre traduction, celle des lois et coutumes saxonnes, s'appela le *Miroir des Saxons* (xiiie siècle), et rendit à l'Allemagne les mêmes services que les adaptations philosophiques : elle familiarisait la langue allemande avec les questions intellectuelles, juridiques ou autres, intéressant un peuple en voie de civilisation. Par ailleurs les romans français, ou les récits moraux de la littérature néo-latine, servirent aussi de modèles aux premiers essais des prosateurs d'outre-Rhin (xve siècle). Au siècle suivant, Hans Sachs y puisa des sujets de drames. — Enfin le contenu de la prose nouvelle, l' « âme allemande » qui s'y exprime, apparaissait déjà avec la

(1) Plus tard, les Romantiques germanisants du xviiie siècle, à commencer par Herder, admirateur du Moyen-Age, feront au cordonnier Hans Sachs, poète d'inspiration allemande et luthérienne, une véritable renommée.

prédication mystique de ces illuminés qui eurent nom : *Maître Eckart*, puis *Tauler* et *Suso* ses disciples (XIIIe et XIVe siècles).

Une renaissance d'humanisme, émanant d'Italie, exerça en Allemagne comme chez nous son action bienfaisante, vers la seconde moitié du XVe siècle. L'Alsace et les régions du sud, le pays rhénan, se distinguaient alors dans l'amour des œuvres classiques. Les jeunes Universités s'ouvraient au culte de la littérature élégante, de Térence, Horace et Virgile, ou de Pétrarque. Reuchlin imitait, non sans bonheur, la farce de Maître Patelin. — Malheureusement la tendance mystique reparaît chez les émules du Hollandais Gérard de Groote, qui vécut au XIVe siècle. Ou plutôt elle reste latente, comme un fond d'âme allemande, qui n'attend de cette culture latine qu'un stimulant, une nouvelle occasion d'agir et de manifester sa nature. Elle n'acceptera donc de l'humanisme, comme plus tard de l'influence française, qu'un vernis superficiel (1). Aussi la Renaissance s'achèvera par la Réforme, en un sursaut de protestation exaltée ; de même qu'ensuite le règne du classicisme français sera suivi de la révolte de Lessing, et du Germanisme.

Au point de vue littéraire (2), l'œuvre du Réforma-

(1) A cet égard Maximilien Ier, empereur au début du XVIe siècle, fut même un retardataire. Le « dernier chevalier » affectionna comme écrivain l'allégorie moyenâgeuse.

(2) La découverte de l'imprimerie favorisa du reste le développement intellectuel. Jean *Gutenberg* fit ses premiers essais à Strasbourg en 1436.

teur s'annonce avant lui. Déjà les chancelleries de Saxe et de Thuringe — pays de Luther — tendaient à unifier leurs dialectes avec une sorte de « haut allemand » du Sud : ainsi la langue, l'instrument, est préparé. Pour le fond, l'instinct d'érudition, la patiente critique de textes, et aussi l'illuminisme passionné, qui forment littérairement l'essence de l'œuvre de Luther, nous les avons vus se développer aussi tour à tour. Toutes les tentatives de ces mystiques du XIVe siècle, « amis de Dieu », dont l'hérésie menaçante n'échappa point à la censure papale, contenaient en germe le protestantisme allemand du XVIe : comme en fait foi une singulière *théologie germanique*, imprimée en 1516 avec une préface de Luther. Celui-ci ne fut pas un novateur. Les protestations contre l'autorité romaine grondaient déjà en Allemagne (1). Et, dans l'œuvre positive de réforme religieuse, il avait été devancé par Wiclef en Angleterre, Jean Huss en Bohême. Mais avec lui se précise le conflit latent entre l'Allemagne et les traditions latines. Il éclate avec violence comme une protestation de l'antique Germanie non conquise par la Rome des empereurs, ni pleinement convertie par la Rome chrétienne : le nationalisme d'un Hegel, plus tard, ne s'y trompera pas. — Luther n'ajouta donc rien à la libre-pensée de Reuchlin et d'Erasme, si ce n'est son ardeur fanatique, qui aboutissait à la contredire. Par suite, bon nombre d'humanistes désavouè-

(1) Pour se rendre compte de la fermentation des esprits, il faut parcourir cette incohérente *Nef des fous* (parue à Bâle en 1494), où *Sébastien Brandt* fait défiler toutes les classes de la société, pour les abreuver de sarcasmes.

rent la Réforme. Erasme en particulier rompit avec Luther. Mais à côté de ces humanistes qui se contentaient d'un aimable scepticisme à l'égard des dogmes, il y eut d'autres érudits, illuminés violents, impatients de germaniser la religion chrétienne. Tel fut le cas d'*Ulrich de Hutten*. Détestant toute influence italienne bien qu'il eût fait ses humanités, ce mystique aspirait à un christianisme « pur et primitif », c'est-à-dire, imprégné de rêve germanique. Aussi ne tarda-t-il pas à soutenir Luther, notamment par un pamphlet « contre le pouvoir excessif du pape de Rome ».

Avec *Martin Luther* (1483-1546), les questions spirituelles et temporelles se trouvèrent mêlées. Mystique, il veut s'en tenir aux « inspirations » de la Bible, et attaque la « théologie ». Mais sur cette querelle de dogmes il greffe un conflit d'intérêts, cher à ses compatriotes. Il reproche au pape « le commerce des indulgences ». Sous cette forme, il invoque un vieux grief, nous rappelant les plaintes des poètes au sujet du « bon argent allemand » qui s'en allait vers Rome... Or rien autant que la question d'intérêt, et aussi un vieux levain d'esprit germanique encore rebelle, n'était propre à soulever l'Allemagne contre l'autorité romaine des papes.

Aussi, à peine le moine Luther fut-il excommunié par une bulle pontificale, qu'il en appela *A la noblesse chrétienne de la nation allemande*. Du même coup le problème religieux était porté sur le terrain politique : comme le confirma l'intervention de Charles-Quint, citant Luther devant la diète de Worms (1521) (1).

(1) La *Confession* adoptée à Augsbourg fut surtout l'œuvre de l'Allemand « Melanchthon » (1530).

D'ailleurs Luther lui-même, de son côté, se servit du pouvoir politique pour imposer sa Réforme ; il démontra par la force des armes, à des paysans révoltés, ce que pouvait être, à défaut de l'autorité des papes, la puissance temporelle du luthéranisme. Plus tard l'Etat prussien, héritier de son enseignement et associé à son Eglise, achèvera la démonstration...

Cette alliance des intérêts matériels et spirituels avait déjà fort bien servi l'œuvre du Réformateur. Quand il mourut à Eisleben en 1546, sa confession « réussissait » en Saxe, en Wurtemberg, en Brandebourg... et autres pays d'empire. Les princes ne semblaient pas mécontents d'une « foi nouvelle » qui les engageait à se substituer au pouvoir temporel des papes. Ils maintinrent, autant qu'ils purent, les *sécularisations* avantageuses qu'ils avaient réalisées à leur profit. Un siècle plus tard, après la guerre de Trente Ans, ils se les firent confirmer. Ainsi grandissait le germanisme luthérien, par la Bible et par l'épée, pour l'Eglise et pour l'Etat.

Et d'autre part, au point de vue littéraire, la traduction de la Bible par le Réformateur, les sermons, les cantiques, rédigés dans la langue du peuple, aidaient singulièrement à germaniser le christianisme ; ils offraient à l'inspiration mystique de l'Allemagne nouvelle une forme *allemande*. Une forme plus familière aussi : car ils faisaient descendre la religion à la portée de ces consciences illuminées, pour leur usage quotidien. Un sacerdoce laïque s'organisait. Le père de famille se faisait pontife, chantant les cantiques. La piété allemande, ainsi, s'entretenait directement avec son Dieu. La conviction mystique

et l'orgueil de la « race élue » faisaient leur apprentissage aux foyers luthériens. — Telle est, à tous les points de vue, l'importance nationale de la Réforme de Luther (1).

Au moment où l'œuvre de Luther invite l'Allemagne à rester elle-même, et lui offre une langue enrichie, comment se manifeste l'activité littéraire de son peuple ? Un peu par cet humour bourgeois, et par ces fables moralisantes, qui n'atteignent pas à de hauts sommets d'art, mais qui peuvent germer sans trop de peine dans le bon sens populaire. C'est ainsi qu'au XVIe siècle *Jean Fischart*, d'ailleurs assez instruit et pourtant piètre écrivain, entreprend de rimer la légende de *Till Eulenspiegel* : Till est l' « espiègle » allemand, le jeune paysan qui va jusqu'à la farce déplaisante, mais châtie souvent quelque vice (2)...

Toute cette production reste peu élevée comme

(1) La langue de Luther représente un stade intermédiaire entre le *moyen-haut-allemand* (du XIIe à la fin du XVe siècle) et le *nouveau-haut-allemand*, ce dernier étant le langage moderne. Quant à l'*ancien-haut-allemand*, antérieur aux deux autres comme l'indique son nom, il était apparenté au *gothique* et au *vieux-norrois* scandinave. — Dans cette série de mots composés, « haut » désigne la *Haute-Allemagne*, les pays du sud, plus civilisés, dont les dialectes concoururent par excellence à la formation d'une langue littéraire. Le francique et l'alaman en étaient les branches principales au temps de Charlemagne. — Luther usa d'une langue déjà un peu uniformisée par les chancelleries impériale et saxonne.

(2) Il faut noter aussi, au XVIe siècle, l'effort fait par les chroniqueurs tels qu'*Aventinus* — de son vrai nom Jean Turmayer — et *Sébastien Franck*, pour écrire l'histoire de leur pays dans la langue de Luther. Signalons par contre que le dialecte suisse est gardé par *Egidius Tschudi*, chez qui Schiller trouvera la Chronique de Guillaume Tell.

esprit et comme art. Au milieu des médiocrités du terroir, logiquement, les talents de la Renaissance française viennent exercer leur prestige. Le chef de la *première école de Silésie*, *Martin Opitz* (1597-1639), voyagea beaucoup, vit en Hollande Daniel Heinsius, disciple de notre littérature, fut aussi à Paris, s'y créa des amitiés, et finit comme historiographe de Ladislas, roi de Pologne. Grand admirateur de la Pléiade, surtout de Ronsard, il ne fut pas sans subir ensuite l'ascendant de Malherbe. Quelle leçon classique pour l'Allemagne! Il recommandait à la poésie allemande les modèles grecs ou latins, afin qu'on apprît à écrire, à composer... Ce n'était point une vaine imitation, comme on l'a dit: car un jeune émule d'Opitz, *Paul Fleming* (1609-1640), parvint à une certaine élégance, dans ses sonnets à la manière italienne ; et il fit preuve, au surplus, d'une verve assez vigoureuse. Quant à *Gryphius*, ses essais de tragédie classique restent chargés de mauvaise rhétorique et d'étrangetés. — De même les tentatives de la *seconde école Silésienne* avec *Hofmannswaldau* et *Lohenstein* (1), échouent par l'outrance parfois grossière des sentiments, le manque de mesure. Leurs œuvres pseudo-classiques portent la marque de tempéraments encore peu cultivés. L'imitation n'avait pas achevé de former leur goût.

En somme, deux genres d'inspiration restaient vivaces, à l'écart de notre influence: d'une part l'humour de terroir et la satire morale; de l'autre, la

(1) *Günther*, mieux doué — mais lui aussi d'un talent trop inculte —, eut du respect pour Boileau, Molière, Racine.

littérature des illuminés. Revenons à celui-là et à ses dérivés. Il y régnait déjà un abus de cet esprit sentencieux, didactique, moralisant, qui est au fond de tout érudit allemand, surtout depuis Luther ; et par là même, on y retrouvait un vieux ferment de protestation contre la « frivolité » française. Qu'on lise par exemple certaines sentences de *Frédéric de Logau* ; ou la satire intitulée la *Danse à la mode*, de *Moscherosch*, qui prêche aux lettrés allemands l'abandon de la mode française et des élégances apprises (1). Les efforts de l'école Silésienne pour créer des liens entre la France et elle, dans l'intérêt des lettres allemandes, étaient jugés stériles par des adversaires qui du reste ne firent pas mieux. L'un d'eux, *Wernicke*, voulait transporter le centre intellectuel de l'Allemagne à la cour de Berlin, où vivaient tant d' « hommes distingués », à l'entendre. En fait, c'est encore le classicisme français de Boileau qui avait là un admirateur, en la personne de *Louis de Canitz* (1654-1699). De son côté, le Saxon *Christian Weise* eut le mérite de prêcher le naturel... mais sans échapper à la manie didactique.

Passons aux œuvres de sentiment religieux. Les cantiques protestants de *Paul Gerhardt*, destinés au culte familial, et le lyrisme catholique de *Frédéric Spée* ou d'*Angelus Silesius*, affectent le même aspect mystique (2). Aussi l'influence de ces derniers se fit-

(1) Un roman picaresque, *Simplicissimus*, œuvre de *Grimmelshausen*, nous conte les tribulations d'un enfant d'Allemagne aux alentours de la guerre de Trente Ans.

(2) Ulrich Megerle, alias *Abraham a Santa Clara*, ne sera guère qu'un prédicateur burlesque.

elle sentir jusque dans les milieux luthériens... D'autre part quelques théosophes avaient mélangé à la religion leurs visions d'occultisme, d'alchimie. Ce fut *Jacob Bœhme* (1575-1624), le cordonnier de Gœrlitz, penseur subtil et nébuleux, grand favori du romantisme ultérieur. Ce fut Valentin *Andreæ*, ancêtre de la franc-maçonnerie des Rose-Croix. Semblable état d'esprit se retrouvera dans les chants des *Frères moraves*, chez le comte de *Zinzendorf*, au siècle suivant. De son côté Jacques *Spener*, reprenant de loin la suite de Maître Eckart, fondait à l'Université de Halle (née en 1691) ce *piétisme* qui eut tant d'effets sur l'Allemagne romantique et moderne... — Or, dès le XVIIe siècle, d'autres inspirés prônaient le retour à la « vertu naturelle » de leur « innocente » âme teutonne. Voilà un prélude antérieur de cent années à la prédication de Rousseau, à ce « retour à la nature », que la littérature allemande vantera avec transports pour faire pièce à notre raison classique. Citons quelques-unes des sociétés régionales où l'on rêvait de fades idylles champêtres, en émettant de germaniques prétentions à la vertu, *Ordre du palmier allemand*, *Ordre des cygnes de l'Elbe*, *Société germanophile* de Hambourg, surtout *les Bergers de la Pegnitz* près de Nuremberg : pareils titres dénotent souvent la tendance nationale de ces conjurés sentimentaux.

CHAPITRE II

Le XVIIIe siècle et la genèse du Germanisme littéraire

Une littérature nationale s'est fondée en Allemagne, au XVIIIe siècle, par réaction contre le goût français. Elle a fait ses premières armes contre un de nos derniers imitateurs, *Jean-Christophe Gottsched*, qui eut, au demeurant, des idées justes sur l'art classique, mais trop peu de talent pour les appliquer avec succès. Il servit de cible à l'école nouvelle.

a) La Critique de Lessing, contre l'art de nos classiques

Lessing (1729-1781), en dépit de sa haine pour notre littérature, à certains égards, fut un disciple de l'esprit français. D'abord, il faut voir en lui un émule de nos Encyclopédistes, de leur *rationalisme*, auquel il ajoute du reste son propre instinct critique, ses aptitudes de regratteur de textes, d'ancien étudiant de théologie : en un mot, son air doctoral. Lessing, sous les dehors du libre-penseur tolé-

rant [1], se rapproche des fameux « libéraux » prussiens, dont on verra l'œuvre de réaction entreprise pour sauver l'Etat. En particulier il se lia avec Nicolaï, l'un d'eux.

Lessing, en outre, est tributaire de notre XVIIe siècle... lors même qu'il prétend le rabaisser, en se montrant « plus classique » que nos classiques. Au nom des règles formulées par Aristote, et « mal appliquées » par Corneille, il censurait les chefs-d'œuvre de notre grand dramaturge, et prétendait les refaire « meilleurs » par une observance plus scientifique des trois unités de temps, de lieu et d'action. — Sa campagne contre les imitateurs des Français, notamment contre Gottsched, se dessina dans ses *Lettres sur la littérature contemporaine* (1759-1765). Il la continua dans sa *Dramaturgie*, lorsqu'il fut attaché en qualité de critique au théâtre de Hambourg (1767)... Par son pédantisme, Lessing est un ancêtre de l' « érudition allemande ». Il a refait certaines fables de La Fontaine, pour les rendre plus morales à son goût. Il transforme par exemple le dialogue du Renard et du Corbeau en une démonstration didactique qui n'a plus rien de vivant. De la sorte, il instruit moins bien que l'art naturel de La Fontaine.

N'est-il pas caractéristique, et vain, que Lessing (en 1766), après *Winckelmann* [2], ait lourdement

(1) Il écrivit, dans ce sens, un drame dont le personnage principal était juif: *Nathan le Sage* (1779).

(2) Le docte Winckelmann (1717-1768), en disciple sentimental de Bodmer, voyait le Beau dans l'*indétermination*, dans le vague. Il s'opposait ainsi à l'art classique, fait de netteté et de précision.

disserté sur l'interprétation, sur la « théorie », du groupe antique de *Laocoon*, comme si, de leur esthétique, l'art devait renaître ? Il n'est pas sans intérêt, d'autre part, de constater que ces doctes critiques, désunis par la doctrine, avaient en commun la défiance à l'égard de l'esprit français, de l'aisance et de la fine simplicité que nous aimons.

La critique est aisée, mais l'art est difficile... Lessing put s'en apercevoir, dans ses essais malheureux de tragédie classique. Il pressentit de bonne heure qu'un genre plus familier lui serait aussi plus accessible. Il retrouve ici son instinct de théologien moralisant ; le drame bourgeois, vaguement prêcheur ou larmoyant, lui paraît une révélation... Mais il s'appuyait sur un théoricien français, Diderot, dont il traduisit le *Père de Famille* et le *Fils Naturel*, avant d'écrire *Minna von Barnhelm* (1767) (1). Il eut également, pour *Miss Clara Sampson* et même *Emilia Galotti*, un modèle anglais : le sentimental Richardson, dont l'influence, comme celle de Rousseau, s'est exercée en Allemagne dans le sens de la mysticité préromantique.

Enfin les idées religieuses de Lessing, que nous avons déjà indiquées à propos de son « libéralisme »,

(1) Ici, Lessing n'eut pas de brillants continuateurs. Un des plus productifs fut *Iffland* (1759-1814), acteur et auteur, homme important qui dirigea finalement le grand théâtre de Berlin sous Frédéric-Guillaume III. — Son rival en fécondité littéraire, *Kotzebue* (1761-1819), fut connu pour ses relations avec la Russie, et pour la mort qu'il trouva en Allemagne sous le poignard d'un étudiant fanatique. Sa meilleure comédie, la *Petite Ville allemande*, est inspirée par une pièce du Français Picard. Il avait aussi traité l'histoire des Hohenstaufen en seize drames, sans trop lasser la patience de son public allemand.

méritent un examen particulier. Quelle que fût, en théorie, son indépendance à l'égard du dogme (1), il jugeait la religion nécessaire dans la pratique. Il finit par des méditations philosophiques sur la « culture morale » de l'humanité. Il avait eu, de tout temps, un instinct de théologien pédagogue (2). Il mit son espoir en la Franc-Maçonnerie, et lui confia ses rêves d'éducation humaine (3).

b) La Réaction de sentiment. Retour a la « Nature ». Poètes idylliques

A côté de Lessing, une autre école réagissait contre le classicisme français. Le sentimental *Bodmer* (1698-1783), un Suisse quelque peu rêveur, entreprit l'apologie de cette inspiration naturelle qu'allait exalter Rousseau (4). Illuminé d'idéal biblique, péda-

(1) Sa polémique contre le pasteur Melchior *Goeze*, de Hambourg, l'avait assez prouvé. Mais ne savons-nous pas d'autre part que les pseudo-libéraux se montrèrent les plus acharnés défenseurs de l'Eglise d'Etat ? (Cf. ci-dessous, 3e partie.)

(2) Ses principales œuvres de philosophie religieuse sont : un opuscule sur l'*Education du genre humain* (1780), et ses *Dialogues pour les Francs-Maçons*.

(3) Du groupe des déistes sentimentaux, nommons ici le philosophe Moïse *Mendelssohn* (1729-1786), très attaché du reste à sa religion israélite. — Il défendit Lessing contre l'accusation de panthéisme.

(4) Les *Contributions de Brême*, un périodique fondé en 1745 par des Gottschédiens mécontents, se rapprochèrent des idées de Bodmer, toutefois avec mesure. Christian *Gellert* (1715-1769), auteur de fables bien intentionnées, fut le meilleur écrivain du groupe. *Zachariæ* a imité l'Anglais Pope, avec trop de fioritures d'allégorie.

gogue idyllisant, admirateur du *Paradis perdu* de Milton — contre Voltaire —, et du *Messie* de Klopstock — contre Gottsched —, il était l'adversaire instinctif de ce représentant de notre raison classique en Allemagne. Et déjà il revenait aux sources « nationales » du Moyen-Age, à la légende des Nibelungen et aux poésies des Minnesinger.

Dès l'aube de ce réveil, les mystiques de la nouvelle littérature allemande reçoivent le concours des métaphysiciens, de ces philosophes qui représentaient la tradition théologique dans les Facultés du pays de Luther. Qui se ressemble s'assemble : les intuitions de Bodmer, amalgamées avec la doctrine du fameux Wolff, faux « rationaliste », furent présentées par *Baumgarten* à ses étudiants de Halle. Le résultat de ce rapprochement d'idées fut de produire, à grand effort de métaphysique nuageuse, une théorie, une « science » de l'art, une Esthétique allemande. Poètes et philosophes y contribuèrent. D'une part, *Breitinger* écrit sa *Poétique* en 1740, et d'autre part, après Baumgarten, dont l'*Æsthetica* est de 1750, Georges-Frédéric *Meier* apporte ses *Éléments des belles-lettres* ; puis *Sulzer*, une *Théorie générale des beaux-arts*. Ce n'est pas fini ; et le *Laokoon* de *Lessing*, sans parler des traités théoriques de Schiller, n'est point le dernier exemple de ce fatras didactique.

Quant au théâtre allemand de l'époque, nous avons cité, avec les drames et comédies de Lessing, l'abondante et médiocre production d'Iffland et de Kotzebue. — Autre chose est la tragédie classique, d'un art fort difficile, où l'outrance des sentiments

gâterait les effets les mieux réglés. Or les premiers imitateurs allemands des œuvres antiques manquaient de goût et de mesure. Et de son côté Gottsched, disciple réfléchi, péchait par défaut d'initiative personnelle, de talent. Alors, vers le milieu du XVIIIe siècle, l'esprit allemand, impatient d'une suprématie intellectuelle qu'il ne nous dérobait pas assez vite par la voie classique, s'avisa qu'il nous éclipserait peut-être en franchissant d'un bond les difficultés. La réflexion et l'art l'ayant mal servi à son gré, sans doute parce qu'il n'avait pas su s'en servir, il voulut tout renverser, revenir à l' « inspiration directe ». De cette aventure de l'orgueil allemand, date l'imitation de Shakespeare : car, depuis *Jean-Elie Schlegel*, qui le signalait à l'attention, on voulut trouver chez le grand dramaturge anglais des modèles de « géniale sauvagerie » (1). On allait répudier les règles, et se déchaîner, au nom de la « nature » et du « génie allemand », en un germanisme fougueux. Le Sturm und Drang, puis les écoles romantiques, n'étaient pas loin.

Il nous reste, avant d'aborder l'œuvre de Klopstock, à dire quelques mots de cette veine sentimentale, et de sa littérature d'idylle, qui s'est inspirée des leçons de Bodmer. C'est elle qui a donné à l' « âme allemande » du XVIIIe siècle un aspect de sensiblerie mysticisante, plus ou moins piétiste, que d'ailleurs elle avait eu déjà, et qui devait si bien

(1) Déjà Christian-Félix *Weisse* croyait le surpasser dans son adaptation de *Roméo et Juliette*.

duper, par sa « candide innocence », la naïveté de Mme de Staël. — Parmi les demi-talents de cette « renaissance » allemande, nommons le fameux médecin *Albert de Haller* (1708-1777), philosophe même en poésie, esprit assez touffu, qui d'ailleurs ne manquait pas de verve. Son émule Frédéric de *Hagedorn*, que l'on vanta comme un nouvel Horace, imita de loin La Fontaine. Enfin, des « Anacréontiques », *Gleim* est le plus connu. Il eut soin de puiser aussi chez notre grand fabuliste. Mais, voulant faire œuvre nationale, il ajouta à ses pièces légères les *Chants d'un grenadier*, pour la gloire de Frédéric II... Vers cette date, comme depuis lors, Berlin n'était pas riche en poètes. La Prusse militaire trouvait à grand'peine quelques chantres plus ou moins belliqueux : tels, *Ewald de Kleist* et *Ramler*. On se contentait d'étoiles d'infime grandeur : l'orgueil national les grossissait. Ainsi l'on fit un succès immérité à une « Sapho allemande », Anne-Louise Karsch, la *Karschin*, illuminée qui mena une vie aventureuse. Elle cultivait aussi la poésie de « nature », et son idéal mystique nous amène aux idylles sentimentales de Gessner. *Salomon Gessner* (1730-1788), comme Bodmer, était Suisse. Ses poèmes champêtres sont chargés d'une fade mythologie : nymphes, zéphyrs, bergers parfaits, rien n'y manque. Mme de Staël, et puis notre Romantisme, y crurent voir toute l'Allemagne, telle qu'ils la rêvaient.

Nous arrivons, par une pente naturelle, jusqu'à Klopstock, qui a suivi l'impulsion de Bodmer. *Klopstock* était né en 1724 ; quand il mourut en 1803, Hambourg lui fit des obsèques nationales, peut-on

dire. Et cela s'explique par la tendance même de son œuvre, par un long apostolat. D'après lui, en effet, l'art réfléchi de nos classiques doit s'effacer devant un véritable germanisme qui procède par « inspiration » naturelle... Toutefois, « le pur génie allemand » de Klopstock ne dédaigna point de puiser dans la littérature anglaise : comme Bodmer il y chercha des modèles, avec une prédilection pour les *Nuits* de Young, visions nébuleuses. Il fait aussi penser à Milton. Son épopée biblique, le *Messie* (1748-1773), est déparée par l'abus du merveilleux, et par un tel pathos, que même ses contemporains allemands s'en aperçurent. Ses *Odes* furent plus accessibles au public.

Mais tout cela, bien que mystique, n'était pas encore assez « germain ». Or, à ce moment, des poèmes gaéliques attribués à Ossian (1) parurent en traduction à Hambourg (1764) ; puis l'histoire du Danemark, de Mallet, fut mise en allemand (1765) : elle contenait une partie des Eddas, et des détails sur l'ancienne poésie scandinave. Les brumes du passé offraient aux littérateurs un empire de légendes. En même temps, du fond de la conscience allemande, monte un relent de paganisme. Le souvenir des divinités du nord se mêle à la religion de la nature. On évoque le dieu Wotan, des bois sacrés, enfin des bardes, poètes exaltés dont on se dit le continuateur. Klopstock s'empressa en effet d'annexer toute cette littérature, évidemment « germanique ». Il imagina des scaldes, semblables à

(1) par l'Écossais Macpherson (1760).

ceux de l'Edda et vivant aussi autour d'Arminius ou Hermann — le vainqueur des légions de Varus. Il composa alors sa *Bataille d'Arminius* (1769), modèle d'une série de drames sur le héros national. Et bientôt, à la voix du maître, répliquèrent d'autres bardes néo-germains.

Il est vrai que cet illuminé, après nous avoir injuriés, s'enthousiasma soudain pour notre Révolution de 1789, qui, en Allemagne, a frappé bien des imaginations. Il reçut même le titre de citoyen français, comme Schiller. Mais le spectacle de la politique jacobine attiédit son ardeur.

Klopstock, ayant rompu avec le classicisme, considérait l'allemand comme une langue « pure et sans mélange ». Son disciple *Kretschmann*, patriote farouche, rejeta de la poésie tous les mètres antiques, témoignages d'une indigne servitude envers l' « ennemi » latin.

c) Sturm und Drang : Tempête et Passion

On peut dire que l'Allemagne attendait un Klopstock. Il devint donc chef de « bardes germains ». Mais il inspira aussi de nouveaux poètes idylliques, entre autres *Boïe* et *Gotter*, qui publièrent en 1770, à Gœttingue, leur *Almanach des Muses*. Ces jeunes inspirés formèrent bientôt une troupe enthousiaste ;

Voss (1), *Bürger* (2), *Leisewitz* (3), les frères *Stolberg* en furent. Nous voici au Sturm und Drang, que le retour mystique à la nature annonçait déjà un siècle auparavant, avec les fameux Bergers de la Pegnitz. Quant à l'adoration quasi-païenne des chênes, des bocages ou des cours d'eau, elle n'a rien qui doive nous surprendre dans ces réminiscences du passé germanique, sous les airs chrétiens des disciples de Klopstock.

Le retour au « génie naturel », par delà les règles classiques, inspirait aux jeunes imaginations le mépris du sens commun et des « préjugés » bourgeois. Le Romantisme s'annonçait en quelques œuvres de fièvre et de tempête : Sturm und Drang, tel fut en effet le nom de cette école.

Nous y retrouvons les tendances qui se dessinaient antérieurement. Par exemple *Klinger*, comme romancier, partage la foi de Rousseau dans l'« Evangile de la nature » (4) ; et, dramaturge, il choisit Shakespeare pour modèle (1752) (5). L'influence de la littérature anglaise est accueillie, souhaitée, comme un antidote contre le « froid ratio-

(1) Jean-Henri Voss (1751-1826) passa pour le Théocrite de la nouvelle Allemagne.

(2) Gottfried-Auguste Bürger (1747-1794) est surtout connu pour sa ballade de *Lénore* : dans ce poème, les cris d'une passion véhémente, défiant la mort, font penser à *Werther*.

(3) Sa tragédie de *Jules de Tarente* (1776), qui dépeignait la haine entre deux frères, a inspiré à Schiller son drame de la *Fiancée de Messine*.

(4) *Lenz*, son rival en ardeur juvénile, disparut bientôt comme un météore, après avoir fait plus de bruit que de lumière.

(5) *Klinger* écrivit son *Faust* ; le peintre *Frédéric Müller* (1749-1825) fit de même, avant de se fixer à Rome, où Gœthe le retrouvera.

nalisme » de notre Encyclopédie. On se fait un idéal de sensiblerie prêcheuse selon Richardson, ou d'après le Vicaire de Wakefield, roman de Goldsmith. Et l'ironie émue d'un Sterne est en faveur auprès des « jeunes » avec le « sauvage » Shakespeare ou le religieux Milton. En un mot, le choix et l'interprétation de ces modèles ne tendent qu'à émanciper le sentiment, sous toutes ses formes, de notre tutelle classique. Or les deux plus illustres représentants de l'école furent Gœthe et Schiller à leurs débuts : celui-ci en son drame des *Brigands*, celui-là avec son *Gœtz*, son *Werther*, et le premier *Faust* (1).

d) Les Illuminés, prophètes d'un temps nouveau

Le retour à la nature, c'était, pour Rousseau, le réveil du sentiment et de ses « vertus » spontanées, trop longtemps étouffées par les règles de la « froide raison ». Pareil idéal fut en Allemagne le bienvenu, encourageant la révolte du mysticisme séculaire contre la discipline de nos classiques. Tous les illuminés d'alors, en mal de religion nouvelle, et hantés de germanisme, profitèrent des suggestions de Rousseau. Les uns, écrivains sans trop de prétentions, gardèrent quelque mesure : tel, le Suisse Bodmer, ou bien le romancier *Frédéric-Henri*

(1) Cf., pour le sens de ces œuvres, nos notices sur Gœthe et Schiller.

Jacobi (1) (1743-1819). Les autres haussèrent le ton, et leur attitude exprima la véhémence de leurs désirs. Ils se prenaient pour des prophètes ; et, « se plongeant dans les sources vives de l'inspiration naturelle », ils y découvraient le génie : Oui, tout simplement... Ainsi prenait corps une sorte de fantaisie mystique, philosophie en même temps, qui ne tarda pas à ressembler à la magie des anciens occultistes (2) : par exemple chez un illuminé du pays de Kant, Jean-Georges *Hamann*, que l'on appela en effet le Mage du Nord. Or les « intuitions » de Hamann se développent en vastes tableaux chez Herder.

e) Entre le Classicisme et l'Idéologie nouvelle. Le Groupe de Weimar

Au moment où l'Allemagne se germanise de nouveau, il faut ouvrir une parenthèse et y faire entrer le souvenir presque classique de Weimar : vieille petite cour allemande qui vit Schiller, Wieland, et Gœthe « olympien ». Quel anachronisme, quand l'Etatisme prussien étreignait déjà l'Allemagne protestante !... Cela nous prouve, à distance, ce que pouvait l'idéal classique, réalisé à demi dans

(1) le frère du poète lyrique *Georges Jacobi*.

(2) Un protestant suisse, *Lavater* (1741-1801), féru de sciences occultes, inventa une *Physiognomonie*. Rêveur inoffensif, tolérant envers toutes les confessions, il fut suspect, par là même, aux yeux de luthériens allemands, défenseurs de leur Eglise d'Etat.

les mœurs allemandes. Mais d'autre part, on ne doit pas se dissimuler que dans ce milieu même a sévi de plus en plus l'idéologie du temps.

Christophe-Martin *Wieland*, un Souabe (1733-1813), fit bonne figure dans la petite cour « classique ». Mais s'il imite le sourire athénien, il demeure en même temps l'humoriste à la manière des conteurs populaires. Son roman des *Abdéritains* (1774), peinture ironique des mœurs d'une petite cité, fait souvent penser à Biberach, ville de sa province natale, plutôt qu'à l'antique Abdère (1). Au reste, il n'eût pas été Allemand, s'il n'avait joint à l'ironie voltairienne un instinct de rêverie, qui se donne libre cours dans son poème d'*Obéron* (1780), écrit d'ailleurs en un style assez gracieux.

En politique, Wieland reste le philosophe du juste milieu, d'un « libéralisme » fort sceptique, donc, au fond, conservateur. D'abord séduit par la Révolution française, il fut bientôt offusqué par les moyens radicaux des Jacobins à l'égard de l'autorité légitime, pour qui une conscience allemande se sent pleine de respect. Ses scrupules réactionnaires s'expriment dans une importante revue, le Mercure allemand (*Teutscher Merkur*), qu'il dirigea de 1773 à 1796. Elle évolua nettement à notre égard, comme du reste, à cette époque, l'ensemble de l'opinion publique chez nos voisins. Wieland a d'abord pris pour modèle le *Mercure de France*. A sa naissance, son *Merkur* est donc

(1) Cette dose de scepticisme suffit à le rendre odieux aux fanatiques de Klopstock.

un produit de l'esprit français, une revue de bon ton, au niveau de gens du monde, instruits, qui aiment les propos élégants et faciles. Puis, peu à peu, se fait sentir l'influence du gendre de Wieland (depuis 1785) : le professeur Reinhold, philosophe kantien, partisan d'une « culture » allemande. Et même dès les premières années, le Merkur reflète en certains articles le nouvel « Idéal » germain, qui consiste surtout à nous dénigrer. On sent que Lessing et Klopstock font école : l'hostilité contre le classicisme français, et l'engouement pour les légendes du Nord, se doublent d'un mépris de faux puritains envers la « corruption » d'une France « décadente ». Seul Rousseau est encore ménagé, en raison de ses airs évangéliques et prêcheurs. — Or, voici 1789 : de notre « corruption » tant de fois flétrie, éclôt un tel rajeunissement politique de la vieille Europe, que les détracteurs de la veille crient au miracle. L'Evangile révolutionnaire séduit un instant les mystiques allemands. La Déclaration des Droits de l'Homme ne ressemble-t-elle pas à un *credo* métaphysique ? — Mais les sanglantes violences des Jacobins, l'exécution de Louis XVI, font rentrer en eux-mêmes ces « libéraux » d'outre-Rhin, fort conservateurs. Ils accusent de nouveau notre décadence, qui cette fois est de l' « anarchie ». Rousseau lui-même n'a plus leurs suffrages... Sans doute notre victoire de Valmy les a déroutés : une victoire des sans-culottes sur « les troupes les plus disciplinées » d'Europe ! et l'Allemagne nous rend un peu de ce respect que la force lui imposa toujours. Mais la haine de nos libertés grandit chez les

philosophes, les théologiens et leurs élèves, artisans d'une religion d'Etat. Ils organisent une discipline piétiste, ardente et impérative, qui s'opposera à la France révolutionnaire; et ils se considèrent comme l'armée de Dieu en face de Satan.

Herder (1744-1803), dans ce milieu, se fit une réputation de « génie synthétique » par la variété de ses aperçus.

S'intéressant au Moyen Age et à l'ancienne poésie populaire, il fraya la voie au romantisme. — De plus, théologien, exégète, il a émis en Histoire des théories dont il n'était du reste pas l'inventeur, et qui ont eu une fortune singulière. Avec sa philosophie religieuse, il prit place parmi les théoriciens de l'éducation humaine, de la Culture (1) : idées familières à la Franc-Maçonnerie de l'époque, et reprises par le germanisme. Cette partie de son œuvre est singulièrement mystique. Il prête à l'homme, au cours des temps, une destinée providentielle, qui doit se réaliser peu à peu, surtout chez quelques élus : ceux-là ont un pouvoir « magique » sur la nature, sur le monde. Or les Romantiques allemands s'attribueront pareille vertu, vis-à-vis de l'univers... A ses yeux, les religions humaines tendent à n'être plus que des moyens d'éduquer les hommes : l'histoire religieuse serait donc l'évolution de notre « Culture » à travers les âges. Aussi l'homme du présent, le théologien ou philosophe, l'Allemand

(1) Cf. ses *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (1784-1791).

qui travaille à la discipline de son peuple, ou qui organise l'Etat, devient une manière d'apôtre, un représentant de Dieu sur la terre. Tel est du moins le sens des idées de Herder. Elles permettent à un Kant et à ses disciples, organisateurs fervents de l'Allemagne, de s'apparaître comme autant de mages d'un monde nouveau. Il est à noter du reste que l'un et l'autre, Kant et Herder, étaient originaires de la Prusse orientale (1), patrie des illuminés Hamann et Zacharias Werner. En un pareil milieu, on ne peut s'étonner que Herder se soit senti de bonne heure une âme de néo-germain. Aussi, dans ses *Fragments sur la littérature allemande* (1767), semblait-il un autre Lessing : prêchant l'originalité, pour que l'on s'inspirât du passé national.

Frédéric *Schiller* naquit le 10 novembre 1759 à Marbach, petite ville de Wurtemberg. Son père appartenant à l'armée, il fit ses études dans un prytanée militaire, mais sans vocation sérieuse pour le métier des armes : doux rêveur, il eût voulu être théologien. En fait, il fut attaché comme médecin à un régiment de grenadiers. Mais la poésie attirait toujours ce jeune esprit nébuleux vers les songeries de sentiment : le « Messie » de Klopstock, « Werther » de Gœthe, étaient ses livres favoris.

Son imagination ardente s'enflammait pour les grandes actions de l'Histoire. Avec un lyrisme « républicain », cet Allemand du sud, futur « citoyen français » — titre qu'il reçut de notre Assemblée —

(1) Herder fut élève de Kant, et ami de Hamann.

flétrit toutes les tyrannies dans plusieurs drames : *les Brigands* (1781), *la Conjuration de Fiesque* à Gênes, *l'Intrigue et l'Amour*. En écrivant *Don Carlos* (1783-1787), il se reporta aux luttes des Pays-Bas pour leur indépendance : et il les retraça aussi dans un ouvrage en prose (*Geschichte des Abfalls der Vereinigten Niederlande*).

Au moment où il se révélait narrateur, il se liait avec Gœthe à Weimar. Celui-ci lui fit attribuer une chaire d'Histoire à l'Université d'Iéna. Alors Schiller raconta la *Guerre de Trente Ans*.

Une maladie de langueur qui ne le quitta plus jusqu'à sa mort (9 mai 1805), développa son vieux penchant à la méditation, et même à la spéculation nuageuse. A la suite de Kant, sa pensée se perdait dans une idéologie qu'il prit pour une haute esthétique. Ses traités *du Sublime*, *de la Poésie naïve et sentimentale*, et divers autres, devaient donner un sens « profond », philosophique, à ses *Ballades*, qui en effet, de style assez lourd, ont un aspect trop didactique. On connaît, de nom tout au moins, ces anecdotes qui sont des symboles : le Plongeur (*der Taucher*) qui ose par deux fois — le téméraire — braver le gouffre de l'océan... mais qui la seconde fois ne reviendra point ; — l'anneau du tyran *Polycrate*, dont les dieux n'accepteront pas le léger sacrifice, et qui doit mourir, parce que, jaloux de son bonheur, ils veulent sa perte ; — l'Otage (*die Bürgschaft*), histoire de Damon et Pythias, dont l'amitié finit par attendrir Denys de Syracuse. Mais ici encore réside un sens plus « profond » : l'ami ne reviendra sauver son ami, que s'il écarte de sa route toutes

les puissances malfaisantes qui se mettent en travers d'une volonté bonne... Enfin le Chant de la Cloche (*das Lied von der Glocke*) est un poème laborieux, mais de contexture robuste et nette.

Schiller reparaît dramaturge et historien avec divers sujets : *la Trilogie de Wallenstein* (1799) ; *Marie Stuart*, que plaint son âme compatissante aux opprimés (1800) ; *la Pucelle d'Orléans* (1801) et *Guillaume Tell* (1) (1804), où nous le revoyons poète de l'héroïsme comme en Don Carlos. Quant à *la Fiancée de Messine* (1803), c'est une tragédie où Schiller s'efforce, assez péniblement, d'imiter le théâtre antique, en introduisant des chœurs qui sont d'un hellénisme assez gauche.

Déjà romantique, il souffrait lui-même de ce « mal du siècle », qu'engendre une lassitude sentimentale. Trop de livres, disait Rousseau : revenons à la nature. Trop d'artifice, voulait dire Schiller : admirons la naïveté. De là, sa distinction entre le *Naïf* — comme il disait — et le *Sentimental*, ce dernier terme désignant l'état de malaise où l'homme moderne regrette la simplicité primitive. Or cette opposition même suppose un certain déséquilibre, chez celui qui la conçoit. Car elle n'est nullement nécessaire. Nos classiques, quoique fort civilisés et réfléchis, n'en gardaient pas moins, dans leur art, le sens du naturel. Schiller est un rêveur attristé qui, comme tous les romantiques, rend la civilisation

(1) Les épisodes du *Guillaume Tell* de Schiller sont déjà relatés par le vieux chroniqueur Tschudi. Ils rendent compte, non sans fioritures, des luttes soutenues par les cantons contre leurs maîtres d'Autriche, depuis le XIIIe siècle jusqu'à la victoire suisse de Morgarten (1315).

responsable de la mélancolie qu'il porte en lui-même... Du moins, sa personnalité morale a contribué au succès de ses œuvres. Leur mérite, en effet, n'est pas tout entier dans la forme ; on y chercherait en vain le dessin sobre et expressif des poésies lyriques de Gœthe. Quant à la « profondeur » de sa pensée, elle est faite surtout de métaphysique : puisqu'il faut recourir, de l'aveu même de Schiller, à ses traités d'esthétique pour avoir la clef de ses *ballades*, qui ont besoin d'interprétation. On doit lui laisser du moins une grande qualité : le sérieux du moraliste qui compose un sujet, un mythe, *le Chant de la Cloche* par exemple, pour illustrer une noble leçon, d'ailleurs avec peu d'aisance. Heureusement, dans le drame héroïque, la vivacité de l'action entraîne le poète ; et il échappe ainsi, avec les scènes vivantes de Guillaume Tell, à la lourdeur des poèmes où il monologue. Sa générosité native s'est enthousiasmée aussi pour Jeanne d'Arc : Schiller, ici encore, nous émeut en s'émouvant. Un grand cœur supplée souvent à d'autres qualités d'art...

Johann-Wolfgang *Gœthe* naquit le 28 août 1749 à Francfort-sur-le-Mein, ville libre d'Empire. Son père, juriste érudit, était un homme sévère ; sa mère, fille de l'échevin Textor, et d'origine française, était femme de sentiment, à l'imagination fleurie. Gœthe quitta la maison paternelle à seize ans — l'esprit déjà cultivé — pour étudier à l'université de Leipzig (1765). Sa vocation littéraire se dessinait

déjà, quand il dut rentrer chez lui, malade, trois ans après.

A Francfort, il commença vers 1769 de s'adonner aux sciences occultes, sous l'inspiration de Mlle de Klettenberg et d'un médecin alchimiste. De là viendra l'attirail de sorcellerie de son *Faust ;* de là, cette atmosphère de moyen-âge qui a surpris, intéressé, nos imaginations curieuses, comme une note mystique étrangère à nos littératures. Drame symbolique, du reste : le démon tentateur y représente l'appât des jouissances, auquel Faust, héros bien allemand, sacrifie son âme, se liant à Méphistophélès par un pacte magique...

Gœthe se rend à Strasbourg en 1770. Le voisinage de la France semble moins l'attirer, pour le moment, que l'influence germanisante de Herder. Pourtant les idées troubles ne détruisent pas l'équilibre de son heureuse nature. Il les transforme et les embellit. Son imagination bien douée retient du Moyen-Age le goût de la légende poétique : il écrit quelques alertes ballades. Et enfin, de tempérament éclectique, il a d'autres soucis plus humains, en dehors de la métaphysique dont un esprit allemand ne peut aisément se départir. Ainsi, au temps même où il verse dans la spéculation philosophique, notons son idylle avec Frédérique Brion, fille de pasteur. Ce n'est qu'un début de sa vie amoureuse, très mouvementée, et qui a fort occupé ses historiens.

Rentré à Francfort en 1771, il s'emploie à Wetzlar. Mais à peine y est-il arrivé, qu'il se prend de passion — tel un Werther — pour Charlotte Buff, déjà

fiancée. Agitation de sentiments qui se reflète alors dans ses œuvres : car il traverse son Sturm und Drang. Poète lyrique, mais aussi dramaturge et romancier, il écrit son *Gœtz von Berlichingen* (1773) et *Werther* (1774).

En octobre 1775, il arrive à Weimar, sur l'invitation du jeune duc Charles-Auguste. Il y passe dix bonnes années d'une vie agréable, mondaine, mais peu productive. Il s'y arrache en septembre 1786, pour entreprendre un voyage en Italie, qui durera deux ans. Il semble soudain devenu classique. A Rome, il achève son *Iphigénie en Tauride*, ainsi d'ailleurs qu'*Egmont*, œuvre romanesque (1) ; quant à *Faust* et au *Tasse*, il ne les publiera qu'après son retour.

Revenu à Weimar avec l'intention de travailler, il y fut troublé par l'écho de la Révolution française. En 1792, il prit part avec le duc à cette *Campagne de France*, qu'il a narrée ensuite, en avouant que notre victoire de Valmy fut pour lui une surprise, et une révélation. Il reconnaissait, en bon Allemand, que les canons et les baïonnettes françaises l'avaient convaincu. Plus tard, son instinct conservateur

(1) Le drame d'*Egmont*, conçu par Gœthe peu après *Gœtz* et *Werther*, porte encore la marque du Sturm und Drang ; il se ressent de l'influence de Rousseau, et de l'admiration pour Shakespeare. Le comte Egmont, héros de l'indépendance, veut délivrer les Pays-Bas de la domination espagnole de Philippe II. Il a toutes les vertus d'un héros qui tiendrait à la fois de Gœtz et de Werther : bravoure, insouciance chevaleresque, passion amoureuse qui lui fait oublier le tragique de sa situation. L'amour qu'il inspire n'est pas moins violent : sa bien-aimée, Klærchen, se donnera la mort pour ne pas le voir tuer. Mais, avant d'être décapité par ordre du duc d'Albe, pour crime de haute trahison, il la revoit, transfigurée, qui lui décerne la couronne des héros.

reprit le dessus, comme on le verra dans *Hermann et Dorothée*. Il fit du reste sur la période révolutionnaire plusieurs fantaisies satiriques : entre autres le *Grand Cophte*, écrit auparavant (1791), et le *Citoyen-Général* (1793).

Après le voyage en Italie, après la campagne de France, deux épreuves bien propres à dégermaniser un esprit, Gœthe était revenu, presque classique, au bercail de Weimar. Il se lia d'amitié avec Schiller, qui, d'accord avec lui, décocha aux Romantiques allemands, leurs admirateurs de la veille, les flèches de ses *Xénies*. Tous deux collaborèrent aussi aux *Heures*.

Pourtant il n'échappait point à son milieu. D'une part, il s'intéressait à l'idéal de la Franc-Maçonnerie, à ses initiations, aux projets de « culture » humaine : il publia donc (1794-1796) son grand roman d'éducation (*les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*). Et d'un autre côté le souvenir amer des guerres récentes, effarouchant son instinct de bourgeois paisible, lui dictait une longue idylle sous forme d'épopée : *Hermann et Dorothée*, où se respire à l'excès la fade sentimentalité de l'Allemagne du sud (1797). C'est un utile document : d'abord pour l'évolution de Gœthe lui-même, qui y exhale ses rancunes de bourgeois paisible contre la Révolution française, naguère admirée... Et puis, nous y voyons l'Allemagne rêveuse du temps jadis, pour laquelle nos pères ressentirent un si tendre intérêt.

Les spéculations métaphysiques sur la Nature, sur l'origine des choses et leurs lois « secrètes », en un mot la recherche du grand mystère, occupèrent

de plus en plus cette imagination nébuleuse [1]. Il en tira le roman des Affinités électives (*Wahlverwandtschaften*). Puis il traça des essais de philosophie littéraire, *Poésie et Vérité* (*Dichtung und Wahreit*, 1811-1833). Il voulut ajouter, à son premier drame de *Faust*, qui datait de son romantisme, un second qu'il eut peine à achever : les mythologies grecque et germanique y embrouillent la trame de l'action. Esprit toujours ondoyant et divers, sous une brume d'idéologie, il ne cessa de tourner à tout vent sa curiosité inlassable. Un recueil de poésies, *le Divan occidental-oriental* (1819), nous révèle une autre veine de son inspiration, sous l'influence de l'orientalisme des historiens. Et puis, en 1821, il compléta *les Années d'apprentissage de Meister* (*Lehrjahre*) par des *Années de Voyage* (*Wanderjahre*).

Ce Wilhelm Meister se ressent aussi de l'idéologie particulière à son temps. On se rappelle Herder et sa philosophie de la « Culture ». Il imaginait une providence initiant l'homme peu à peu, à travers les âges, jusqu'à la perfection. Alors naîtrait un âge d'or, que les éducateurs du genre humain ont mission de préparer. Tel est l'idéal auquel la franc-maçonnerie du XVIIIe siècle se flattait de collaborer. Notre Révolution de 1789, humanitaire, est d'ailleurs issue de pareils rêves. Le Germanisme aussi, mais en y ajoutant l'idée que la vraie culture sera la discipline prussienne. Or, avec Herder et Gœthe, nous n'en sommes pas encore là. Toutefois, le premier évoque déjà certaine préparation mystérieuse

(1) Cf. ci-dessous, 3e partie.

des volontés, en vue de l'ère nouvelle ; et, quant à Gœthe, hanté de franc-maçonnisme comme Herder, il se contente d'écrire un grand roman d'éducation. Un jeune homme parcourt l'Allemagne, afin de se former l'esprit, ou l'âme, pour mieux dire. Et il y parvient grâce à mainte rencontre ingénieuse, propre à faire réfléchir un adolescent livré d'abord aux impulsions de sa nature. Il traverse ainsi des événements symboliques, qui finissent par l'initier à l'art de vivre, sous la conduite d'une invisible « Société de la Tour ». On ne saurait méconnaître le caractère maçonnique de cette affabulation.

Gœthe, en habile dilettante, avait fini par étudier ses gestes et arranger sa vie, comme un metteur en scène : sa petite cour de Weimar lui offrait sans cesse un piédestal. Entourée d'admirateurs et d'admiratrices, que subjuguaient des qualités d'artiste si rares dans leur milieu, la vie de Gœthe a pris un relief théâtral. Et, sur le tard, dans ses *Conversations avec Eckermann*, l' « Olympien » sembla rendre des oracles pour la postérité. Gœthe mourut très vieux dans son Weimar, le 22 mars 1832.

f) Le Premier Romantisme

Le Romantisme était déjà en germe dans la réaction anti-classique de Klopstock et de l'école suisse, surtout dans le « Sturm und Drang ». Du reste, dès que le sentiment proteste contre l'expérience et la raison, dès qu'il réclame comme un droit de son « génie » le renversement des règles et ce qu'il

appelle un retour à la nature, l'attitude n'est plus classique mais romantique.

Gœthe avait donné à Werther, l'un de ses premiers héros, une âme juvénile et tourmentée, en révolte contre les « préjugés » bourgeois. Et Schiller, avec un art moins insinuant toutefois, moins pernicieux, fit lui aussi l'apologie des révoltés, dans son drame des « Brigands ». Le romantisme, à son tour, soutient les droits de la passion contre la morale courante. Le mépris du sens commun, et des « philistins » qui s'y conforment, fait partie intégrante du génie romantique. Frédéric Schlegel se dit au-dessus des notions humaines de bien et de mal... Nous retrouverons le même *cynisme* dans la politique allemande.

Mais en même temps, par un contraste original, on prétend toujours à la *vertu*. Ces illuminés se croient en état de grâce ; et la ferveur qui les anime sanctifie à leurs yeux toutes les violences... Leur idéal de domination est symbolisé dans l'État futur, le *Staat* qu'ils imaginent. Le Germanisme y est tout entier, avec son ambition sans contrôle, sa « liberté » basée sur l'oppression d'autrui, ses prétentions à la morale... et son mépris du droit des gens. Or, sous cette philosophie violente, qu'observons-nous ? toujours l'âme allemande, faite de rouerie et de demi-candeur, avec un fond de naïveté qui prête à ces folles inspirations un sérieux tragique. Elle a donc gardé, sous sa volonté brutale, l'illusion parfois sincère de sa propre innocence. Elle a pu se montrer tour à tour inhumaine et idyllique, au gré de sa barbarie impulsive. Car son romantisme ne veut pas connaître l'équilibre de notre civilisation.

Ainsi Novalis, tout en réclamant un Etat germanique pour régénérer l'Europe, n'en est pas moins le poète qui rêve à la fleur bleue, avec son héros Henri d'Ofterdingen, contemporain du magicien Klingsohr. De même Wackenroder, dépeignant le *Moyen-Age* sous des couleurs idylliques, nous présente une forme adoucie du romantisme. De son côté *Franz Sternbald*, dans le roman de Tieck, fait son éducation, voyageant et rêvant, à l'époque d'Albert Dürer. Heureux temps, aux yeux de ces littérateurs : véritable âge d'or, où l'art était une religion, comme chez les constructeurs de cathédrales. Sternbald, inspiré par de beaux spectacles, d'art ou de nature, chemine et « progresse » ; et l'on croirait par instants qu'il s'appelle Wilhelm Meister, et qu'il est mené par Gœthe à la culture de son moi humain. Ces romans, en effet, se ressentent de la philosophie du XVIIIe siècle (1).

Dans ce premier groupe romantique, les théoriciens de l'Histoire sont les frères *Schlegel*. Ils étaient fils d'un poétereau esthéticien, et neveux du dramaturge qui « découvrit » Shakespeare. L'aîné, *Auguste-Guillaume* (né à Hanovre en 1767, mort en 1845), commença par se nourrir l'esprit de littérature étrangère. Dans sa première œuvre importante, l'influence du milieu se reconnaît : il traduisit (1789-1801) Shakespeare, déjà recommandé à l'admiration des « néo-germains ». Puis il se tourna vers Dante, Cervantes, Calderon. Il fit faire ainsi à l'esprit romantique le tour des littératures européennes : ce

(1) Cf. ci-dessous, 3e partie.

qui permit à son frère Frédéric d'annexer tous les génies nationaux, par une théorie sommaire, et de les fondre en un vaste germanisme (1).

Frédéric Schlegel (1772-1829) débuta par un hellénisme assez étrange. Il se flattait de pénétrer dans les profondeurs de l'âme grecque, d'en faire la synthèse, pour l'édification de son temps. — Comme il se sentait trop de génie pour accepter les critiques de Schiller et de Gœthe, il se brouilla avec eux : ce qui lui valut quelques épigrammes des Xénies. Il prétendait n'avoir d'autre arbitre que le caprice autoritaire de sa fantaisie. Il le prouva bientôt par le cynisme de sa *Lucinde* (2). Après avoir ainsi « révolutionné » le roman, il voulut rénover le drame en écrivant son *Alarcos* (3), qui devait synthétiser le classique et le romantique : pièce assez incohérente, qui se signale par une hécatombe sanglante des principaux personnages. — Son romantisme s'affirme, et devient moyen-âgeux. Il n'a de pensées que pour l'ancienne Allemagne et les « ancêtres » : Goths, Vandales, Chérusques ; et en peinture il n'admire plus que les « primitifs (4) ». En même temps, il adapte à sa philosophie les littératures antiques les

(1) Ils avaient fondé tous deux en 1798 une revue, l'*Athénée*. Celle-ci s'étant éteinte faute d'abonnés (1800), Guillaume Schlegel entreprit ses *Cours sur l'art et la littérature dramatiques*, d'abord à Berlin (1801-1804), puis à Vienne (1808). Il y fit preuve, suivant les leçons de Lessing, d'une inintelligence agressive à l'égard de Racine et de Molière. — En 1803, cet ennemi de la France commença la série de ses voyages avec Mme de Staël, à qui, en revanche, il devait tant faire aimer l'Allemagne.

(2) La première partie est de 1799.

(3) représenté à Weimar en 1802, sans succès.

(4) les *préraphaélites* italiens : à partir de Raphaël et de Michel-Ange, ce n'était plus que décadence à ses yeux.

plus diverses : il romantise l'esprit oriental [1], la civilisation hellénique, le christianisme, et germanise l'histoire. — Il était mûr pour la réaction de la Sainte-Alliance. Converti au catholicisme en 1808, il adhéra également à la politique de Metternich, qui se fit de lui un instrument.

L'imagination romantique se plaît donc au Moyen-Age. Wilhelm-Henri *Wackenroder*, passionné pour l'architecture gothique, fut l'ami inséparable de Tieck, et son initiateur. Il mourut à vingt-cinq ans (1798). Ses *Confidences d'un moine amateur d'art* (1797) enveloppent d'une pieuse admiration Raphaël et Albert Dürer. Dans les *Fantaisies*, qui ne parurent qu'en 1799, la collaboration de Tieck est plus sensible. Enfin le *Franz Sternbald* est presque entièrement de ce dernier.

Louis *Tieck*, né et mort à Berlin (1773-1853), publia après quelques essais un roman épistolaire, *William Lovell*, qui est en quelque sorte sa confession de jeune Werther. Ensuite, sa fantaisie romantique se donna libre cours dans ses drames et ses contes : comme l'indique le titre d'un recueil, *Phantasus* (1812-1816).

Frédéric de Hardenberg (1772-1801), qui traduisit son nom par *Novalis*, avait connu Fichte et les Schlegel à l'Université d'Iéna. Poète de sentiment, il vécut surtout d'une vie intérieure. Ce fut un visionnaire, jusqu'en ses amours mélancoliques pour Sophie de Kühn — encore presque enfant —

(1) Cf. Fr. Schlegel, *De la Langue et de la Sagesse des Hindous*, 1808. Cf. aussi sa *Philosophie de l'Histoire*, 1828.

et pour Julie de Charpentier. Elégiaque dans ses *Hymnes à la nuit* (1800), inspirés des Nuits de Young, il verse aussi dans la philosophie mystique de la nature, comme il était de mode. A Freiberg, il s'initie à la minéralogie, et devient grand admirateur du géologue Werner. Il se passionne pour la métaphysique de la science ; les hypothèses alchimiques sur l'origine des métaux, et le système du magnétisme terrestre, trouvent en lui un interprète subtil. Comme un Herder et un Fichte, doublés d'un naturaliste, il voit toutes choses animées d'une magie vivante, et le moi humain communiant avec l'univers. Il appelle cette doctrine l'*Idéalisme magique.* — Il se transporte au Moyen-Age, et ainsi qu'en un rêve il se voit lui-même sous les traits de *Henri d'Ofterdingen*, héros romanesque qui pérégrine, hanté par la mystérieuse fleur bleue. — Il crut que l'âge d'or romantique, dont il se sentait le messie, se réaliserait dans la politique prussienne avec le nouveau roi « libéral » Frédéric-Guillaume III. Mais son éloge dithyrambique de la reine Louise déplut au monarque... Quoi qu'il en fût, une divine Allemagne devait, à ses yeux de poète, régénérer l'Europe. Il entrevoyait un christianisme à la manière de la Sainte-Alliance.

Frédéric *Schleiermacher* (1768-1834) fut le théologien du groupe romantique. Fils et petit-fils de pasteurs, élève des frères moraves, il exerça les fonctions de prédicateur à Berlin, mais avec un besoin mystique de rénovation dont on verra ailleurs les conséquences politiques. Ses *Discours sur la religion* (1799) eurent pour but de réhabiliter « la foi qui agit » contre

« la raison qui dessèche ». L'année suivante, ses *Monologues* prêchaient une « Eglise invisible », intérieure, une « conspiration » d'illuminés, « conjurés pour un temps meilleur ». Kant avait parlé, en d'autres termes, de cette « armée de Dieu » qui, munie d'une céleste discipline, sauverait le monde. Le germanisme romantique crut réaliser cette espérance, dès les temps de la reine Louise et de Blücher.

g) Le Second Romantisme

Les deux écoles romantiques sont presque contemporaines. Toutefois la première se rattache plus directement à la philosophie du XVIIIe siècle, tandis que la seconde prépare surtout la Restauration politique et religieuse de 1815. Mais cette distinction n'est pas absolue : l'œuvre de Novalis, par exemple, réunit les deux tendances ; et Hoffmann, par contre, semble échapper à l'une comme à l'autre : il est romantique surtout par sa fantaisie.

Les visions de Moyen-Age amenaient l'espoir d'une résurrection catholique du Saint-Empire (1). Le romantisme, ainsi compris, s'incarne dans *Arnim* et *Brentano* (2), évocateurs de l'ancienne « âme allemande » et de sa poésie populaire. Parmi les écrivains qu'ils groupèrent à Heidelberg, il faut citer Jean-Joseph de

(1) Aussi les conversions au catholicisme ne manquèrent pas dans le milieu romantique. Une des plus retentissantes fut celle du comte Frédéric-Léopold de Stolberg (1800).

(2) Achim d'Arnim était son beau-frère, ayant épousé *Bettina* Brentano en 1811.

Gœrres (1776-1848), un ancien révolutionnaire, un exalté surtout, qui fut en 1813 anti-napoléonien. Mais les princes allemands ne tenant pas les belles promesses de liberté, la revue de Gœrres, le *Mercure du Rhin*, fut supprimée, et l'auteur dut s'enfuir. On le retrouve plus tard, à Munich, stimulant les ultramontains. Son incohérence passionnée — où il voyait naturellement une logique — a fort intrigué la sagacité de ses historiens.

Pendant que le groupe des frères Grimm, des Schlegel, de Gœrres, tous plus ou moins épris de restauration moyenâgeuse, gravitait autour de Brentano et d'Arnim en résidence à Heidelberg, Berlin comptait aussi quelques romantiques. L'un d'eux, *Varnhagen von Ense*, le mari de Rahel Levin, fonda un *Almanach des Muses* en 1803, avec Adalbert de *Chamisso*, jeune émigré français et poète plein de sentiment. Celui-ci, bien qu'il fût ennemi du régime de Napoléon, s'attrista des événements de 1813. Les réflexions mélancoliques qui agitaient son cœur lui inspirèrent un conte délicat et triste, reflet de son état d'âme en solitude : *Pierre Schlemihl* qui a vendu son ombre... Enfin un autre romantique de nom français se rattache au même groupe de l'Allemagne du Nord : le baron Frédéric de *La Motte-Fouqué* (1777-1843), dont les ancêtres s'installèrent en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes. Homme agité, preux fantasque, il était aussi moyenâgeux que le cénacle de Heidelberg. Mais, conteur séduisant, il a laissé des récits chevaleresques et une fiction étrange, *Ondine* (1811).

Le plus fantaisiste de cette école, Ernest-Théodore-Guillaume *Hoffmann* (1776-1822), qui prit le prénom

d'*Amadeus* par admiration pour Mozart, débuta brillamment dans la magistrature prussienne ; mais il eut trop d'esprit aux dépens des autorités, et on le relégua en un poste infime, au fond de la Pologne. Rentré en grâce, nommé à Varsovie, il resta aussi peu fonctionnaire, et se sentit presque heureux lorsque Napoléon triomphant expulsa les administrateurs prussiens. Il aimait les loisirs, et la politique l'intéressait moins que la musique (1). Devenu besogneux, il passa ses nuits à écrire des fantaisies en s'exaltant. Sous sa plume, toutes les hallucinations du demi-sommeil prirent forme de « *contes fantastiques* » : car c'est ainsi qu'en France ils furent appelés par leurs romantiques admirateurs. Nommé magistrat à Berlin après 1813, il mena une vie double : siégeant certains jours avec l'apparence du sang-froid, mais continuant d'autre part la série de ses contes (2), et tenant au cabaret ses assises de nuit, flagorné par une cour d'adulateurs. Il avait enfin la renommée ; il était en relations avec Chamisso et Fouqué, on s'arrachait sa prose. Mais il s'usa la santé ; la paralysie le guettait ; il en mourut, élucubrant encore...

Puis le Romantisme s'éteint avec *Immermann* et *Eichendorff*. Le premier, un Rhénan, s'essaya dans tous les genres et ne réussit assez bien qu'en un sujet rustique (3). Nous y retrouvons l'inspiration

(1) Cf., de Hoffmann, *les Souffrances musicales du maître de chapelle Jean Kreisler* ; puis ses *Tableaux de fantaisie dans la manière de Callot* (1814).

(2) *les Elixirs du diable* (1815-1816), *les frères Sérapion* (1819-1821), *le Chat Murr* (1820-1822).

(3) Cf. certain épisode champêtre de son *Münchhausen*, dont

régionale, le vieil humour paysannesque, mais sous une brume de sentimentalité, qu'Immermann doit au Romantisme. — De même le baron Joseph d'Eichendorff, né d'une famille bavaroise dans un château de Silésie (1788), aima la campagne, non sans une vague mélancolie : il revoyait à travers la poésie du souvenir le manoir natal et les « merveilles » de ses premiers printemps. Il l'a écrit en quelques pages touchantes [1]. Et il a narré aussi la *Vie d'un vaurien* (1826), en un petit roman de style alerte et parfois lyrique. Nous y voyons un talent fait de naturel et de simplicité gracieuse, que les « génies » intempérants du Romantisme n'eurent jamais la sagesse d'égaler.

Le Romantisme prétendait trouver en lui-même une synthèse de tous les genres, en les renouvelant. Il créa donc aussi le *Drame romantique*. Un de ses principaux représentants est *Zacharie Werner*, un Prussien de l'est, visionnaire comme son compatriote Hamann et bien d'autres. Avant de nous montrer un *Attila* chrétien, il dépeignit la destinée d'une franc-maçonnerie rédemptrice (*les Fils de la Vallée*, 1803), et les débuts du christianisme en Prusse (*la Croix sur la Baltique*, 1806) ; un autre drame glorifia *Martin Luther*. En 1810, l'auteur se fit catho-

la seconde partie se déroule aux environs de Magdebourg. Quant au véritable Münchhausen, dont notre fameux baron de Crac est le digne pendant, il a vécu au XVIIIe siècle. Grand bretteur, grand chasseur et grand hâbleur, il a servi de sujet, en Allemagne, à toute une littérature.

(1) Cf. ses souvenirs, *Erlebtes*.

lique (1), comme plusieurs apôtres de la Restauration allemande de 1815.

Un autre dramaturge de l'école fut le Poméranien *Henri de Kleist*, parent du poète de même nom (2). Il quitta de bonne heure le métier militaire, pour suivre son ambition capricieuse, son « génie » maladif. A Paris, la « corruption » française lui inspira une sainte horreur. Il commença une vie aventureuse. Arrêté comme espion par les Français dans le nord de l'Allemagne, il fut prisonnier en France pendant quelques mois (1807). Ensuite on le vit à Dresde et ailleurs, ennemi farouche de Napoléon. Son germanisme s'épancha en littérature. Il célébra la *Bataille d'Arminius* et écrivit en l'honneur des Hohenzollern son drame sur le *Prince de Hombourg*, héros somnambule: on y voit le Grand-Electeur à la journée de Fehrbellin. Kleist avait rêvé de fonder une revue, « Germania ». Mais sa neurasthénie, qui était devenue incurable, le conduisit au suicide (1811)... Ses œuvres ont le même caractère fiévreux que sa vie. Il fit quelques nouvelles, entre autres *Michel Kohlhaas ;* peu de comédies, par exemple *la Cruche cassée*, fantaisie souvent insipide. Son premier drame, *la Famille Schroffenstein*, était écrit en un tel pathos, que ses auditeurs, et lui-même, éclatèrent de rire à la lecture qu'il leur en fit. Ensuite il choisit pour héroïne *Penthésilée* (3), reine

(1) Sur le sens de ce catholicisme, cf. ci-dessous, 3e partie.
(2) Ewald de Kleist. Cf. ci-dessus, p. 133.
(3) et, en une contre-partie, *Catherine de Heilbronn*, l'humble amoureuse, qui est pourtant fille d'empereur.

des amazones, virago sanguinaire : or la pièce, faute de mieux, a passé pour le chef-d'œuvre « classique » de ce romantisme de théâtre (1).

b) Le Réveil mystique du Patriotisme en Prusse

Berlin, dont le rôle intellectuel commence assez tard, n'était encore qu'une médiocre capitale littéraire, malgré les visites de savants et d'écrivains français que Frédéric II y avait jadis attiré. En revanche, comme centre de l'Etatisme luthérien, elle fut le foyer de la discipline et de la « Culture » prussiennes. Il lui manquait un milieu mondain, soucieux des choses de l'esprit ; quelques salons littéraires, en un mot. Des Juifs, surtout des Juives, partageant les idées de nos Encyclopédistes, s'efforcèrent de grouper des hommes distingués de toutes compétences. Les salons de *Henriette Herz* et de *Rahel Levin* (2), en particulier, ont joué un rôle important vers le début du XIXe siècle. Mais la mode romantique y régna bientôt. On y adopta même le langage et le ton des « illuminés », on se lia d'une fraternité mystique. Ainsi naquit la Ligue de la Vertu (*Tugendbund*). Elle date de 1808, de l'année même où Fichte prononça ses *Discours à*

(1) Le Danois *Œhlenschlaeger* (1779-1850), protégé de Gœthe, puis imitateur de Kotzebue, mérite à peine une mention. — Christian *Grabbe*, par contre, se distingue par un romantisme forcené. Il n'oublia pas d'écrire lui aussi, après tant d'autres, sa *Bataille d'Arminius* (1838).

(2) Rahel Levin épousa l'historien Varnhagen en 1814.

la Nation allemande. Elle fut fondée par des illuminés romantiques à Kœnigsberg, citadelle de la monarchie prussienne, qui justement venait de s'y réfugier après Iéna et la prise de Berlin.

Or, vers le même temps, Berlin devenait ville d'université. Pour qui connaît le rôle des professeurs, des « intellectuels » prussiens, gardiens de la *religion d'État* ou « Culture », une telle innovation est significative. Elle l'était d'autant mieux que Fichte et Guillaume Schlegel avaient devancé cette création, en ouvrant des cours libres : ainsi le milieu romantique, Schleiermacher y compris, saluait de ses vœux la nouvelle capitale universitaire. Celle-ci fut consacrée par l'inauguration solennelle de 1810.

CHAPITRE III

La littérature politique au XIXe siècle. — Le courant « libéral » et national.

a) Les Poètes patriotes de 1813

Vers la fin du XVIIIe siècle, il n'est question que d'idées humanitaires — ou prétendues telles — en Allemagne comme en France. Tandis que la Révolution invoque la bonté naturelle des peuples et les invite à la liberté, les philosophes allemands travaillent au « bonheur » du genre humain par une méthode opposée : ils rêvent de le soumettre à leur discipline. Tel est le but lointain des théories sur la « Culture », qui apparaissent alors : notamment chez Herder, ou chez un Basedow et quelques autres, créateurs d'une pédagogie nouvelle. Cette évolution vers la discipline prussienne, proposée comme idéal d'humanité, n'est-elle pas marquée par l'œuvre de Jahn ? D'ailleurs, les exercices physiques étaient déjà pratiqués comme moyen d'éducation par le *Philanthropinum* de Dessau ; et Gœthe suit la même idée dans un épisode de son Wilhelm Meister. Enfin, Jahn utilisa la gymnastique, les mouvements d'ensemble,

pour imprimer à la jeunesse de Prusse l'unité morale d'une troupe entraînée. Ainsi ce « père » des gymnastes, disciple des pédagogues de son temps, eut son rôle dans la nouvelle « Kultur », qui préparait le réveil militaire de 1813.

Notons que par une singulière aventure l'idéal humanitaire de la Révolution française, le principe de la liberté des peuples, fut invoqué contre Napoléon en faveur de la Prusse, qui en eut toujours un parfait mépris. Les *poètes patriotes* se faisaient des illusions que l'on veut croire sincères (1). Jahn, démocrate en apparence, était du nombre. De même, Ernest-Maurice *Arndt* (1769-1860). Ce Poméranien fut du reste, dès sa jeunesse, un disciple de Klopstock et un fervent d'Arminius, le héros germain. Historien, il raconta d'une façon bien étrange l'histoire de son temps : n'y voyant que les victoires prussiennes sur l' « ennemi héréditaire », sur le Français haï d'une haine farouche. Bruyant apôtre des idées de « liberté » pour lesquelles semblait combattre l'Allemagne, il n'eut après 1815 que le sort qu'il méritait : l'amertume d'assister au régime peu libéral de la Sainte-Alliance, et d'en être victime. Il y perdit en effet sa chaire d'histoire à l'Université de Bonn (1820).

La note patriotique, anti-française, a survécu au réveil de 1813, dans les chansons allemandes. Elle y est demeurée, à l'usage des associations d'étudiants,

(1) *Théodore Kœrner*, né à Dresde, s'enrôle dans les Chasseurs noirs pour la campagne de 1813, où il trouvera la mort à vingt-deux ans. Ses chants *de la Lyre et de l'Epée* ne parurent qu'en 1815. — Son émule, *Max de Schenkendorf*, né en Prusse orientale (1783), était un romantique, auteur de cantiques religieux.

comme un élément essentiel de l'éducation nationale. On se composa à cet effet une tradition de « héros ». Un *Jules Mosen* nous les nomme (1836) : tel, *André Hofer*, le Tyrolien fanatique, révolté contre Napoléon ; tel, *Blücher*, dont le bras fut conduit par le « vieux Dieu allemand », et qui apprit aux Welches à « nager » dans les eaux de la Katzbach en 1813. Un autre de ces lieds fut la fameuse pièce de *Nicolas Becker*, le *Rhin Allemand*, écrit en 1840. Alfred de Musset sut répondre : « Nous l'avons eu, votre Rhin allemand »... L'Histoire montre en effet que c'est la Prusse, nous chassant au regret des Rhénans, qui est venue chez eux en intruse. Heine se chargea du reste, en termes piquants, de lui rappeler cette vérité.

b) Après 1830 et 1848.
La Jeune-Allemagne et les « démocrates »

Le nationalisme « libéral », qu'Arndt s'était flatté d'instituer, devait donc reparaître. Le nom même fera fortune, et désignera un parti de la grande Allemagne du présent : parti, justement, qui s'est montré toujours des plus acharnés à défendre la politique impérialiste. Et pourtant les grands mots trompeurs dont il se recommandait, dérivaient des idées françaises de raison, de liberté, que nos Encyclopédistes puis les soldats de la Révolution avaient propagées en Allemagne. Seulement elles s'y sont altérées, comme toutes les importations de notre esprit. Ainsi,

en y prenant un sens particulier, chaque renouveau de notre tradition libertaire a fait écho de l'autre côté du Rhin, où frémissait encore, quoique déformé, le rêve illusoire de libertés allemandes. La révolution de 1830 se répercuta donc chez nos voisins. Elle y va engendrer ce singulier mélange, qu'on a dénommé : la Jeune Allemagne.

Les désillusions qui accompagnèrent la réaction de 1815 ne furent pas toujours silencieuses. On se plaignit. Les anciens soldats de 1813, qui avaient pensé combattre pour leurs « libertés », s'étonnaient d'en trouver si peu. Quelques professeurs naïfs gardaient leur foi ; ils surent la communiquer à des associations d'étudiants. Ceux-ci manifestèrent : le 17 octobre 1817 eut lieu leur rendez-vous d'Eisenach, commémorant la bataille de Leipzig... et la Réforme. Metternich s'inquiéta de ce « jacobinisme » révolutionnaire. Nous savons que la Sainte-Alliance s'alarmait facilement... Mais elle était la plus forte : le congrès de Carlsbad (1819) institua dans les universités des curateurs, pour y exercer la censure officielle. — Puis, en 1830, l'insurrection avorta ; elle eut du moins des résultats littéraires : on vit se grouper vers 1836, sous le nom de *Jeune-Allemagne*, des publicistes dont les écrits venaient d'être interdits par la Diète fédérale (1835).

Ce n'est pas à dire que *Henri Heine*, le plus justement célèbre de ces libéraux, le plus français aussi par le talent et par son culte pour Napoléon, ait manqué de patriotisme allemand. L'a-t-il assez chantée, son Allemagne au génie « naïf, parfois grossier mais profond » ; l'a-t-il invectivée, pour tous les ridicules

qui pourtant ne rendaient pas moins chère au poète sa patrie romantique ! Mais cet israélite séduit par les libertés françaises (1), ce Rhénan de Düsseldorf, élève d'un de nos lycées dans le grand-duché de Berg où régna Murat, dut bien quelque chose à l'esprit de nos pères. Qui ne le revoit encore, enfant curieux et sensitif, rêvant de nos victoires, en suivant des yeux la mimique expressive de son ami le gai Tambour Legrand ? Car le pays du Rhin était alors plus français qu'il n'est devenu prussien après 1815. Il nous le prouva bien lors de nos revers de 1813, quand les habitants de Bonn firent à nos troupes une conduite d'adieu, hors de la ville, en leur criant : « Au revoir ! » Du reste, le sentiment populaire de cette province — et nos propres regrets — faillirent amener plusieurs fois notre intervention sous Charles X et Louis-Philippe.

Heine fut un admirable écrivain, éloge que peu de ses compatriotes ont mérité. La finesse et la netteté de son style sont dignes des plus grands maîtres. Il joint à ces qualités le goût parfois maladif de la rêverie romantique. Mais jamais il ne s'y égare : il est le seul, au contraire, qui ait donné vraiment à ces chimères douloureuses une forme littéraire, et une beauté qu'on est tenté de dire classique.

Avec son talent et son indépendance, Heine est un précieux témoin de l'histoire de son temps. Ses œuvres, en nous révélant son esprit, éclairent fort bien tout ce qu'il a vu. Son *Tambour Legrand* lui servira à nous confier ses souvenirs français de

(1) Les Juifs de ces régions furent émancipés par les Français.

Düsseldorf (1). Un récit fort spirituel, intitulé « Mémoires de Schnabelewopski », raconte la vie de plaisirs qu'il mena à Hambourg, au temps où son oncle, le banquier Salomon Heine, avait encore pour lui les apparences d'un protecteur. Ensuite, les professeurs pédants de Gœttingue, et leur sotte ville ennuyeuse, feront les frais de quelques pages de ses Tableaux de voyage (*Reisebilder*, 1826-1831) : car l'Université l'avait exclu promptement. Puis, humoriste errant, il approcha les grands personnages du milieu romantique. A Bonn, il avait admiré même Guillaume Schlegel, ainsi que les lieds d'Arnim et Brentano : il s'en inspira pour sa *Lorelei*, fée du Rhin, tentatrice du batelier qui, en extase, perd de vue le récif mortel... — Heine connut à Berlin son ex-coreligionnaire Rahel, et, grâce à celle-ci, Fouqué, Chamisso, ainsi que Schleiermacher ; enfin il se sentit en affinité avec Hoffmann. Il conçut alors son Livre des Chansons (*Buch der Lieder*), dans la note d'un Werther ironiste (1822-1827). Son *Intermezzo* lyrique y est intercalé ; et ses impressions de séjour à l'île de Norderney forment la fin du recueil.

En bon critique, Heine la parfaitement analysé les aspects du Romantisme, dont il était lui-même la plus brillante victime. Son livre de l'*Allemagne*, si perspicace, forme une heureuse contre-partie à celui de Mme de Staël, dont il raille l'aveuglement. Il a vu ce qu'elle ne vit pas : l'âme allemande, sentimentale mais mystique, donc fanatique et guer-

(1) La même mélancolie, dans la même vision de gloire, lui dictera un petit chef-d'œuvre : sa poésie des *Deux Grenadiers* revenant de Russie, épaves de la Grande Armée.

rière. Nous étions assez prévenus. Il nous destinait bien ce livre utile, puisqu'il l'écrivit d'abord en français (1834). Il s'était fixé à Paris en 1831, fuyant Hambourg, que les Juifs se voyaient interdire ; mais fuyant surtout la Prusse, qui lui était odieuse. La France lui servit une pension. Chez nous son esprit rayonna, en particulier grâce à Saint-René Taillandier, à Gérard de Nerval... Il ne négligea pas de harceler ses compatriotes. La satire d'*Atta Troll*, l'ours allemand, et un *Conte d'hiver*, lui valurent un mandat d'arrêt. Aussi Heine, paralytique, mourut-il en exil, remerciant du moins la France (1856).

Les autres écrivains de la Jeune-Allemagne, quoique brillants publicistes, n'eurent pas le talent de Heine. *Louis Boerne* (Loeb Baruch), un israélite de Francfort (né en 1784), eut à souffrir particulièrement, comme tel, du départ des Français après les défaites de 1813, car les Juifs y perdirent leurs libertés. C'est chez nous qu'il devait retrouver après 1830, jusqu'à sa mort (1837), le régime généreux dont avait bénéficié sa jeunesse. — Le Berlinois *Charles Gutzkow*, bien qu'il ait beaucoup écrit, n'est guère intéressant que par les tribulations de son existence : il connut par expérience la répression politique, un tribunal le condamna à trois mois de prison ; plus tard il s'intéressa aux luttes de 1848, même à la guerre de 1870 : or le nouvel Empire n'eut pas l'heur de lui plaire. — Son pendant, *Henri Laube*, un Silésien, ne fit pas moins de bruit, mais il évolua. A vingt ans, en 1826, il entrait à l'Université de Halle, plein de foi dans les associa-

tions d'étudiants (*Burschenschaften*), car il mettait en elles ses espoirs de liberté allemande. Sept ans après, il commençait la publication de sa *Jeune Europe*, où l'indépendance polonaise était en question. Bientôt, les juges de Berlin lui infligèrent plus d'un an de réclusion, sans compter la prison préventive. En 1848, il siégea au Parlement de Francfort, pour peu de temps, car il se lassa vite. Il s'occupa désormais de théâtres, en dirigea plusieurs, notamment à Vienne, où il mourut (1884). Ainsi s'éteignait le groupe libéral de la Jeune-Allemagne.

En Autriche, avec *Anastasius Grün* — de son vrai nom Antoine d'Auersperg — nous entendons, sous le voile de l'allégorie, un écho des doléances que souleva le régime politique. A mots couverts, dans ses *Promenades d'un poète viennois* (1831), il critiqua Metternich, autant qu'il avait loué le « sage et libéral » empereur Maximilien dans ses romances moyenâgeuses sur le *Dernier chevalier* (1830). — *Nicolas Lenau*, lui aussi [1], aspire à un temps meilleur, mais sans y croire. Il chante le pays magyar où s'écoula son enfance ; il chante surtout, dans une langue assez sonore, son pessimisme, son inquiétude maladive. Et, naturellement, il meurt fou. Même note mélancolique chez Élisabeth Glück, dite *Betty Paoli ;* ainsi que dans les tendres poésies de *Maurice Hartmann*, dont le cas est assez parti-

(1) Nicolas Niembsch, baron de Strehlenau, d'origine allemande, mais né en Hongrie (1802-1850).

culier. Cet israélite était né en Bohême, détestait l'oppresseur Metternich, siégea à l'extrême-gauche du Parlement de Francfort, et ne put pardonner à Bismarck les guerres qu'il avait déchaînées au mépris de la civilisation.

Les poètes « démocrates » de 1848 n'ont rien révolutionné. Pourchassés par leurs gouvernements, ils se sont, en général, calmés avec l'âge. Heine est pourtant un exemple d'une aversion anti-prussienne qui a duré autant que sa vie. Mais le libéral *Hoffmann de Fallersleben* renonça à la politique après 1848. Le gouvernement prussien finit du reste par l'amnistier, comme il amnistia en 1868 le démocrate *Ferdinand Freiligrath* (1) (1810-1874). Si Freiligrath s'inspira de Hugo, qu'il traduisit, un autre libéral, *George Herwegh* prit Lamartine pour modèle. Né à Stuttgart en 1817, il se fit connaître d'abord par ses *Poésies d'un vivant* (1841). Il se trouvait alors en Suisse ; il vint à Paris, et ensuite, rentré en Allemagne, se vit expulser de Prusse pour délit d'opinion. A Paris, il retrouva l'asile qui lui permit de publier son second volume de poèmes (1844). Ensuite, sa tentative d'insurrection dans le grand-duché de Bade échoua, et c'est encore à Paris qu'il revint. Après de longues pérégrinations il mourut enfin en Allemagne (1875). Une autre victime de la réaction tudesque fut *Gottfried Kinkel*, condamné à la prison perpétuelle

(1) Il écrivit en 1844 sa *Profession de foi*, puis, non sans verve, des poésies politiques, entre autres le recueil intitulé *Ça ira* (1846).

pour s'être mêlé au soulèvement du Palatinat (1849). Il put heureusement s'échapper (1). Par contre, *Franz Dingelstedt*, ancien sceptique, jeune révolté, devint le type même du rallié qui tire brillamment profit de son repentir. L'empereur d'Autriche, les rois de Bavière et de Wurtemberg, le comblèrent de titres et d'honneurs.

c) Les Chants de haine depuis 1870

De nombreux libéraux de 1848, renonçant à une révolution que l'Allemagne n'avait pu faire, écoutèrent ensuite les appels de ralliement à l'autorité. Si un Freiligrath lui-même écrivit des vers de circonstance sur 1870, à plus forte raison trouverons-nous ailleurs une poésie nationale, et des échos d'orgueil après les victoires allemandes.

L'un des nouveaux poètes patriotes fut *Emmanuel Geibel* (1815-1884), qui n'avait pas attendu la guerre contre la France pour manifester sa docilité envers la politique prussienne (2). Ce singulier imitateur de Heine — en littérature du moins —, sans perdre tout son romantisme, s'était converti à l'art antique pendant un séjour en Grèce; il copia aussi la poésie espagnole ; et avec tout cela il fut un poète prussien : Frédéric-Guillaume IV lui servit une

(1) Ses *lieds*, et son poème d'*Othon l'Archer*, ne manquent pas d'une certaine saveur.

(2) Son fidèle *Paul Heyse* (né en 1830), poète lyrique, dramaturge en outre, et romancier à ses heures, fut un artiste assez indépendant.

pension. Il la mérita bien de toutes façons. Devant la défaite des États du Sud en 1866, il se détourna de Louis II de Bavière, bien qu'il eût été anobli par le roi précédent. Voyant 1870, enfin, il lança bien fort ses *Appels du Héraut* (1871). Il y insulte « l'ennemi héréditaire », le « monstre » ligué avec Satan, notre pays, en un mot... Car nous savons que tel est le vocabulaire de la haine allemande, depuis le romantisme anti-français. Le langage des mystiques comme Schlegel, ou des patriotes « libéraux » tels que Arndt, offrait à cet égard une remarquable unité. On pensa qu'en ce temps les défaites et l'humiliation de la Prusse rendaient excusables un ton si violent. Mais il n'en était rien, car les victoires allemandes, loin d'apaiser les vainqueurs, rénovèrent chez eux l'idéologie haineuse de 1813. Les Arndt de la nouvelle génération furent un Geibel, un *Jules Grosse*, dont il faut citer les Chants *contre la France* (1870); ou un *Oscar de Redwitz*, Bavarois qui reprochait à l'empire allemand une seule chose : de n'avoir pas anéanti une France « corrompue ». Plus typique est le cas de *Rodolphe Gottschall*, dramaturge et romancier, qui naguère se vit chasser d'universités prussiennes pour ses idées avancées, et se montra après 1870 si féru de germanisme, que la noblesse héréditaire fut sa récompense.

On s'était promis monts et merveilles, une floraison de génie à la suite du triomphe des armes, pour la gloire du nouvel Empire. Or le théâtre allemand d'après 1870 fut trop souvent une pure compilation d'influences étrangères. Il emprunta à nos

plus habiles faiseurs, aux Scribe et aux Sardou, les effets de scène, le métier. Tel est le genre de Paul Lindau, Hugo Bürger, Oscar Blumenthal... L'originalité allemande ne se retrouvait guère, et pour des résultats médiocres, que dans les sujets nationaux: par exemple dans la Kriemhild (1877) d'*Adolphe Wilbrandt*, qui du reste fit aussi des tragédies romaines et des drames bourgeois. Le pangermaniste *Ernest de Wildenbruch* connut presque la gloire, en 1881, avec sa tragédie des *Carolingiens*. Dans une autre pièce, *les Pères et les Fils* (1882), il exaltait le réveil de la Prusse, en opposant 1813 à 1806. Puis il fit de l'empereur Henri IV le héros d'un long drame (1896). D'autre part, il poussait l'adulation des Hohenzollern jusqu'à vouloir s'instituer, en quelque sorte, l'historiographe de leur « gloire » présente et passée.

CHAPITRE IV

L'humour et l'esprit de terroir

Nous avons signalé dans la littérature allemande des siècles antérieurs cet humour paysannesque d'où dérivent, sous une forme plus cultivée, les satires ou poèmes didactiques du genre bourgeois. Le défaut de pareilles œuvres était la lourdeur ou le ton doctoral et moralisant, surtout depuis Luther. On se rappelle à quel protocole pédant se soumettaient les maîtres-chanteurs, même un Hans Sachs. Quant à la prose, elle avait eu ses personnages héroï-comiques : son « espiègle », Till Eulenspiegel (1); et presque un Gil Blas, moins le talent, avec les aventures de Simplicissimus ; enfin son baron de Crac, M. de Münchhausen, était né (2).

L'humour des conteurs populaires apparut parfois au XVIIIe siècle sous une forme assez littéraire, dans quelques œuvres isolées, un peu à l'écart du mouvement romantique. Pourtant elles s'y rattachent en réalité, par le caractère désordonné de leur fantaisie, par une ironie perpétuelle, parfois maladive, qui se joue du bon sens et de la vraisemblance. *Lichtenberg*, humoriste érudit, était encore

(1) Cette légende fut mise en vers par Fischart.
(2) Il vécut en effet au XVIIIe siècle.

à certains égards un sage; mais déjà le romancier *Hippel* (1) fit du genre baroque un principe d'art. On retrouve de ces étrangetés dans le *Phantasus* de Tieck, dans les *Contes fantastiques* de Hoffmann. Il est difficile de n'y point voir souvent de la mystification, avec un grain de folie. *Jean-Paul Richter* (1763-1825) exerça sur le mouvement romantique une influence encore plus profonde. Esprit bizarre, et même compilateur des singularités d'autrui, il a exprimé dans ses romans diverses tendances de son époque, par exemple le détraquement sentimental. Dans *Hespérus*, un personnage a « trois âmes ». Ou encore « Jean-Paul » — qui ne se nommait plus qu'ainsi — soumet un de ses héros impulsifs à quelque direction franc-maçonnique et mystérieuse. Citons à cet égard *la Loge invisible* (2).

Mais revenons à la littérature régionale. Nul pays n'y était plus propre, par ses divisions, par l'émiettement de ses États, que l'Allemagne, « les Allemagnes », comme disaient nos pères. L'inspiration locale y devint donc, au Moyen-Age, une source assez féconde. Il en fut de même vers le début du XIXe siècle, à l'écart de la crise romantique, ou quand elle commença de s'apaiser. La littérature allemande y gagna quelques productions plus accessibles au sens commun, plus naturelles, plus poétiques, d'un orgueil moins exalté. Ainsi le

(1) De lui, cf. les *Courses du chevalier A-Z à travers champs* (1793-1794).

(2) Il composa aussi le *Titan*, interminable roman d'éducation et d'aventures, qui devait, à ses yeux, rivaliser avec le *Wilhelm Meister* de Gœthe.

Badois *Hebel* (1760-1826) fit des idylles en son langage alémannique. Hebel qui, modeste, se souciait peu des nobles horizons de Weimar, est donc un ancêtre de la littérature dialectale, que les Allemands de nos jours tiennent en si haut honneur.

Or, si d'un côté l'esprit de terroir produisit des œuvres de fantaisie plaisante, il eut aussi en Allemagne un second aspect, de tout temps : une certaine tendance mystique — sentimentale, a-t-on dit longtemps —, que nous avons observée chez ce peuple à demeure. Qu'on se remémore la Société des « Bergers de la Pegnitz », que réunissait le goût un peu païen de l'idylle, le culte collectif de la nature. Au XVIIIe siècle, l'influence de Rousseau ravive cette « religion naturelle ». L'amour de la mythologie champêtre anime l'*Almanach des Muses*, et la poésie de Voss veut rester bucolique : mais on y sent trop d'artifice.

Plus tard apparaît l'*Ecole Souabe*, qui dénote un retour au bon sens régional. Certain humour, de la bonhomie, avec le souvenir ému du « bon vieux Moyen-Age », et même le souci de quelques libertés locales : voilà ce que respirent les poésies d'Uhland, de son ami le douloureux *Justinus Kerner*, et de *Schwab*, de *Mœrike*, et enfin le roman historique de *Hauff*, *Lichtenstein* (1826) (1). *Louis Uhland* (1787-1862), le chef de l'école, est le type du régionaliste libéral. Il se mêle à la vie politique, pour devenir

(1) L'inspiration du groupe se retrouve encore dans les *lieds* de Wilhelm *Müller* (né et mort à Dessau, 1794-1827) ; comme, plus tard, chez Victor *Scheffel* (né et mort à Karlsruhe, 1826-1886), le poète du joyeux *Trompette de Saekkingen*, et l'auteur de chansons d'étudiants : *Gaudeamus* est le titre fameux du recueil.

l'avocat des libertés wurtembergeoises, à diverses reprises. On connaît les déboires des « Allemagnes » sous le régime oppressif de la Sainte-Alliance, après les menteuses promesses de 1813. Aussi Uhland présenta-t-il à son roi les revendications du pays; les événements de 1830 le jetèrent de nouveau dans la lutte; en 1848, il fut député démocrate à l'Assemblée de Francfort. Malgré les influences de jeunesse, le Saint-Empire des Romantiques n'était guère l'objet de ses vœux.

Le régionalisme prit d'ailleurs en Allemagne une importance exceptionnelle. Dans un pays où l'unité politique fut une création tardive et brutale, sans une lente maturité classique, les esprits n'ont guère d'autre lien commun que l'exaltation artificielle et assez récente du germanisme ; quand ils y échappent pour revenir à leur vieille nature, ils ne trouvent que des traditions locales qui soient propres à les inspirer. Aussi la littérature régionaliste est-elle la voie la plus heureusement fleurie qu'ils se soient jamais frayée. Ici l'on peut attendre un ton plus naturel et sincère, même un certain art d'observation et d'humour: en un mot, un peu de ce juste réalisme, que leur éducation nationale, avec sa philosophie arbitraire, a presque aboli chez leurs meilleurs écrivains. Comme si l'Allemagne s'en doutait, le goût public se porte avec ardeur vers les sources fraîches de l'inspiration provinciale. Il y trouve un régal que nous n'avons pas toujours lieu de lui envier. Mais l'état de trouble romantique qui a sévi outre-Rhin pendant plus d'un siècle, cette tension perpétuelle d'un

esprit faussé, rendait plus désirable, par contraste, la survivance des qualités de terroir qui jadis, sans prétention, avaient distingué les « Allemagnes ».

De nos jours, cette littérature offre surtout deux aspects : tantôt on y reconnaît la verve humoristique des conteurs populaires ; tantôt, l'esprit de tradition locale.

Les poésies d'*Annette von Droste-Hülshoff* (1798-1848) sont de la seconde espèce. Cette baronne westphalienne, conservatrice, a chanté avec un certain réalisme les landes natales. — Quant aux poètes silésiens *Charles de Holtei* (né en 1798) et *Auguste Kopisch*, leur œuvre, parfois satirique, se rapporte aux légendes du pays ou à la vie allemande. — Pour sa part *Karl Simrock*, de Bonn, traduisit en allemand moderne l'épopée mythique des Nibelungen (1827) et divers poèmes du Moyen-Age. Un autre Rhénan *Wolfgang Müller*, dit de Kœnigswinter (car il y naquit, en 1816), rassembla les légendes du Rhin dans son recueil de la Lorelei (1851). Or ces collectionneurs fervents continuaient l'œuvre des frères Grimm, ils s'évertuaient, non moins obstinément que les historiens, par leurs recherches rétrospectives, à affirmer une tradition nationale : le régionalisme devenait par là tendancieux.

Les dialectes ne furent pas négligés dans cette entreprise. Leur culte, comme celui des traditions locales, n'était pas destiné à ramener l'éparpillement des « Allemagnes ». On veilla, au contraire, à ce que l'exploitation des petites patries servît à la grandeur du nouvel Empire. Tel est du moins le sens que l'esprit public attribua à ces productions de terroir

après 1870. Les milieux intellectuels, soucieux d'une « Culture » autochtone, « purement germanique », semblaient s'être donné un mot d'ordre. Il leur plaisait que les coutumes et le parler d'un coin de terre allemande eussent la préférence sur le point de vue classique, élevé au-dessus des nations et d'où l'on peut juger de haut ces paysanneries intéressées. De là, une réputation exagérée que l'on fit aux muses de province. Hebel et ses émules s'étaient servis du haut-allemand d'Autriche. *Klaus Groth* et *Fritz Reuter*, originaires du nord, usèrent de leur dialecte bas-allemand, pourtant peu accessible à tous les lecteurs. Celui-là (1819-1899) célébra l'âme ancienne des Dithmarses, pêcheurs établis aux bouches de l'Elbe ; son premier recueil de poésies porta le titre de *Quickborn*, « source vive » (1852). Puis vinrent des *Récits* (1855-1859) et autres œuvres en patois, — fait un peu étrange sous la plume d'un professeur d'Université, qu'on eût pu croire plus enclin à la langue littéraire. De son côté Fritz Reuter (1810-1874), Mecklembourgeois, concilia fort bien provincialisme et germanisme. Dans sa jeunesse, il avait fait partie d'une Germania, association jugée frondeuse, et dispersée en 1833. Plus tard il commença pour les paysans poméraniens ses *Drôleries en vers* (1853) et y ajouta des récits en prose. Enfin vers 1860 il a exhumé quelques souvenirs — *Vieilles camomilles* — « du temps de la guerre contre les Français ».

Les conteurs allemands réussissent parfois bien dans la nouvelle, où l'humour populaire et local joue un grand rôle. *Adalbert Stifter* (1805-1868), né en Bohême, et surtout *Théodore Storm* (1817-1888),

Allemand du Schleswig et Prussien de sentiment, se firent dans ce genre une réputation nationale. Storm a évoqué avec ferveur sa ville de Husum, grise comme la brume sur la mer, et toujours animée pour lui des songes de sa jeunesse... *Gustave Frenssen*, né en 1863, se montra ardent régionaliste, lui aussi, dans son roman de *Jœrn Uhl* (1901). Les récits villageois de l'israélite *Berthold Auerbach* ont une autre origine. Jeune libéral de 1830, Auerbach avait donc connu les rigueurs de la forteresse. Il s'avisa soudain que pour se faire entendre du peuple, le mieux serait sans doute de lui conter des historiettes familières, et de l'y mettre en scène en lui parlant, à l'occasion, sa propre langue. Ainsi se forma son premier recueil de *Récits villageois de la Forêt Noire* (1843).

Sous la plume de *Gottfried Keller* (1819-1890), né près de Zurich, ce sont les paysages suisses qui se déroulent, avec des souvenirs d'enfance. Il en a fait un roman (1854-1855) dont le héros naïf, *Henri le Vert*, nous touche par sa sincérité amère et son amour de la nature. Puis des nouvelles campagnardes, les *Gens de Seldwyla* (1856-1874), avec *Roméo et Juliette au village*, sont d'un réalisme plein d'humour, mais non sans une teinte de rêverie, qui perce surtout dans les *Sept légendes* (1872). Keller se rend admirable par son naturel sans arrière-pensée [1]. Il n'en va pas tout à fait de même de l'Autrichien *Rosegger*. Né en 1843 dans les Alpes styriennes, il fit des nouvelles assez caustiques, puis d'autres récits

(1) Le poète Carl Spitteler, Suisse alémanique, a exprimé son respect pour l'idéal latin, au cours d'une réunion tenue en 1915.

plus confus. Le goût des paysanneries allemandes se mêle dans son esprit à un germanisme assez fanatique. Telle était bien devenue la tendance de la littérature régionale chez nos voisins.

Pour l'Autriche, il y aurait encore beaucoup à dire de la littérature d'observation. De la farce à la peinture de mœurs, tous les genres comiques y sont représentés, en une variété qui se ressent du voisinage de l'Italie. Avec la même verve populaire, *Anzengruber* (1839-1889) a brassé des drames superficiels peuplés de faux villageois. Chez *Bauernfeld*, la manière est encore plus viennoise ; les sujets le sont aussi : le bourgeois, l'homme de lettres, la jeune fille du monde, sont les types de ses comédies d'intrigue. Il faut en rapprocher le *Tschaperl* (1898) de *Hermann Bahr*, qui nous montre le conflit d'un journaliste et d'une musicienne en ménage. *Arthur Schnitzler* (1), qui fut une célébrité même chez nous, avant la guerre, n'a rien fait de mieux que de mettre en scène d'analogues fantaisies viennoises.

(1) *Schnitzler*, un israélite de quelque talent, est dramaturge et romancier (né en 1862). On lui a fait une réputation excessive. Il présente des types de dilettantes viennois, souvent cyniques, avec un fond de mélancolie pessimiste, hérité en partie du malaise romantique.

CHAPITRE V

Dérivés du Romantisme

a) Les Études d'Histoire universelle et l'Orientalisme en Littérature

La magie des lointains horizons, évoqués par les voyageurs du XVIIIe siècle, a favorisé le rêve et l'utopie. Les historiens, aidés de géographes et de naturalistes, promenaient leur curiosité à travers les continents et les civilisations : les littérateurs firent de même avec plus de fantaisie. Ils voyaient surgir, en imagination, des contrées séduisantes. Les descriptions de l'Asie, des Iles, ou du Nouveau-Monde, leur donnaient des visions de paradis terrestre. Ils croyaient volontiers à l'existence de vertueux « sauvages », honnêtes et candides, restés plus près de l'« état de nature », loin de l'Europe savante, civilisée et « corrompue ». On retrouve ici les idées de Rousseau, qui se prêtaient à ces plaisantes illusions.

Quant à l'Asie spécialement, en y ajoutant l'Égypte et la Grèce, elle restait pour les écrivains

le berceau des religions, des mythes, de l'imagination orientale. Tous ceux qui rêvèrent, au XVIIIe siècle, de tradition mystérieuse et d'initiations occultes, mêlèrent l'Orient à leurs fantaisies. La Franc-Maçonnerie s'y reporte volontiers, et se réclame des anciens sanctuaires. Novalis, en un court roman, montre des *Disciples à Saïs*, groupés autour d'un maître qui leur révèle la nature. Schiller célèbre avec respect, dans une poésie, certain voile d'antiques Mystères qui recouvre le secret des choses. Et le romancier *Jung-Stilling* décrit une croisade des « Initiés » d'Europe, des Germains, vers ce fabuleux monde lointain, origine ou terme de toutes les chimères de l'époque.

Gœthe, lyrique en son *Divan occidental-oriental*, nous offre un orientalisme moins spéculatif, plus poétique et humain.

Enfin, même des adversaires du rêve romantique ont évoqué le songe asiatique. Par exemple l'aperçu de l'esprit hindou par Frédéric Schlegel, non moins que le célèbre « Divan » de Gœthe, inspira le Franconien *Rückert* (1), séduit par la Méditerranée et l'Orient. Quand il eut vanté ses *Roses orientales* (1822) d'après Hafiz et Gœthe, sa connaissance des littératures persane et arabe le fit nommer professeur à l'Université d'Erlangen (1826). Entre temps, il avait réuni pour sa fiancée les fleurettes de son *Printemps d'amour* (1823). Qui n'a connu de réputation, grâce à Théophile Gautier, le « Printemps » de Rückert ? Ainsi, après la fougue passagère de

(1) Frédéric Rückert (1788-1866).

ses *Sonnets cuirassés*, écrits en 1813 sous l'impulsion des circonstances, le poète franconien était devenu un de ces rêveurs paisibles que nos pères se représentaient dans la somnolence des « Allemagnes » d'autrefois.

Avec un art moins flatteur, le comte de *Platen*, assez indépendant, (1796-1835), écrivit ses premiers *gasels* persans lorsqu'il était encore romantique. Puis il cessa de l'être — ce que Heine ne put jamais lui pardonner. Il manifesta alors ses convictions classiques par un goût passionné pour l'Italie, et par le souci d'une langue pure en des rythmes savants.

Mais en général, et malgré l'apparence, l'Orientalisme ne servait guère à dégermaniser les esprits. La sentimentalité allemande s'y découvrait seulement un champ nouveau, un plus riant climat, un de ces ciels du Midi ou de l'Orient qui ont toujours hanté les mélancoliques rêveurs du nord. Ainsi un *Bodenstedt* (1819-1862), pour être l'auteur des *Chansons de Mirza-Schaffy* (1851), n'en resta pas moins pénétré de la « beauté allemande ». — Nietzsche fera mieux : dans le vieux sens romantique, son germanisme s'assimilera l'Orient. Le « surhomme » envahissant qui est en lui, prête sa philosophie au brahmane indou Zarathoustra.

A l'hellénisme [1] des romantiques, qu'on retrouve aussi chez Nietzsche, se rattache celui de *Hœlderlin* (1770-1843), mélancolique Wurtembergeois. Heurté par la vie contemporaine, dure à ses douces

(1) Signalons ici l'hellénisme sensuel de Wilhelm *Heinse* (*Ardinghello ou les Iles fortunées*, 1787).

chimères, il se réfugia dans l'illusion d'un songe grec, qui se ressent des langueurs passionnées de Werther; il mourut d'ailleurs complètement fou Son roman d'*Hypérion, ermite en Grèce* (1797-1799), accusait les modernes, Grecs et Allemands, d'avoir dégénéré du pur âge d'or.

b) Romantiques attardés

Il semble qu'en redescendant des cimes dangereuses du romantisme vers la littérature régionale de l'Allemagne du sud [1], on se rafraîchisse aux sources vives d'une inspiration plus humaine et — le croirait-on? — presque « libérale ». Oh! pas tout à fait dans le sens français du mot: l'Histoire l'a bien prouvé. Tout est relatif. En Autriche par exemple, le despotisme fut tel, que toute velléité d'indépendance s'y appelait libéralisme. Quant au mérite littéraire, il gagnerait à être soutenu par le ton supérieur d'un classicisme, qui a fait défaut. Leur éducation allemande n'offre à ces poètes que des oripeaux romantiques. Si l'inspiration se tarit, il n'y a plus que médiocrité sous l'emphase.

Parmi les poètes autrichiens, un romantique attardé fut le baron de *Zedlitz*, dont on connaît surtout la *Revue Nocturne* (1832), évocation de la Grande Armée. On connaît moins son *Petit livre du soldat*, débordant de vanité militaire, et insultant à l'idéal de liberté italienne, lors de la guerre de 1849...

(1) Cf. ci-dessus, p. 176 sqq.

— La poésie autrichienne est ainsi parsemée de quelques étoiles de faible grandeur. Il faut bien citer *Ernest de Feuchtersleben*, médecin sentimental et moralisant, mais dont l'œuvre manque de relief: il se croyait pourtant classique. *Robert Hamerling* (1830-1889), professeur de « gymnase », sorte de rhéteur lyrique, adopta un style plus coloré, par principe. Car rien ne valait, pour lui, l'emphase héroïque des vieux temps du romantisme humain (1). A l'entendre, la décadence — et par suite l'orgie — aurait commencé avec le déclin de ce « noble » enthousiasme (2). Cet exalté paradoxal prit pour héros de son dernier poème — en dix interminables chants d'hexamètres — l'anabaptiste Jean de Leyde, le *Roi de Sion*, encore un illuminé (1868).

Si de la poésie lyrique ou épique nous passons au théâtre, nous y retrouvons d'une part l'humour populaire, et de l'autre, des pièces fiévreuses qui se ressentent encore du romantisme. L'ensemble, d'ailleurs, forme une production touffue, abondante: à Vienne surtout, où l'on aime les émotions du drame ou les gaietés de la comédie.

Le genre choisi par *Franz Grillparzer* (né en 1791) est plus ardent et héroïque, comme il convient à un admirateur de Lope de Vega et de Calderon: l'Autriche n'acquit-elle pas jadis des affinités avec l'Espagne? Croyant rompre avec l'idéologie romantique, il ne visait qu'aux effets de scène éclatants.

(1) Cf. son poème intitulé: le *Chant du cygne du Romantisme* (1862).
(2) Cf. *Ahasver à Rome*, poème en six chants. 1866.

Pour le prouver, il écrivit *l'Aïeule* (1816) où l'héritage d'une faute ancienne se transmet comme une fatalité, et où l'aïeule elle-même, un spectre, joue le rôle principal; nul drame n'est plus romantique... Pour se changer les idées, il obliqua soudain vers des sujets antiques: *Sapho*, — et *la Toison d'Or* (1818-1820), une trilogie. Ceci, quoique surchargé de violences, était encore trop grec pour le public viennois, qui préféra un Grillparzer devenu poète national, avec sa grande œuvre à succès: *Grandeur et Fin du roi Ottokar* (1825). Il s'agissait du célèbre roi de Bohême, un « despote », qui, sur le point de se constituer un vaste empire, avait été subjugué par Rodolphe de Habsbourg, « noble héros » de la tragédie. Grillparzer risquait ainsi de blesser les Tchèques, et si imprudemment, que le ministère autrichien lui-même s'en émut. Mais les Hongrois aussi pouvaient se découvrir dans cette pièce un rôle peu brillant ; une nouvelle tragédie, *Un Fidèle serviteur de son Maître* (1828). insista avec indiscrétion. — L'auteur, rappelé à la prudence, non sans amertume, se retourne vers l'antiquité grecque : il lui emprunte l'idylle dramatique de *Héro et Léandre* [1]; mais son Léandre est un « beau ténébreux », rêveur comme un romantique allemand .. Vers 1838 il se retira du théâtre, et en 1851 Laube, l'ancien démocrate, fit reprendre les pièces du « loyal sujet », qui avaitt remblé pour la monarchie autrichienne devant la révolution de 1848. Vienne fit à son poète national

(1) *Des Meeres und der Liebe Wellen* (1831).

de magnifiques funérailles (1872) [1]. — Les grands drames de Grillparzer furent égalés pour le succès par une tragédie d'orgueil germanique : le *Gladiateur de Ravenne* (1854), œuvre de *Frédéric Halm* — de son vrai nom, le baron Münch-Bellinghausen. La pièce se terminait par une prophétie de la femme d'Arminius, Thusnelda, transportée à Rome et annonçant l'invasion triomphale des Germains.

c) Trois des « Surhommes » du XIXe siècle

L'Allemagne était vouée au romantisme : ses trois penseurs les plus exaltés au XIXe siècle, constructeurs d'œuvres fiévreuses en des genres différents, ont eu ce caractère de titan révolté qui distinguait déjà le Faust de Gœthe, type national. Leurs rêves agités, leurs conceptions, ont quelque chose de « colossal », d'outré, de morbide, qui fait penser au « surhomme » nietzschéen. Et Nietzsche est en effet l'un d'eux ; les autres seraient Hebbel et Wagner.

Frédéric Hebbel (1813-1863), originaire du Holstein, a décrit le désarroi moral de sa jeunesse et de toute sa vie. Esprit farouche, répugnant aux règles, hanté d'obsessions, il exprime dans ses drames ou tragédies ce « génie » tourmenté. Ses personnages sont moins des êtres vivants que les symboles d'une philosophie vertigineuse : tels *Judith* et Holopherne ; telle encore, *Geneviève* (1841),

(1) A noter encore, ce drame de Grillparzer : *Le Rêve c'est la vie* (1834); la tragédie posthume de *Libussa* ; et une comédie : *Malheur à qui ment* (1838).

image de purification mystique. Il compose en outre deux tragédies bourgeoises, *Marie-Madeleine* (1843) et *Julia* (1847), faites d'intrigues, d'étrangetés et de meurtres. Il avait écrit la première dans ce Paris qu'il haïssait en rustre « incompris » et en faux puritain. Il revient à l'histoire sainte avec *Hérode et Mariamne* (1848): l'héroïne, fidèle à son époux qu'elle déteste, traduit un de ces paradoxes que Hebbel prétendait bien rendre vraisemblables, à force de subtilité. Avec *l'Anneau de Gygès* (1854), nous voici derechef au temps des mythes. Nous descendons ensuite vers le présent: *Agnès Bernauer* (1851), « tragédie allemande », nous fait revoir les luttes qui ensanglantèrent l'Empire encore à la fin du Moyen-Age. Puis Hebbel conclut son œuvre germaniquement, en adaptant à la scène, sous forme de trilogie, la légende des *Nibelungen* (1861).

Le deuxième de nos trois surhommes, *Richard Wagner*, s'est flatté d'atteindre le sommet de l'art par une synthèse bien romantique : le drame musical. Né la même année que Hebbel (1813), mais à Leipzig, il voyagea longtemps avant de connaître le succès dans son pays. Par une ironie fréquente dans l'histoire de l'Allemagne, ce Germain violent se crut en 1848 un allié des démocrates. Mais il s'était déjà engagé dans son art allemand. Pour sujets, il prit des mythes comme *le Vaisseau fantôme*, surtout *l'Anneau du Nibelung* (1852) — tétralogie païenne que domine Wotan, le maître des dieux du Nord ; ailleurs, des légendes chevaleresques, celle de *Lohengrin* (1850), ou l'idylle celtique de *Tristan et Yseult* (1850), sans oublier *Par-*

sifal, en qui il incarnera le mystère suprême du Wagnérisme (1882). Enfin *Tannhäuser* (1845) et les *Maîtres chanteurs de Nuremberg* (1862) rappelaient de façon plus précise le Moyen-Age. En 1864, le romantique Louis II, roi de Bavière, qui est mort fou, fit venir le compositeur à Munich. Un théâtre spécial édifié à Bayreuth (1872) devint le temple où l'univers subjugué fut invité à communier dans le culte du Maître. Quant à celui-ci, qui cherchait l'inspiration en se revêtant des plus somptueux costumes, il mena une vie de prince, et finit ses jours à Venise dans un palais splendide. — Wagner prétendait, par sa musique, faire « penser ». Il voulait dire par là que ses évocations, le trouble violent de sa symphonie heurtée, ramenaient l'âme allemande à la pleine conscience de son mysticisme. C'est là ce qu'il appelait: faire, en musique œuvre de « Culture ». Il espérait ainsi conquérir les non-Germains à l'impérialisme de son art, par l'emprise irrésistible d'une passion romantique qui fait taire la raison. Il faillit y réussir, pendant les années de sa royauté wagnérienne sur le monde entier.

Mais le « surhomme » proprement dit, qui peut-il être, sinon Nietzsche, grâce à qui le mot fit fortune ? Ce n'était pourtant qu'une nouvelle formule sur le thème du « génie » germanique, célébré déjà par le Sturm und Drang et par le romantisme. *Frédéric Nietzsche*, né en 1844, fils d'un pasteur prussien, fut professeur à l'Université de Bâle à partir de 1869 ; puis il dut la quitter en 1879 quand commença la phase aiguë d'un mal qui le conduisit à la folie (1889) et à la mort (1900). Sa vie durant, il fut hanté de

conceptions fiévreuses, dont sa philosophie de la civilisation est imprégnée. Tout en distinguant les Hellènes des Germains, « blonds conquérants » venus du Nord, il prêta même aux premiers cette âme tourmentée dont il souffrait [1]. Il l'évoqua, suspendue entre deux pôles : la *vision apollinienne*, un rêve d'art, et l'*ivresse dionysiaque*, un songe passionné. C'est ainsi que la vie, douloureuse, devenait digne d'être vécue : comme un équilibre instable entre des illusions... Aussi, en vertu de cet apparent nihilisme, Nietzsche parut-il repousser les métaphysiques, pour ne laisser subsister que l'individu, avec ses désirs, ses rêves, sa volonté impérieuse (Cf. *Choses humaines, trop humaines*, 1878). C'est ici que le Nietzschéisme devient dangereux : il rejette la morale commune (cf. *Aurore*, 1881)... pour lui substituer les décrets de la race forte qui doit surgir. Au pessimisme succède, chez Nietzsche, l'ardeur des théories violentes, la *Gaie science* (1882). Car rien ne compte, si ce n'est « la *volonté de puissance* », et tous ses attributs qui émanent d'elle. Sa « morale de maîtres » est sans pitié pour le vaincu. — « Anarchiste intellectuel », a-t-on dit naguère de Nietzsche, à l'étranger, en souriant avec intérêt. Mais cette négation du sens commun et du bien, cette morale cruelle du plus fort, que justifiait-elle au fond, sinon le cynisme du *Surhomme* [2] germain, prêt aux atrocités de 1914 ?

(1). Cf. Nietzsche, *La naissance de la tragédie, ou Hellénisme et Pessimisme* (1872).

(2) Cf. un des derniers livres de Nietzsche: *Ainsi parla Zarathustra* (1883 et années suivantes).

Du moins, chez Nietzsche, on retrouve sous l'idéologie toutes les rancœurs d'une vie maladive et vibrante. Comme il écrivait avec une richesse ingénieuse, on s'est plu à se promener au milieu de ses théories, si différentes de nos aimables jardins réguliers à la française — pour en goûter la sauvage amertume avec l'illusion de ne croire à rien... alors que l'on croit follement en soi-même. Or déjà notre La Rochefoucauld — que Nietzsche utilise — nous avait offert, sans cet orgueil factice, sans cette affectation morbide, le clairvoyant pessimisme d'un sage. En vérité, nous voici loin d'un Français du « grand siècle » ! La pensée de Nietzsche reste déchirée de contradictions... Et même on surprend çà et là un tragique mépris de son milieu « barbare », dans cette œuvre qui, sur ses racines allemandes, se tendait désespérément vers le ciel latin.

CHAPITRE VI

Les échos allemands du Mouvement littéraire international

Roman réaliste et naturaliste, Poésie nouvelle Drame social

L'Histoire de l'esprit allemand nous a montré que le don d'observation réaliste n'en était pas la qualité marquante, si l'on excepte les conteurs du terroir. Sa littérature, en effet, semble plutôt faite de nuées mystiques que de bon sens. Au XIXe siècle encore, elle est dominée en partie par son idéal romantique. Toutefois, à la faveur des relations internationales, l'échange des idées est devenu constant, et, dans le monde fermé du « génie germanique », s'infiltrèrent des influences du dehors. Le libéralisme de nos trois Révolutions a fait écho chez les poètes, même chez les nationalistes d'outre-Rhin. Puis nos écoles littéraires y ont trouvé des disciples : car les sujets de la vie moderne se sont imposés à nos voisins comme à nous, sous des philosophies différentes.

Or le XIXe siècle nous confirme le rôle essentiel du mouvement scientifique dans l'orientation des littératures. D'une part, les sciences ont développé l'industrie, donc le monde ouvrier, les problèmes sociaux : autant d'objets d'étude pour les écrivains ; et d'autre part la tendance au naturalisme en est issue également.

Que l'Allemagne, dans ces genres étrangers à son romantisme, n'ait pas brillé d'un si vif éclat que ses modèles français, il lui faut s'y résigner. Le roman d'observation suppose un talent des plus réfléchis ; il en va de même du drame réaliste : l'art du bon sens ne s'acquiert pas en un jour. Au fond, ces imitations s'inspirent du procédé qui caractérise la science et l'industrie allemandes. On emprunte, surtout aux Français, puis on « germanise »... et nos propres inventions nous reviennent, sous d'autres noms parfois, comme du neuf ou de l'original. C'est ainsi que nous retrouvons le roman réaliste de Balzac ou le roman naturaliste et social de Zola, le théâtre ingénieux de Scribe ou les « pièces à thèse » de Dumas ; ailleurs, notre poésie décadente (1).

L'esprit le plus naturel fut peut-être le comédien *Benedix* (1811-1873), acteur et auteur un peu trivial, mais qui eut grand succès en Allemagne : tant ce rire et ces peintures sans façon y étaient une nouveauté reposante... Mais le « réaliste » *Otto Ludwig*

(1) A côté de Zola, les conteurs ou romanciers russes, Tourgueniew, Tolstoï, Dostoïevsky, furent en faveur ; et surtout, les scandinaves Ibsen et Björnson.

(1813-1865), représentant incertain de cette nouvelle école, est resté assez romantique. Son grand mélodrame, le *Forestier héréditaire* (1850), se perd en de sanglants quiproquos. Sa tragédie des *Maccabées* est encore moins claire. Il chercha aussi sa voie dans le récit paysannesque, mais sans atteindre toujours de résultats bien nets : sa *Heitheretei* (1855) est trop enchevêtrée. Quant à la tragique aventure de deux frères ennemis, *Entre ciel et terre* (1856), cette nouvelle ne manque pas d'un certain pathétique, qui a le défaut de laisser paraître un fatalisme digne de Hebbel.

D'un autre côté, le roman historique de Walter Scott trouvait des imitateurs allemands au XIXe siècle. *Willibald Alexis*, un pseudonyme, signa trois volumes, qu'il disait traduits du romancier écossais (1823).

Plus original est le Suisse *Conrad-Ferdinand Meyer* (1825-1899), de Zurich. Il se spécialisa dans les thèmes d'histoire religieuse, surtout protestante. Méthodiquement, il fit un poème sur *Hutten* le Réformateur, puis un roman, *Jürg Jenatsch* (1874), sur un pasteur patriote du pays des Grisons, un autre sur l'archevêque anglais Thomas Becket, « saint » quelque peu fanatique, puis encore des nouvelles touchant les guerres de religion. — *Félix Dahn*, lui aussi, a rédigé des ouvrages laborieux de reconstitution historique ou légendaire, germanique surtout : au sujet des Goths en Italie (1876), d'Attila (1888), du dieu Odin, avec une application un peu trop didactique pour un narrateur.

Le roman exotique eut aussi sa place avec un

Sealsfield (1793-1864), pseudonyme de Karl Postl, né en Moravie. Il avait connu l'Amérique et s'y était plu. Aussi est-ce à l'histoire du Nouveau-Monde qu'il a emprunté ses récits. Ils sont écrits dans un allemand coloré, bariolé de termes anglais ou espagnols.

Un peu partout, dans les littératures contemporaines, une faculté s'affirme : l'esprit d'observation, ou de curiosité tout au moins. L'activité économique, intellectuelle ou guerrière d'une nation moderne, ses écoles, son luxe, ses efforts d'expansion dans le monde, tout cela demeure pour un temps le domaine des écrivains, après avoir alimenté d'une manière fugace la conversation des journalistes. Aussi retrouvons-nous en Allemagne, sous quelques oripeaux romantiques, le réalisme de la vie moderne : les expéditions coloniales, les catastrophes financières, Vienne et sa gaieté nerveuse, chez un *Gustav Frenssen*, *Thomas Mann* ou *Arthur Schnitzler* (1). En France, le roman « documentaire » est en faveur. Nous avons de bons écrivains à la curiosité voyageuse : nous leur devons des évocations colorées et précises du monde exotique, autant que des mœurs françaises : avec une rare fermeté de jugement, M. Louis Bertrand en a donné les plus heureux modèles.

Le roman social eut là-bas un écrivain de mérite en *Spielhagen*, de Magdebourg (1829). Il porta son attention sur quelques types : d'abord les déclassés, épaves de mondes divers, et, dans un autre roman,

(1) Cf. ci-dessus, p. 182.

l'aristocratie allemande, puis le socialisme, dont l'heure n'est pas encore venue, pensait l'auteur en 1866. Mais en revanche, l'heure arrive bientôt du nouvel empire, de sa prospérité matérielle, et d'une fièvre de spéculations financières que Spielhagen a dénoncées (*La Mer en furie*, 1877); et Thomas Mann aussi, dans ses *Buddenbrooks*.

Les études de mœurs abordaient d'ailleurs tous les sujets : la vie militaire, chez *Hacklaender* (1816-1877); plus tard, après 1870, avec *Théodore Fontane*, le demi-monde.

A côté d'autres imitateurs de Zola et de Flaubert, il faut laisser à *Hermann Sudermann* une place particulière. Né en Prusse Orientale (1857), il s'est distingué par des romans en partie mystiques et nationaux (1). La « Femme en gris » (*Frau Sorge*, 1888), œuvre captivante, ne se dégage pas d'une brume de fatalisme. Un récit, le *Katzensteg* (1889), dit le châtiment d'un baron prussien qui aurait aidé les Français sous Napoléon. Par ailleurs, en 1888 encore, la meilleure des pièces de Sudermann, *l'Honneur*, un drame social à la manière de Dumas fils, tendait à montrer avec un certain pessimisme que haute et basse classes de la société sont corrompues.

Quant aux femmes de lettres de cette génération, une des plus connues est *Marie d'Ebner-Eschenbach*. De son côté *Ricarda Huch*, d'un talent assez éclectique, est restée romantique sous son réalisme. Mais une des œuvres les plus vigoureuses de ces

(1) Il a signé le « Manifeste des 93 » pour le Germanisme, en 1914.

dernières années est le roman documentaire de *Clara Viebig* : la *Garde au Rhin* (1902). Il remémore la colonisation prussienne de la province rhénane, l'infiltration artificielle, méthodique, dont l'agent discipliné fut le sous-officier ou le petit fonctionnaire. Le livre de Clara Viebig nous a instruits de cette page d'histoire, il l'offrait à nos méditations bien avant 1914.

Pour la poésie allemande, la période contemporaine est marquée par une agitation fiévreuse et souvent vaine, avec de nouvelles aspirations au génie. Mais, encore une fois, les modèles sont en France, ainsi que l'avouent humblement les *frères Hart* en 1882. Deux ans après, parut un recueil lyrique, composé par différents poètes. A côté de *Wildenbruch* se faisait entendre *Arno Holz*, esthète decadent, qui eut des prétentions au naturalisme et qui s'est inspiré de *Maupassant*. Cette nouvelle école, la *Toute Jeune Allemagne*, s'affirma bientôt dans une revue munichoise, *die Gesellschaft* (de 1885). *Karl Bleibtreu* s'y montrait disciple de Zola.

En effet, à part quelques exceptions, l'esprit allemand d'après 1870 chercha à l'étranger son inspiration, sinon ses sujets. Or, en France, le naturalisme avait dégénéré en peinture des vices et des laideurs humaines. Alors on vit après le roman, et dans un sens nouveau, la poésie s'emparer des cas exceptionnels, étranges, morbides : tels furent les sujets de l'école *décadente*, illustrée chez nous par des talents d'une souplesse exquise et parfois inquiétante. Baudelaire s'y distingua, et

aussi Verlaine — bien qu'il s'en soit défendu. — En même temps le *Symbolisme* sévissait en poésie avec Mallarmé, en prose avec Huysmans, qui du reste, bon observateur, y semblait plutôt chercher des sensations nouvelles. On s'entretenait dans un état d'âme impressionnable — ou *impressionniste*, comme on l'appela —, assez mobile, impulsif, et toujours hanté de mystère, toujours prêt à s'extasier devant le « sens profond » des choses. Les moindres faits de la vie courante prenaient une valeur occulte, dans cette littérature nerveuse et morbide. Aussi les sujets les plus insignifiants étaient-ils gros de « symboles » : sous le dédain des apparences fugitives, le dilettante laissait percer son obsession d'un au-delà. Ou bien le poète, un Albert Samain, avait la manie de parler par figures, de composer avec art des tableaux étranges, d'un autre temps et même hors de toute réalité, où il s'agissait moins de vérité que d'exprimer des chimères, des impressions vagues et troublées.

Le Verlaine allemand, né à Kiel, *Detlev de Liliencron* (1844-1909), ancien capitaine de cavalerie, eut une âme de soudard alcoolique, traversée mélancoliquement par d'émouvantes visions de soirs de bataille, ou badinant en couplets égrillards... Du reste, en 1892, une Revue de « Jeunes » avait fait connaître des impressionnistes. *Richard Dehmel*, si réputé (1), est de cette école ; ainsi que *Stefan George*, moins mystique et plus artiste peut-être,

(1) Ce poète a signé, comme les érudits notables, le Manifeste pour le Germanisme, en 1914.

et le Viennois *Hugo de Hofmannsthal* [1], plus tard dramaturge à réminiscences antiques.

Le poète qui synthétise le mieux les tendances de ce milieu est le Silésien *Gerhart Hauptmann* (né en 1862), naturaliste et mystique tout à la fois dans ses drames. Naturaliste, il le fut au sens réel du mot, ayant été l'élève du physiologue Hæckel à Iéna ; puis il le redevint au sens littéraire non sans un certain illuminisme, en se prêtant un apostolat. Les malaises de la société, il les décrivait pour les guérir, et, des laideurs mêmes et des misères, il faisait surgir la rédemption. De là, ce talent mélangé, à mi-chemin entre l'expérimentateur et le visionnaire... Dans son premier drame social, *Avant le lever du soleil* (1889), il a représenté les ravages de l'alcoolisme dans la famille d'un fermier. En 1892 il donna les *Tisserands*, qui lui valurent un succès prodigieux ; la pièce, traduite et montée à Paris au théâtre Antoine, procura chez nous l'illusion de découvrir en elle le drame « socialiste » de la misère humaine, comme une puissance mystique du Peuple opprimé. La surprise qu'on éprouva, fit perdre de vue les origines de cette « révélation » germanique, composée surtout de trois éléments : le naturalisme de Zola, le problème social, commun à tous les pays, enfin le mysticisme plus particulier à nos voisins. — Ce dernier trait, seul, germanisait l'ensemble ; et il reparut sous forme de rêve extatique au milieu des détails naturalistes, parmi les

(1) L'*Electre* et l'*Œdipe* de Hofmannsthal sont d'un faux hellénisme, aussi névrosé que celui de Nietzsche ou de Schiller était symbolique et nébuleux.

haillons et la souffrance, dans une pièce étrange : *l'Assomption de Hannele Mattern* (1893). Une telle tendance à l'exaltation religieuse et aux visions romantiques fit saluer en *Hauptmann*, malgré le « socialisme » de ses premières œuvres, un grand « Germain » de la nouvelle littérature. Il eut bientôt là-bas des fanatiques, pour avoir chanté la *Cloche engloutie* (1896) : c'était un conte si profond, en cinq actes, que le « génie » des commentateurs s'y engloutit aussi, à la suite du poète.

D'une façon générale, le socialisme dans les pays du Nord a pris un aspect mystique, par exemple dans les puissantes créations du Scandinave Ibsen. Un contemporain de Hauptmann, Bjœrnstjerne Bjœrnson, farouche pangermaniste de Norvège, nous entraîna « Au-delà des forces humaines », avec la même exaltation de visionnaire. On crut que le « génie du nord » révolutionnait l'art [1]. Et ce n'était pourtant que l'ancienne rêverie mystique, souvent transposée en des sujets d'actualité.

(1) Bien entendu, Hauptmann a signé l' « Appel » de 1914 en faveur du Germanisme.

TROISIÈME PARTIE

ROLE NATIONAL DES « INTELLECTUELS »

CHAPITRE PREMIER

La Philosophie allemande

Les origines mystiques de la philosophie allemande sont indéniables. Si l'esprit germanique nous apparaît dès le Moyen Age, dans sa littérature même, enclin à la songerie, à plus forte raison sa métaphysique a-t-elle dû se ressentir d'une telle aptitude aux rêveries de sentiment, et aussi à la spéculation abstruse. Nombre d'illuminés puisèrent à cette source d'inspiration nationale. Tels, au XIVe siècle, maître Eckart, Tauler et Suso. Un zèle impatient de rénovation religieuse anime ces précurseurs de Luther. Ils réunissent de véritables confréries d'adeptes. Un instinct de groupement, un esprit pratique d'organisation sociale, se fait

jour déjà chez ces mystiques (1). Ils sont les ancêtres (2) des illuminés du romantisme, qui conçurent une « Eglise invisible » et l'Etat germanique futur.

Dans un milieu si tourmenté, la claire logique de Descartes devint au XVIIe siècle un modèle précieux. Ce qu'il y eut de raisonnable, de *rationnel*, chez ce philosophe, aurait représenté un réel progrès, si ses disciples allemands avaient su s'en insuffler l'esprit. Du moins, ils s'y appliquèrent. De même que l'école silésienne entreprenait d'adapter à l'Allemagne notre classicisme, on enseigna la doctrine de Descartes dans les universités. C'était l'âge d'or de notre influence en Europe. Il dura encore une bonne partie du XVIIIe siècle. Mais *Leibnitz* (3), qui d'ailleurs tira parti de cet enseignement et qui écrivit encore — à l'usage du monde savant — en latin et en français, commença de ger-

(1) Avant Jacob Boehme, l'un des plus paradoxaux et des plus germains parmi ces philosophes fut assurément le cardinal *Nicolas de Cues* (Nicolas Crypfs, 1401-1464, né à Cues-sur-Moselle). Il partait de cet axiome, qu'en tout ordre de choses le maximum est identique au minimum. Hegel, de même, fera la « synthèse » des contraires (Cf. P. Duhem, *la Science allemande*, Paris, 1915, p. 20-22).

(2) Il faut reconnaître que ces tendances spéculatives furent singulièrement aidées par le culte aveugle de la philosophie antique, tel qu'on le pratiquait au Moyen Age. Le respect scolastique pour les formules d'un Aristote n'est qu'un exemple entre cent. On ne retenait du génie grec qu'un aspect extérieur, et des dogmes. Mais le sens réel, la leçon d'expérience que l'hellénisme avait apportée, restait encore méconnue. Ainsi le Moyen Age, même par ses admirations maladroites, s'entretenait dans sa métaphysique, dans l'erreur du raisonnement *a priori* : tout le contraire de la méthode d'observation.

(3) né à Leipzig en 1646, mort en 1716. — Mathématicien, il s'attribua la découverte du calcul différentiel, que l'Anglais Newton revendiqua énergiquement pour sa part, accusant le philosophe allemand d'avoir usurpé le mérite de cette invention.

maniser quelque peu la philosophie, sans qu'on y prît bien garde. Il attacha son nom à un de ces systèmes, fort chimériques, qui ont valu à la pensée allemande trop d'admirateurs. Il imagina des *Monades* (1714), sorte de principes immatériels des choses d'ici-bas ; et, avec ces entités inexplicables, il « expliqua » l'univers. Métaphysicien, il fut partisan des « idées innées », antérieures à toute expérience ; et s'opposa ainsi à l'opinion plus raisonnable de l'Anglais Locke, qui voyait l'expérience formant les idées peu à peu [1]. — Mystique, il attaqua aussi le scepticisme du Français Bayle. Il bâtit donc une *Théodicée* (1710) pour se donner raison *a priori*. Il y mettait la Providence divine au service de ses idées, de son optimisme toujours satisfait. Tout était bien... même le mal. « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes » : formule qu'a immortalisée l'ironie de Voltaire. Notre spirituel écrivain nous fait voir Candide, certain élève d'un philosophe Pangloss, qui se démontre après coup la nécessité providentielle des pires mésaventures. L'allusion est claire : « Candide », aux dépens de Leibnitz, est le roman de l'éternelle sottise, et par là, un livre incomparable de sagesse.

A Leibnitz succéda *Christian Wolff* (1679-1754) en fait de gloire philosophique. Wolff, en continuant son maître, se ressentit toutefois de l'atmosphère d'un siècle libre-penseur. Il exerça imprudemment aux dépens des dogmes de son Eglise cet esprit critique qui était pourtant une tradition luthérienne.

1. Cf. Leibnitz, *Nouveaux essais sur l'entendement*.

Aussi les orthodoxes l'éloignèrent-ils de l'universite de Halle où il enseignait; Frédéric-Guillaume Ier le menaça de pendaison : on ne badinait pas avec la discipline, dans la Prusse du roi-sergent... Mais il ne faudrait point croire que le « rationalisme » de Wolff fût dépourvu d'idées *a priori*, de métaphysique, en un mot. Même la Raison, chez les philosophes allemands, a quelque chose de mystique, à quoi le bon sens ne suffit pas. On le vit bien, quand les élèves de Wolff énoncèrent leur théorie de l'art, Esthétique prétentieuse (1).

Vers le déclin du XVIIIe siècle, déclin aussi pour la religion officielle, un philosophe, sceptique en apparence, renouvela soudain par un acte mystique la Réforme de Luther : c'est Kant.

Emmanuel Kant inaugure en Allemagne la philosophie nationale, qui restaure la foi chancelante, pour en faire une religion d'Etat. Nous insistons ailleurs sur le caractère germanique de son œuvre. Ici, quelques détails biographiques suffisent. De famille écossaise en partie, par son père, il naquit et vécut à Kœnigsberg (1724-1804) ; professeur à l'Université, il resta épris de méditation et de vie intérieure. Toutefois, il ne fut pas sans subir diverses influences. Le scepticisme de l'Ecossais Hume, et aussi la « religion naturelle » de Rousseau, ont agi sur son esprit. D'autre part, les orientalistes, les exégètes, les historiens de la nature et des civilisations humaines, l'ont intéressé par leurs théories

1. Cf. ci-dessus, 2e partie, chap. II, *b*.

anthropologiques, et par leurs doutes touchant la véracité des livres saints. Mais le piétiste veillait en lui : il découvrit de nouvelles raisons de croire, pratiques et mystiques tout à fois.

Jean-Gottlieb Fichte (1762-1814) (1), son disciple, a renchéri encore sur l'Etatisme de sa doctrine. Etudiant à Iéna, il commença par la théologie; de là, il n'y avait qu'un pas jusqu'à la philosophie religieuse. Il vint dire son mot dans le problème vital qui se posait devant l'Allemagne protestante : la nécessité « pratique » d'une religion, pour la discipline sociale. Devenu en 1794 professeur à l'université d'Iéna, il définit alors le rôle social, patriotique, du savant (2). La science, chez lui, prenait déjà le sens allemand que nous signalons ailleurs (3). Il ne la séparait pas de l'action nationale (4); le savant devait se sentir le représentant de la culture de son peuple : ce qui supposait, aux yeux de Fichte, un certain don d'inspiration intellectuelle et morale. C'était bien de l'illuminisme...

A son tour, *Frédéric-Guillaume-Joseph Schelling* (1775-1854), Allemand du sud (5), apporta au mysticisme autoritaire de Kant tous les développements d'une imagination fertile. Voisin du groupe de Heidelberg à certains égards, et plus encore des Schlegel, il a poussé dans toutes les voies la spécu-

(1) né en Lusace.
(2) Cf. ses *Leçons sur la destination du savant* (1794).
(3) Cf ci-dessous, chap. IV.
(4) Il fut recteur de la jeune université de Berlin.
(5) Il naquit en Souabe.

lation romantique (1). On l'a vu d'abord s'assimiler les postulats kantiens, et le Moi de Fichte; puis son *panthéisme* s'est dessiné (2), et, par là même, ses visions *dynamistes* en science : Construction laborieuse et pourtant simpliste, qui prétendait ramener la diversité des choses à leur *Identité* foncière, « dans l'Absolu » (3).

Nous touchons au pur germanisme avec Hegel. *Georges-Guillaume-Frédéric Hegel* (1770-1831), qui enseignera à Berlin pendant treize ans, de 1818 à sa mort, naquit en Wurtemberg (4) comme Schelling, et fut son rival. Il publia en 1807 une synthèse audacieuse : sa *Phénoménologie de l'esprit* (5), d'où date réellement sa doctrine. Il y embrassait, d'une vision intégrale, toutes les phases du développement de la pensée humaine, jusqu'à la science « absolue »... En un pareil sujet, il pouvait difficilement être clair : même il poussa l'obscurité jusqu'à la perfection philosophique du genre. A l'entendre, il semble que l'Idée, régnant sur l'univers, crée l'évolution par bonds successifs, et qu'ainsi, magiquement, l'Esprit se réalise en l'Histoire. Qui le sait? le philosophe, qui le veut. Et où se concentre cet esprit immanent et dominateur ? dans l'Etat prussien : Pouvez-vous en douter ?

(1) Professeur d'université, comme Kant et Fichte, il fut à Munich un haut personnage ; le roi de Bavière l'anoblit.

(2) Cf. ses *Idées pour une Philosophie de la nature* (1797).

(3) Cf. aussi son *Système de l'Idéalisme transcendantal* (1800).

(4) à Stuttgart.

(5) Cf. aussi, entre autres œuvres, sa *Logique* (1812-1816), une *Encyclopédie des sciences philosophiques* (1817-1818), et une *Philosophie du droit* (1821).

Arthur Schopenhauer (1788-1860) fait songer à Nietzsche, par son ironie trompeuse à l'égard de certains aspects de la pensée allemande. Fichte, Hegel, Schelling sont, dit-il, trois sophistes. Mais leur maître Kant restait un prodige, dont, bien entendu, il se proclamait le distingué continuateur. Du moins Schopenhauer, sombre pessimiste, fut, par un heureux contraste, un écrivain assez harmonieux, un littérateur au milieu de métaphysiciens obscurs : et c'est à quoi il dut sa renommée. Mérite superficiel, du reste : car sa philosophie malsaine est au fond la spécieuse apologie d'un vouloir tourmenté (1).

Edouard de Hartmann, après lui, a développé un nihilisme désabusé, une tendance au néant, au Nirvâna des bouddhistes. Il lui donne sans doute une forme nouvelle, plus active; il en fait (1864-1867) l'Inconscient qui sommeille en nous comme une puissance créatrice, pleine de mystère, mais déjà lasse au terme de tant de siècles, et aspirant au repos. On devine, dans cette théorie, comme sous un symbole, l'épuisement de la philosophie mystique, si fiévreuse chez un Hegel, et qui retombe impuissante à son néant primitif.

(1) Cf. son principal ouvrage : *Le Monde comme volonté et comme représentation* (1819).

CHAPITRE II

L'Œuvre pratique des Théologiens et des Philosophes (1)

a) Les Théologiens, artisans d'une discipline d'Etat

Les études d'histoire générale qui se rattachaient à la période des explorations et des voyages, et de plus le progrès des sciences, offraient au monde occidental, vers le milieu du XVIIIe siècle, un horizon nouveau. La connaissance plus exacte, plus diverse, des religions et des civilisations humaines, ainsi que des pays où elles se développèrent, permettait d'en comprendre mieux l'origine, la nature, la valeur. L'Histoire sainte, les dogmes chrétiens eux-mêmes, rentraient dans le cadre de ces recherches critiques. On voulut les expliquer comme les autres faits du passé : montrer comment les croyances, les rites, les religions en un mot, étaient nées de façon

(1) Cf. notre ouvrage écrit en 1911, publié en mars 1914 : « *Du Christianisme au Germanisme*. L'Evolution religieuse au XVIIIe siècle, et la Déviation de l'Idéal moderne en Allemagne. »

« naturelle et humaine ». Mais, par là, leur caractère divin fut mis en doute. On fut porté à voir, dans les légendes sacrées, le simple produit de l'imagination des peuples, non plus les révélations d'en Haut. On pensa donc que tout s'était passé sans intervention du Ciel. La croyance au surnaturel chancela, car l'étude des causes naturelles semblait éliminer l'hypothèse des miracles. Les historiens se flattaient de le démontrer.

Or cette libre-pensée, issue de l'expérience historique, envahissait l'Allemagne comme la France, vers le début du règne de Frédéric II. Chez nous, Bayle et Montesquieu y avaient contribué, puis Voltaire et l'Encyclopédie, — avec les travaux importants de l'Académie des Inscriptions. Chez nos voisins, un *Michaelis*, un *Ernesti*, un *Eichborn*, appliquaient leur méthode critique à la tradition chrétienne. Les théologiens érudits, qui pratiquèrent l'Histoire des religions, devenaient sceptiques. Ils trouvaient aux récits sacrés une origine trop réaliste, trop humaine, pour leur garder une pieuse croyance. Par suite, ces personnages des Églises protestantes souriaient eux-mêmes des dogmes qu'ils enseignaient.

D'ailleurs Luther n'avait-il pas encouragé les siens à la « libre recherche », qui doit épurer le christianisme des « superstitions » catholiques ? On appliquait avec zèle cette leçon dangereuse pour le protestantisme lui-même. Vers 1770, la « critique » avec les arguments tirés de l'Histoire, avait fait de tels progrès, que l'incrédulité envers les dogmes ruinait les convictions religieuses du clergé prus-

sien. De son côté, le « Roi-philosophe » n'était pas moins sceptique.

Il y eut donc, en Allemagne, une période de négation imprudente. On s'ingéniait à saper l'autorité de la tradition chrétienne. Nommons, parmi les plus hardis émules des « rationalistes » Wolff et Baumgarten, les « libéraux » *Reimarus*, *Spalding*, *Tœllner*, *Steinbart*, *Auguste-Frédéric Sack*, *Semler*, *Jérusalem*, *Abraham Teller* (1), qui, presque tous, tendaient plus ou moins à l'hérésie. L'on ébaucha même des plans de rénovation religieuse, qui devaient remplacer le christianisme par une Église de « Religion naturelle », conçue selon les idées de Rousseau.

Or, pouvait-on ébranler les Eglises sans émouvoir les Etats ? Les religions n'étaient pas seulement, par leurs clergés, une partie de l'organisation des sociétés ; mais aussi, par leur dogme, dans une certaine mesure, les législatrices de la morale publique. Précisément les théologiens — si incrédules qu'ils fussent — n'étaient-ils pas les gardiens de cette morale ou les serviteurs de l'Etat ? Ceci leur donnait à réfléchir. Ils savaient fort bien que dans l'Eglise de Prusse l'intérêt de la religion est subordonné à l'intérêt politique.

La libre-pensée était donc un péril, mais non le seul. D'autant plus que sous le scepticisme apparent

(1) L'érudit *Reimarus* appartint donc à cette lignée de piétistes libéraux. Après sa mort (1768), ses *Fragments d'un Anonyme* furent publiés par Lessing, — avec éclat : car on sait combien le pasteur orthodoxe Melchior *Gœze*, de Hambourg, s'en montra choqué.

à l'égard des dogmes, le rêve mystique vivait toujours, prêt à de nouvelles espérances sur les ruines même de l'Eglise officielle. On voit donc à quel autre danger s'exposait l'Etat protestant, s'il ne sauvait pas le dogme par une réaction opportune. D'un côté les libres-penseurs battaient en brèche son autorité. Et d'autre part les mêmes libres-penseurs, gardant en eux un vieux fond de mysticisme, tendaient à abandonner leur religion chancelante pour une autre croyance... Laquelle ? — Le protestantisme, victime de ce besoin de critique, que Luther opposait à la « foi aveugle », s'était si bien critiqué lui-même au siècle des « lumières », que les esprits clairvoyants en prévoyaient la faillite. Où donc la foi, encore vivace, se réfugierait-elle, délaissant une confession dont les pasteurs devenaient incrédules ? Elle avait le choix. En dehors de l'Eglise officielle, les associations secrètes, les confréries mystiques furent florissantes au XVIIIe siècle dans les milieux protestants. On y cherchait, loin du scepticisme dissolvant, les consolations de l'âme. Las des disputes entre théologiens et des « Variations de l'Église protestante » — selon le mot de Bossuet — les piétistes *Spener*, *Franke*, avaient déjà fondé leurs cénacles. Et de même, en 1727, était née la communauté de *Herrnhut*. Ainsi s'ébauchait cette « Eglise invisible », que Kant, Fichte et le germanisme entreprendront plus tard de réaliser sur terre. — Mais d'abord, sous le règne de Frédéric II, on craignit fort dans les milieux officiels que de tels groupements ne fussent un danger pour l'Eglise d'Etat. On y vit même la menace d'un retour

au catholicisme; péril autre que celui de la libre-pensée, mais dû à la même cause : la critique imprudente du dogme protestant.

Alors les « libéraux » furent les premiers à s'alarmer; ils reprirent en mains la défense des intérêts de leur Eglise. Un libraire, *Frédéric Nicolaï*, les directeurs de la *Revue mensuelle de Berlin*, *Biester* et *Gedicke*, naguère ennemis du dogme, devinrent soudain les plus zélés gardiens de la Jérusalem protestante. Nicolaï, quelque peu halluciné, vit partout des jésuites déguisés, « émissaires de Rome », parcourir les campagnes (1) : ce qui lui valut les railleries de *Bahrdt*. Et même certains protestants, *Stark*, le mystique *Lavater*, furent victimes d'une véritable inquisition exercée par leurs coreligionnaires contre tous les suspects. Les scrupuleuses objections d'un *Garve* vis-à-vis de la Revue de Berlin ne servaient qu'à surexciter les nouveaux croisés. Alerte ! l'adversaire traditionnel, le catholicisme, veut reprendre les biens d'Eglise, sécularisés et définitivement acquis aux traités de Westphalie. Alors, de nouveau, on dénonce l' « obscurantisme » catholique, qui veut profiter, chez les protestants, de leur désunion et d'un « réveil de la foi ». On recommande aux « sujets loyaux » de l'Etat prussien, de faire front contre l'ennemi héréditaire au nom de la Culture luthérienne : de même Bismarck, après 1870, prêchera contre le catholicisme un combat pour la « Culture »

(1) Cf. sa *Description d'un voyage à travers l'Allemagne et la Suisse en l'année 1781*.

(*Kulturkampf*)... Or il s'agissait bien de convictions intellectuelles ! « Pour l'amour de la paix », déclarait en substance un collaborateur de Biester, nous accepterions toutes les superstitions catholiques : mais notre *intérêt* politique est de ne pas céder (1786).

Dès lors, les « libéraux » de la veille devinrent les défenseurs les plus convaincus de leur Eglise : défenseurs contre le péril catholique, et par suite également contre la libre-pensée, par intérêt d'Etat. Telle fut l'origine de cette réaction qui sauva la Prusse sous le règne de Frédéric II et lui donna son organisation intellectuelle. Il faut retenir une question cynique mise au concours par l'Académie royale de Berlin à l'instigation de Frédéric II en 1780, sous une forme quelque peu hypocrite : « Est-il utile au peuple d'être trompé ? » Plusieurs concurrents répondirent hardiment par l'affirmative.

Or nos propres libéraux de naguère, notamment les philosophes du XVIIIe siècle, eurent souvent à l'égard de la Prusse une certaine sympathie et des illusions (1). Celles-ci remontaient à la révocation de l'édit de Nantes. Les protestants français n'avaient-ils pas trouvé alors aux bords de la Sprée une nou-

(1) Ils transmirent leur prussophilie à la génération de 1789, en qui l'on retrouve les mêmes illusions naïves, que Mme de Staël devait rajeunir. (Sur cette erreur d'un certain parti, de 1789 à 1795, cf. Albert Sorel, *l'Europe et la Révolution française*). Des Révolutionnaires énergiques eurent raison, sur ce point, de l'idéologie « libérale » : et l'annexion de la rive gauche du Rhin fut décidée (Cf. ci-dessus, 1re partie, chap. I, *b*). On sait comment Napoléon amplifia ce programme. Le parti républicain lui en sut gré, et resta, sous la Restauration, fidèle à l'idéal bonapartiste... jusqu'à la rupture avec Louis-Napoléon.

velle patrie, plus « généreuse » et plus accueillante aux idées nouvelles? Du moins on le crut. Et ce souvenir ne fut sans doute pas étranger à l'opinion flatteuse que nos Encyclopédistes se faisaient des Hohenzollern, quand Voltaire partit pour la cour du « roi-philosophe ». Il se montra, aux premiers jours, tout ravi de voir « les grenadiers et les muses » faire si bon ménage. Mais bientôt il s'enfuyait sans embrassades ni fanfare, de cette « Athènes » de la Sprée. — *Frédéric II*, qui affectait le culte le plus sincère pour nos talents, ne se laissa pas arrêter par cette mésaventure, où la crédulité de sa dupe avait dû l'amuser un instant. Il se garda bien de rompre toute relation avec ses « amis » français. Utilisant les bons services d'un Maupertuis (1), d'autre part ne cherchait-il pas à retenir dans sa clientèle le docte d'Alembert? Administrateur à la manière prussienne, il poursuivit l'organisation pratique de toutes choses, même intellectuelles. Il lui fallait des savants et des hommes de lettres, ainsi que des ingénieurs pour les travaux des routes et des mines, ainsi que des théologiens pour la discipline sociale des consciences... quoique pour sa part il fût libre-penseur. Les écrivains donc, tels Voltaire et Maupertuis, il les fit venir de France, convaincu de notre avance sur les divers domaines de l'esprit ; et il rédigea lui-même en français de nombreux ouvrages. Par ailleurs, dès que ses guerres lui laissaient quelque répit, il faisait creuser des

(1) président de l'Académie de Berlin. Il s'était brouillé avec Voltaire.

canaux, défricher des landes, bâtir des villages. Il sut trouver du personnel. Et, quant à la « culture » des consciences, il ne manqua pas non plus de pasteurs disciplinés, pour l'enseignement d'une morale « utile à l'Etat ».

On voit en quel sens Frédéric II, contemporain des Encyclopédistes, était le roi-philosophe : « libéral »... tant que les intérêts de son Etat n'étaient pas en jeu. Or son successeur *Frédéric-Guillaume II* (1786-1797) donna dans l'illuminisme des Rose-Croix. Son avènement coïncide à peu près avec un réveil mystique, que laissait d'ailleurs prévoir la réaction d'Etat dès le règne précédent (1).

Quel fut le système préconisé? Garder pour soi sa libre-pensée, mais ne point troubler le culte public, ne pas rendre la religion douteuse aux yeux du peuple, qu'il faut maintenir en bonne discipline. Le pasteur, comme le professeur, est fonctionnaire : ils doivent observer tous deux, dans leur enseignement, le respect de l'ordre établi. La « vraie science », d'après Herder et *Stœudlin*, a pour mission de veiller à la stabilité de l'Etat. On voit par là comment la Prusse enraya toute tentation révolutionnaire, chez ses intellectuels, aux environs de 1789 : ou plutôt comment ils s'y dérobèrent d'eux-mêmes par instinct de discipline... Alors les « libéraux » prussiens, les théologiens à demi incrédules, mais conservateurs par intérêt, protestent qu'ils ne veu-

(1) Puis vint *Frédéric-Guillaume III* (1797-1840), homme et souverain médiocre ; il eut des déboires sous Napoléon. Mais à côté de lui la *reine Louise*, idole des patriotes romantiques, groupait autour d'elle le parti militaire, qui après 1806 prépara la revanche d'Iéna.

lent pas toucher à la tradition. Ils invoquent le devoir social, l'Etat qui est leur bien le plus précieux. Et ils se prennent à mépriser, à détester les philosophes ancêtres de la Révolution, Voltaire, Rousseau lui-même, qui abusaient de la libre-pensée au péril de la discipline... sans laquelle il n'est point de Culture, dans le sens prussien du mot.

L'attitude la plus habile, et par suite la meilleure, d'après ces théologiens, était donc la suivante : « *Pense* pour toi ce que tu tiens pour vrai ; mais ne trouble pas le peuple par tes doctrines : *agis* selon tes devoirs de fonctionnaire. » Telle fut l'opinion du philosophe Kant lui-même, et aussi, entre autres, d'un certain *Rœnnberg*. Celui-ci rédigea une apologie de l'*Edit de religion* (1788), par lequel Frédéric-Guillaume II prescrivait justement au corps enseignant, pasteurs ou professeurs, l'observance de ce « devoir d'Etat », quelle que fût leur conviction [1]. D'ailleurs Frédéric II avait trouvé comme solution la même double attitude : il admettait que, sceptiques en eux-mêmes, les maîtres du peuple fissent semblant de croire extérieurement ; car, pensait-il, il faut en imposer au vulgaire par des fictions ; il est avantageux de lui persuader qu'on représente vis-à-vis de lui l'autorité divine sur terre : Mensonge si l'on veut, mais « mensonge utile ». Voilà le *système de la Duplicité*, recommandé officiellement à ces fonctionnaires. Qu'ils

(1) Henri *Zschokke* (1771-1848), publiciste et romancier assez spirituel, fut une victime de l'Edit de Religion. S'étant permis de le désapprouver, il dut renoncer à tout espoir d'obtenir un emploi en Prusse comme théologien. Il se fit alors de la Suisse une seconde patrie.

soient convaincus ou non de ce qu'ils enseignent, peu importe: mais que du moins, dans l'enseignement public, le dogme de l'Eglise serve d'auxiliaire officiel à l'Etat.

b) Les Philosophes, rénovateurs de l'Etat Prussien

Une religion d'Etat, voilà bien en effet ce qui restait de la Réforme de Luther après les assauts du scepticisme au XVIIIe siècle, dans son propre clergé. C'est-à-dire qu'à défaut de la croyance sincère, emportée dans la tourmente d'incrédulité, on a gardé ce motif : l'intérêt politique. — Mais une nouvelle conviction en va naître. Sans doute le philosophe n'a plus la « foi », au sens vulgaire du mot : il laisse au peuple de telles illusions naïves. Quant à lui, qui propage ces fictions, il en voit du moins le haut intérêt pratique. Il se dit : si la religion n'a de vérité que par son rôle dans l'Etat, c'est moi qui lui donne cette vérité pratique, laquelle remplace l'ancienne croyance ; la religion n'est plus rien que par ma volonté qui la restaure ; Dieu, l'éternité de l'âme, la divinité de la Révélation, je n'accepte plus d'en haut ces vérités : désormais c'est moi qui les crée comme autant de *postulats kantiens*, comme les émanations de mon désir. « Je veux que Dieu soit »... afin que ce nouveau Dieu allemand collabore au règne de ma morale, serve mes desseins,

et qu'il soit, en un mot, mon « Allié dans le ciel ». — Ainsi le mysticisme s'est réveillé, avec la *Raison pratique* de Kant. On ferme les yeux à la libre-pensée trop clairvoyante, gênante par ses « lumières » : et l'on croit de nouveau, parce qu'on *veut* croire, parce qu'on organise avec ferveur l'Etat mystique de l'avenir, en se prêtant une mission divine.

Alors le philosophe, inspirateur de l'Etat romantique qu'il évoque, créateur du céleste mirage dont il s'éblouit, sent son âme gonflée d'un orgueil immense. Son *Moi* — tel, celui de *Fichte*, — s'attribue un pouvoir magique sur le monde. Et bientôt *Schelling* s'écriera : « Je me proclame maître de la nature, et j'exige qu'elle soit déterminée par la loi de ma volonté. » Nous pressentons ici tout le délire intellectuel du Germanisme.

Il ne restait plus à ce germanisme organisateur, qu'à se tourner vers l'Histoire et la Nature, pour leur imposer ses décrets. Or il s'y trouvait préparé par la philosophie de *Herder*, et aussi par les idées de la *Franc-Maçonnerie* du temps.

La Franc-Maçonnerie s'était renouvelée au XVIIIe siècle sous l'impulsion des études historiques. D'abord simple tradition occulte qui disait détenir la clef du savoir, elle haussa ses prétentions. Elle rêva d'une synthèse de toutes les croyances humaines, que les historiens rassemblaient alors en un vaste tableau. Elle y mêla ses propres idées mystiques. Elle se crut désormais une « Religion des religions », apportant à l'ère moderne son évangile humanitaire. Cette philosophie religieuse, on le voit, est appa-

rentée à l'idéal de la Révolution française ; et celle-ci, en effet, dut beaucoup à l'agitation franc maçonnique qui emplit la seconde moitié du même siècle. En Allemagne, un mouvement d'idées analogue dévia bientôt vers une philosophie moins révolutionnaire, plus nébuleuse. Herder, Fichte, Schelling, Hegel, conçurent eux aussi un « maçonnisme » universel, dominant l'Histoire. Rêverie ambitieuse : ils virent les religions, symbolisant les étapes de la Culture humaine, préparer les hommes, les « initier » peu à peu depuis des siècles à la religion suprême, qui sera la discipline du Germanisme. Ils le virent surtout à force de le vouloir... Donc, au lieu de convier l'humanité à une Révolution, on lui propose, en somme, un idéal d'Etat prussien. Douce perspective que nous entr'ouvraient ces visions de l'Histoire, de Herder à Hegel [1]...

Aussi l'Etat, le *Staat* des philosophes romantiques, leur apparaît-il comme la puissance de

(1) Henri Heine nous avertit d'ailleurs que la vraie Allemagne n'était point celle de Mme de Staël. Il le fit en termes étincelants, qu'il eût fallu retenir : « Le livre de Mme de Staël m'amuse et m'irrite. Ecoutez cette tempête en habits de femme : " Oh! quelle délicieuse fraîcheur règne dans vos forêts ", ne cessait-elle de s'exclamer : " quel parfum de violette nous y ranime ! Vous êtes un bon peuple plein de vertus, et vous n'avez pas idée de la corruption qui sévit à Paris dans la rue du Bac ". La bonne dame ne vit chez nous que ce qu'elle voulut voir : un pays nébuleux de purs esprits, où les hommes, immatériels, et faits de pure vertu, errent sur des champs de neige, en ne causant que de morale et de métaphysique. Elle n'entendit que ce qu'elle voulut entendre... et jamais la vérité... Elle voit partout notre spiritualisme, elle vante notre honnêteté, notre vertu, notre culture... elle ne voit pas nos casernes. Ce serait à croire que tout Allemand mérite le prix Monthyon. — Et tout cela, pour narguer Napoléon, dont nous étions alors les ennemis ».

Kultur suprême, comme la réalisation du divin sur la terre. En rêvant de discipliner le genre humain, ils travaillent à son éducation, ou du moins ils le pensent : le théologien *Steinbart* par exemple. Les essais pédagogiques de cette époque portent la marque de cet idéal prussien. *Resewitz* à Kloster-Berge, *Basedow* (1) à Dessau, dirigèrent, avec « philanthropie », des établissements où l'on « formait l'esprit » par les gestes machinaux, par la stricte subordination sous l'autorité. Il s'agissait en vérité de renouveler l'enseignement public, pour en faire une école de caporalisme.

Les représentants de cette discipline d'Etat, préposés à la « culture humaine », se prirent bientôt pour des fonctionnaires de droit divin, ou pour des soldats de Dieu sur terre. De là, dans l'armée et l'administration prussiennes, pénétrées des idées mystiques de Kant et de Fichte, un orgueil incommensurable, vers le début du XIXe siècle. En face de la France « révolutionnaire et corrompue » se dressait la « volonté bonne », le *Staat ;* animé d'une céleste discipline, il sauverait l'Europe et imposerait au genre humain, par la force, sa culture impérative. Ainsi naissait un dangereux fanatisme, avec les ministres de la reine Louise, Stein, Scharnhorst, bien avant 1813. Le maréchal Blücher, le « héros prussien » de la Katzbach et de Waterloo, se crut donc le bras de la Providence. A côté de lui, son

(1) Un émule de Basedow fut le Suisse *Pestalozzi*, jeune ami de Bodmer, et un peu influencé par son milieu mystique. Il acquit un grand renom de réformateur en Pédagogie, faisant appel à l' « intuition naturelle », plutôt qu'à la raison.

chef d'état-major *Gneisenau* avait instruit cette « armée de Dieu », déjà menaçante pour la paix du monde. Telle était l'œuvre des philosophes romantiques.

c) Germanisme intellectuel, Germanisme dans l'action

Comme nous l'avons vu, le principe d'une discipline d'Etat devint pour le protestantisme d'Allemagne, en ce temps, une sorte de religion nouvelle, et la parodie de l'idéalisme moderne. Elle s'est parée de tout le rêve du XVIIIe siècle finissant. Elle se réclame de l'esprit humain... et c'est pour lui commander. Elle invoque la « Culture »... et pourtant elle n'est à son origine et dans son développement qu'une force utilitaire et violente qui opprime la vérité, et avec celle-ci la civilisation.

A priori, ce que veut l'Etat prussien est conforme au « besoin » des peuples, puisqu'il a mission de les éduquer. On ne consulte pas les intéressés : on connaît leur intérêt « véritable », mieux qu'ils ne pourraient le faire. L'Etat auquel incombe l'œuvre de police suprême, ne possède-t-il pas le privilège divin, l'intuition de la conscience d'autrui ? Ayant la force, il a aussi le « droit » d'opprimer les peuples faibles : car il sait, mieux que ceux-ci, ce qui leur convient. Et de quoi se plaindraient-ils ? On leur apporte une discipline, donc une *Kultur*

supérieure...Comment ! disait l'historien Treitschke, les Alsaciens protesteraient contre l'annexion de l'Alsace ? « Cette canaille dégermanisée » n'est pas digne du nom prussien ; mais « noblesse oblige » ! « c'est à nous, Prussiens, de leur rendre leur propre « moi », contre leur volonté »... Ainsi on opprime les peuples « pour leur bien », pour la Culture, que le germanisme a mission de réaliser ici-bas. Mieux encore : l'Etat privilégié par sa force ne peut-il pas dénier à un peuple son existence même, sa conscience de peuple ? Aussi, *a priori*, Bismarck prétendait-il savoir qu'il n'y avait plus, à proprement parler, de patriotisme polonais : car c'était là un sentiment contraire à la Constitution allemande, donc défendu, inexistant, impossible.

Désormais le Germanisme s'arrogeait le privilège d'apporter à tous, par la conquête, « le salut et la Rédemption ». Français, Espagnols, Portugais, Turcs, Slaves, écrivait *Joseph-Louis Reimer* au début du xxe siècle, sont autant de proies faciles ; « qui sait si nous, Allemands, nous ne sommes pas destinés à être la férule qui corrige et guérit toutes ces dégénérescences ? » De par le droit divin de sa force, le Germanisme accaparait l'humanité.

En résumé, la volonté du peuple fort crée le Droit qui lui convient ; elle impose la « vérité » dont elle a besoin ; enfin elle s'annexe Dieu, son « allié dans le ciel ». Rien ne saurait donc lui résister. L'Allemagne est « au-dessus de tout ».

d) De Hegel a la Sociale-Democratie. La Philosophie du Droit

A lire Hegel, il semble que la « liberté » du philosophe allemand — entendons : sa volonté — doive d'emblée s'imposer à l'Histoire, et s'y réaliser sous le beau titre de Justice immanente. Le Droit n'est plus, au fond, que le décret de la volonté forte, s'identifiant avec la Providence pour légiférer au nom des peuples (1).

Ensuite *Savigny* (1779-1861), représentant l'*école historique* parmi les Hégéliens, s'attacha au problème de l'origine du Droit. Et naturellement il lui découvrit un sens à la fois mystique et national ; il le vit émanant de l'âme commune, et s'imposant par une tradition sacro-sainte. L'Etat, bien entendu, en exprime l'autorité indiscutable, où doivent s'absorber tous les désirs. — Enfin une *école socialiste*, développant à sa manière la doctrine de Hegel (2), a interprété ce culte de la volonté collective dans le sens des revendications populaires, fondées sur les besoins économiques (3). Les intérêts du peuple

(1) Et voilà pourquoi Bismarck, sophiste à la manière de Hegel, pourra déclarer que l'Etat prussien, de par sa force, est juge du droit des Polonais, mieux que les Polonais eux-mêmes.

(2) Lui-même l' « individualisme » d'un Stirner offre trace de langage hégélien.

(3) Il ne manque pas de philosophies intermédiaires entre Hegel et le socialisme allemand. Elles échafaudèrent de prétentieux systèmes sur de vieilles vérités, parfois même en les gâtant. *List* s'avisa qu'il ne suffit pas de travailler, mais qu'il faut le faire « productivement » : se rendre socialement utile. *Rodbertus*

d'Allemagne : encore un argument de l'Etat fort, un motif de son empire sur le monde.

Quel fut en effet le germanisme de la Sociale-Démocratie allemande : les événements de 1914 l'ont démontré. Mais sans attendre une telle preuve, M. Ernest Seillière, l'historien réputé des doctrines impérialistes, avait démasqué cette avidité ambitieuse, qui n'allait pas sans utopie « néo-romantique » (1). La « volonté de puissance », manifestée de Klopstock à Hegel, se continuait en la philosophie sociale de Marx.

D'abord *Feuerbach* (1804-1872) introduisit le matérialisme — en un sens mystique — dans le système de Hegel (2). Si le monde est un « éternel devenir », réalisant l'Idée, pourquoi la supposer divine plutôt que naturelle ? Cette Idée qui mène l'Histoire, n'est autre que la volonté humaine, simplement : c'est-à-dire, interpréteront les socialistes, la force immanente de l'humanité collective... Donc, la mystérieuse puissance des « besoins » matériels d'un peuple, voilà bientôt la nouvelle divinité. Or, comme il s'agit de la démocratie allemande, on devine ce que va devenir, après Hegel et Feuerbach, la glorification mystique de ses appétits.

« découvrit » que, si les hommes étaient rémunérés en proportion de leur travail, il y aurait plus de justice... et du même coup le monde serait parfait.

(1) Cf. E. Seillière. *Les Mystiques du Néo-Romantisme*. Paris, Plon-Nourrit.

(2) Un disciple de Hegel fut David-Frédéric *Strauss*, qui écrivit une *Vie de Jésus* (1835). Plus tard il fit preuve d'une acrimonie brutale à l'égard de Renan, son spirituel émule.

Précisément *Karl Marx* (1818-1883) (1) utilisa les idées des socialistes français Saint-Simon, Fourier, Louis Blanc, pour en tirer, avec l'aide de la philosophie de Feuerbach, une sociale-démocratie germanique: M. Seillière nous l'expose savamment. Et il insiste sur la part qu'a prise la métaphysique Hégélienne à ce pseudo-matérialisme. De même que pour Hegel l'Esprit, divinité collective surgissant des forces de l'Histoire, en domine le cours ; de même, pour le sociologue allemand, certaines « puissances » immanentes s'élèvent du courant même de l'évolution matérielle, et « socialement » s'imposent aux hommes (2). Par suite, une sorte de divinité impérieuse et avide, un Besoin collectif, absorbe les volontés individuelles et conduit la marche des événements, des crises politiques et des États : c'est le résultat de ce qu'*Engels* dénomme les « puissances économiques supérieures et inconnues ». Or cette « Force productive » laisse percer de plus en plus la « volonté de puissance » et ses appétits humains. Le matérialisme de Marx prend un sens utilitaire... On nous parlait déjà des « besoins vitaux » de la Prusse: voici que la démocratie allemande y va ajouter les « supérieures questions du ventre » ; celles-ci prendront leur place parmi les motifs de l'expansion germanique.

(1) Il s'est rendu fameux en publiant avec Engels le *Manifeste du parti communiste* (1848) ; il composa plus tard sa critique du *Capital* (1867).

(2) Cf. E. Seillière, *op. cit.*, Paris, Plon-Nourrit, 2e édit., 1911, p. 208, sqq. et 305.

e) Le Pangermanisme

« Le mysticisme de la race, qui n'a joué presque aucun rôle en France, s'est affirmé hautement en pays germanique avec Leibniz, Klopstock, Herder, Hegel, Fichte », constate M. Seillière. Or il appartint au XIXe siècle, qui développa chez nous le « romantisme » humanitaire inspiré de Rousseau, de faire éclore en Allemagne l'idéal fervent des pangermanistes. Ces espérances contraires avaient une origine commune — comme nous l'avons montré : le rêve chrétien, rénové en « Idéal moderne » au XVIIIe siècle. Notre Révolution, et le Germanisme naissant, n'ont-ils pas évoqué l'un et l'autre un avenir de rédemption humaine : là, grâce à la « bonté naturelle » et par la « liberté » ; ici, contre le « Mal », par la force et la discipline ? L'Évangile optimiste de 1789 inspirait à la France l'illusion d'une fraternité internationale : tandis que le Germanisme voulait guérir par la violence l'univers « corrompu ».

Donc « le peuple élu » sauverait le monde par sa domination. La *race allemande* serait « le sel de la terre » ; car elle seule est armée d'une céleste vertu.

Toutefois les Allemands ne comprirent tout le parti qu'ils pouvaient tirer d'une théorie des races, qu'en lisant un Français, le comte de *Gobineau* (1). Les mânes de cet original penseur, presque ignoré

(1) Cf. E. Seillière, *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique*, Plon, 1903.

chez nous, eurent en Allemagne un véritable sanctuaire : la « collection Gobineau » fut fondée pieusement par une Société du même nom. Nos voisins s'attribuèrent en effet par excellence les qualités de ces Aryens, ou Européens, que Gobineau avait célébrés. A cet égard, un étranger encore leur traçait la voie : M. Houston Stewart *Chamberlain*, d'ailleurs gendre de Wagner. Aussi les sujets de Guillaume II firent-ils aux théories de cet ami anglais un succès prodigieux. Le Kaiser leur parut, selon le plus récent idéal, l'incarnation même du germain prédestiné (1).

En Allemagne, le « docteur » Woltmann et J. L. Reimer furent les philosophes du parti, avec Frédéric Lange et Paul de Lagarde, — sans oublier Ernest Hasse, qui eut après le docteur Peters la présidence de la Ligue pangermaniste. On faisait grand bruit de quelques assertions anthropologiques, attestant la supériorité de l'Allemand. Certains bons apôtres lui attribuèrent exclusivement les cheveux blonds et le crâne allongé des « dolichocéphales », d'un génie supérieur aux « brachycéphales » latins.

Aux écrivains pangermanistes, il faut joindre *Gustave Freytag*. Celui-ci est le type de ces « libéraux » qui devaient fournir un soutien si efficace au nouvel empire en lui ajoutant l'ornement trompeur de leur libéralisme. Né en Silésie (1816), il fréquenta

(1) Cf. Georg Fuchs, *Der Kaiser, die Kultur und die Kunst*. München, 1904.

Gutzkow, Wagner — ancien « révolutionnaire » de 1848 ; puis il dirigea avec Julian Schmidt la Revue *die Grenzboten* et s'y montra Prussien fougueux. Ses *Tableaux de l'Allemagne d'autrefois* (1862) tendirent à prouver que le Germain de notre temps était resté fort semblable à ses ancêtres : Freytag n'avait pas tout-à-fait tort... Il fit par ailleurs une comédie sur les *Journalistes*. Son roman *Doit et Avoir* (1855) est d'une contexture assez prétentieuse. Un autre, les *Ancêtres* (1872-1880), lui vint à l'esprit pendant qu'il suivait en France le prince royal de Prusse (1870). Il nous fait parcourir en sept parties une destinée de quinze cents ans ; et naturellement toutes les « gloires » allemandes y sont énumérées : depuis Ingo le Vandale jusqu'aux « Grenzboten » de l'auteur lui-même — ceci par allusion du moins — en passant par Luther.

Mais le plus fameux historien pangermaniste est *Henri de Treitschke*, qui n'était pas sorti du gymnase quand il élabora son premier projet d'unité nationale. Ce « libéral » devint avant 1870 un fanatique admirateur de Bismarck. Par ses cours à l'université de Berlin, de 1874 jusqu'à sa mort (1896), il garda une grande autorité. Du reste, il dirigea les *Annales prussiennes*. Il écrivit en outre, toujours « du point de vue prussien », comme il disait, une *Histoire de l'Allemagne du* XIXe *siècle*.

CHAPITRE III

L'Erudition au service du Germanisme

La science ou l'érudition allemande, dès ses origines modernes, s'est toujours signalée par une insistance particulière à se faire valoir. Qu'il s'agisse du phlogistique de Stahl, ou de la Critique « inventée » par Lessing, ou de la « Méthode » des historiens d'outre-Rhin, ses plus fragiles hypothèses prenaient des proportions de systèmes, elles étaient saluées comme des révélations. C'est ce que montre au XVIIIe siècle l'aventure retentissante de Frédéric-Auguste Wolf, l'ancêtre de cette philologie allemande qui n'en était pas à son dernier système. Nous avons ici un exemple des nombreuses théories, souvent paradoxales et tranchantes, qui bruyamment devaient renverser tout ce que l'humanité avait cru jusqu'à elles. On parlait, avant Wolf, d'un Homère qui aurait vécu jadis, et l'onrat tachait son nom à l'Iliade ou même à l'Odyssée. Alors Wolf vint apprendre au monde qu'Homère n'avait jamais existé. La preuve, à vrai dire, n'en fut pas aussi péremptoire que l'affirmation. Mais la thèse était d'intérêt national, comme on va voir. Wolf fut donc acclamé, car sa conclusion tendait à une apo-

logie germanique, et voici comment : De même que l'Iliade a jailli « spontanément » de la poésie populaire sans effort personnel de composition, de même il faut donc admirer les anciennes légendes du Nord et les tenir pour égales ou supérieures aux chefs-d'œuvre classiques.

On veut, en effet, se constituer rétrospectivement une tradition germanique en littérature. A l'art classique qui vient de France et d'Italie, on oppose la « poésie naturelle ». Et on croit la découvrir dans l'Edda, chez les scaldes scandinaves ou dans le folklore national. D'abord, il faut démontrer que rien n'est plus beau, et qu'Homère lui-même n'a pas fait mieux. D'ailleurs Homère a-t-il jamais existé ? Wolf le nie pour les besoins de la cause. Et il nous fait voir, en l'Iliade et l'Odyssée, des fragments impromptus, anonymes, issus de l'imagination populaire, comme les bardits du temps d'Ossian.

Ainsi l'Allemagne, hantée de romantisme, revendique par excellence cette poésie native qui sommeille au cœur des peuples. Elle fait une synthèse des légendes populaires de tous pays. Son génie ne retrouve-t-il pas en lui, par intuition, les dons innés au genre humain ? Il inspira donc, autour de Klopstock, de nouveaux bardes évidemment pareils à Ossian, égaux à Homère, pendant que la Bible, elle-même, devenait aux yeux de Herder le type de cette divine poésie de nature. A ce jeu, les Romantiques allemands accaparèrent le folklore universel pour en ressusciter l' « âme disparue » et en « sauver le meilleur ». En particulier, l'ancien patri-

moine littéraire des peuples d'Europe fut annexé : ce qui supposait la connaissance des langues et des dialectes. De là, l'impulsion que poètes et linguistes communiquèrent à l'étude des littératures nationales : qu'il s'agisse de notre provençal avec Dietz (1), ou même du passé tchèque sous l'influence de Herder, ou de l'Espagne avec Guillaume Schlegel : ou surtout du folklore germanique, que les frères Grimm ont reconstitué avec une austère passion. Le but de ce « généreux » intérêt n'est que trop manifeste, quand Frédéric Schlegel nous avertit que l'Allemand a pour vocation de réunir en lui, par une vivante synthèse, les génies divers de toutes nations.

Observons en particulier le culte pour l'ancienne Allemagne : Combien la germanisation littéraire fut aidée par des travaux d'historiens, de traducteurs ou de linguistes ! Herder avait intéressé son milieu à l'ancienne poésie populaire, et les frères Grimm allaient fouiller le Moyen Age, quand Gœthe (2) et ensuite Brentano (3) écrivirent leurs ballades ou légendes. Il en ira de même pour les Nibelungen : on fit de laborieux efforts pour reconstituer le texte douteux de ce cycle d'épopée, qui fut repris en littérature par Frédéric Hebbel, en musique par

(1) qui rectifia les idées de Raynouard, l'initiateur.

(2) Gœthe eut l'art de rythmer une « ballade » vaporeuse en quelques touches légères. Aussi a-t-il laissé des poésies charmantes : la Petite Rose sur la lande (*Heidenröslein*), et le Roi des aulnes (*Erlkönig*).

(3) En collaboration avec Achim d'Arnim, Clément Brentano publia le *Cor merveilleux*, recueil de poésies d'inspiration romantique.

Wagner. On se constituait de la sorte une tradition rétrospective allant d'Arminius à Luther, en passant par Charlemagne — dont on s'appropriait la gloire — sans oublier Barberousse. — D'autre part, à « leur » Edda scandinave, à « leur » pseudo-Ossian, les néo-germains ajoutaient l'architecture gothique, née pourtant dans le nord de la France. — Restaient la science et l'érudition. La première, on la germanisera en affirmant que les principes de toute science sont mystiques et relèvent du Philosophe, donc de Kant et de son école. Quant à l'érudition, n'avait-on pas, de tout temps, énormément « travaillé » en Allemagne ? les discussions théologiques, dans la patrie de Luther, n'étaient-elles point la preuve du grand savoir des docteurs ? Nulle part la critique des textes sacrés ne fut plus florissante. Mais à cette érudition allemande, il manquait des sujets allemands : les frères Grimm les lui donnèrent.

Par leur zèle, le passé germanique, le Moyen Age, ses mythes et ses coutumes, devinrent matière à recherches. Tout cet ensemble de vieilles légendes représentait pour eux l'âme nationale, s'exprimant en divers dialectes anciens. Ils furent donc des érudits passionnés pour leurs traditions. Ainsi naquit la *Linguistique* allemande, dressée à se tailler un large patrimoine dans le passé. Depuis lors, une ambition romantique n'a cessé de hanter, au fond de leur conscience, les plus minutieux compteurs de virgules, dans cette lignée d'éplucheurs de vieux textes. En étudiant l'histoire des dialectes germains, dans leurs ramifications, on se

berçait de l'illusion d'étendre au loin, très loin, le domaine national. On se ménageait des arguments pour les revendications futures ; qui sait ? pour des annexions peut-être. Et d'abord ne germanisait-on pas toute la linguistique des « Aryens » de race blanche ? Témoin, cette épithète d'*indo-germanique*, que les savants d'outre-Rhin ont substituée à l'appellation commune, pour désigner la grande famille des langues indo-européennes (1). Les promoteurs de ce germanisme linguistique, *Jacques* et *Guillaume Grimm* (2), furent bel et bien, sous leurs airs impassibles de docteurs, des illuminés romantiques. Ils travaillaient, pensaient-ils, à la gloire de l'Allemagne ; ils lui restituaient un trésor de légendes. Espoir fervent qu'ils n'entrevirent qu'à travers un austère labeur, en lisant la Bible d'Ulfilas ou d'autres vieux documents.

L'œuvre des frères *de Humboldt* a un caractère plus humain ; et leur esprit, plus d'ampleur. Leur savoir fut encyclopédique — non sans quelque idéologie, d'ailleurs, car ils vivaient au temps du romantisme. L'aîné, *Guillaume* (1767-1835), fréquenta les salons berlinois, voyagea beaucoup, restant assez libéral

(1) dont la *Grammaire comparée* fut enseignée d'abord à Berlin, par *Bopp* (1791-1867).

(2) Jacques Grimm (1785-1863) ; Guillaume (1786-1859). Ils vécurent longtemps à Cassel, mais finirent leurs jours à Berlin, membres de l'Académie des sciences. Leur premier volume de *Contes populaires* est de 1812 : ces contes étaient retouchés par eux. Les *Antiquités juridiques de l'Allemagne* (1828) sont de Jacques, comme la *Grammaire* et la *Mythologie allemande* ; la *Légende héroïque des Germains* (1829) est de Guillaume. Le *Dictionnaire* fut commencé en collaboration.

d'opinions, bien qu'il désapprouvât le principe de la Révolution française, par instinct conservateur. Ce fut un homme fort cultivé ; toutefois, comme linguiste et philologue, il n'échappa point à cette manière lourde et enchevêtrée qui est d'usage chez les érudits allemands. — Son frère *Alexandre* (1769-1859), l'auteur des *Tableaux de la Nature* et du *Cosmos*, était un naturaliste au savoir très étendu, à la façon des historiens explorateurs du XVIIIe siècle. Il voyagea beaucoup et finit ses jours à Berlin, au milieu des honneurs.

Jean-Georges Forster (1754-1794) participa aux études d'histoire générale, en faisant avec son père et le capitaine Cook, et en rédigeant surtout, son fameux « Voyage autour du monde dans les années 1772-1775 ». Il fut aussi naturaliste, connut Buffon et Alexandre de Humboldt. En politique, d'un cœur enthousiaste, il vit le salut dans les idées de notre Révolution : il porta à Paris, avec deux autres députés, une adresse de Rhénans invitant la France à annexer leur pays.

Citons aussi *Jean de Müller* (1752-1809). Erudit infatigable, mais en outre disciple de Montesquieu et de Voltaire, il cultiva l'art d'écrire (1). Napoléon se l'attacha comme haut fonctionnaire de son royaume de Westphalie. — Mais en *Schlœzer*, piètre écrivain, qui publia un Plan d'histoire universelle en 1772-1773, nous trouvons plutôt un précurseur des apologistes prussiens. Les « républiquettes »

(1) En revanche, son continuateur Frédéric *de Raumer* ne sut guère composer.

de la Grèce antique lui semblaient chétives et méprisables : il n'admirait guère que la Force.

L'érudition, chez nos voisins, servit à germaniser l'Histoire du monde. Il s'agissait d'interpréter l'esprit du passé selon les besoins du présent ; de démontrer que l'éternelle mission de la Grande Allemagne s'annonçait déjà dans les siècles antérieurs, qu'elle se manifestait par des génies « germains », épars en diverses nations. Les exemples abondent. On a vu les romantiques, après Jean-Elie Schlegel, s'emparer de Shakespeare. Mais, fait plus curieux, philosophes et historiens, comme Herder, considérant les Prophètes hébreux, les grands inspirés de la Bible, représentaient ceux-ci comme des éducateurs habiles, pareils aux théologiens de Prusse, comme des illusionnistes plus ou moins sincères, soucieux de discipliner le peuple au moyen d'« utiles fictions » : Jésus lui-même, d'après cette théorie, devenait philosophe kantien... Plus tard, avec moins de subtilité, le pangermanisme a revendiqué brutalement les grands hommes de tous temps et de tous pays, en les expropriant de leur nationalité. Ainsi l'on a parlé du génie germanique d'Orphée, de la personnalité allemande de Jeanne d'Arc, de Dante, de Léonard de Vinci, et de Napoléon lui-même.

A tous les égards, l'Histoire fut une vaste entreprise nationale, sous la plume des érudits d'outre-Rhin. Herder, encore une fois, ne montra-t-il pas l'exemple, dans ses reconstructions laborieuses de l'âme primitive, depuis le paradis terrestre, à travers

les religions orientales, pour aboutir nécessairement à la « Culture » allemande du présent ? Cette vision déjà romantique, esquissée par Herder, Frédéric Schlegel l'avait reprise et amplifiée. A l'en croire, le Germanisme résumait providentiellement la destinée humaine. Hegel le prouva par une philosophie, qui désignait l'Etat prussien comme la merveille de l'esprit universel, comme le point culminant de l'Histoire.

En termes moins métaphysiques, les historiens allemands du XIXe siècle, grands érudits, pensèrent souvent de même façon, avec leurs airs d'impartialité objective. Le germanisme n'est que dissimulé, sous l'impassibilité de ces amasseurs de menus faits. Ils semblent figés dans une science impersonnelle, et au fond d'eux-mêmes ce sont des mystiques, des fervents. De leur fatras où vous ne voyez pas toujours clair, ils voient, eux, se dégager la tendance secrète, l'apologie fatale du « génie » allemand.

Passons en revue ces « purs historiens ». *Berthold-Georges Niebuhr* (1776-1831), fils d'un explorateur connu, s'entoura de toutes les « sciences auxiliaires » que réclamait l'Histoire des civilisations, telle que le XVIIIe siècle l'avait déjà conçue. On sait en effet combien l'étude des mœurs, des religions, du savoir, des idées politiques, même des climats et des milieux, collabora à cette vaste « science de l'Homme », que les contemporains de Voltaire avaient entreprise. Herder n'en offrait qu'un exemple fameux entre tant d'autres. Niebuhr est donc ici un disciple, d'ailleurs fort érudit. —

Et pourquoi s'applique-t-il avec cette méthode, avec cette patience, à l'*Histoire romaine* (1), sinon pour tirer de la puissance de Rome une leçon destinée à l'Allemagne ? Ses recherches, son labeur d'historien, étaient dominés par une vision mystique de la grandeur prussienne. Rome : quel thème pour se consoler des défaites de la Prusse sous Napoléon, préparer des jours meilleurs, et haïr cette Révolution française dont Niebuhr resta l'ennemi ! C'est donc plein d'un espoir patriotique qu'il écrivait et parlait de choses anciennes à l'université de Berlin, en attendant avec passion 1813. Mais, après 1815, il eut la simplicité de marquer de l'étonnement parce que les libérales promesses des princes ne se réalisaient point en Allemagne (2)...

A l'époque de Niebuhr, les travaux d'érudition à tendance politique vont se multiplier. L'université de Heidelberg, groupant des historiens, devient un foyer d'aspirations libérales... sur fond de germanisme. On veut révolutionner le pays, appeler la démocratie aux armes... pour faire une grande Allemagne impérialiste. Nous connaissons ce programme à double face. Il s'agit en réalité de soulever toutes les forces, d'enrôler le peuple au profit de l'unité allemande.

Ces érudits sont bien les métaphysiciens intéressés de l'Histoire. Ils apportent à leur tâche, qui est d'étudier le passé, un idéal préconçu, l'impératif du germanisme. Est-il surprenant que *Frédéric-Chris-*

(1) Il en fit paraître le début en 1811.
(2) Le gouvernement prussien l'envoya réfléchir en Italie, le chargeant d'une mission auprès du Saint-Siège (1816-1824).

tophe Schlosser (1776-1861), le chef de l'école, ait été disciple de Kant et de Fichte? Il rêvait d'étreindre l'*Histoire universelle*, mais y renonça après quatre pénibles volumes, du moins sous cette forme. Il s'occupa spécialement du XVIIIe siècle, et du XIXe jusqu'aux traités de 1815.

Son élève *Gervinus* (1) (1805-1871), député à Francfort en 1848 avec Dahlmann, et partisan des « libertés constitutionnelles », eut maille à partir avec l'autorité, mais n'en fut pas moins un nationaliste convaincu. Il faisait aboutir l'évolution intellectuelle, depuis l'antiquité et à travers la Réforme, à l'Allemagne moderne qui avait « aboli le faux goût dans les arts et les lettres », et qui, disait-il sans rire, seule pouvait offrir « la vraie culture des âmes et des esprits ». Il ajoutait modestement : d'ailleurs « nos voisins le proclament ».

Son confrère en « libéralisme » national, *Louis Haeusser* (1818-1867), fonda avec lui la *Gazette Allemande* (1847), réclamant un vaste Etat fédéral. Acquis à la Prusse, il n'a guère exposé l'Histoire de l'Allemagne, celle du Palatinat, la Réforme, que pour énumérer en un vaste plaidoyer tous les arguments de son germanisme.

Moins tendancieux, plus « objectif » en apparence, fut l'illustre *Léopold de Ranke* (2) (1795-1886), anobli par le gouvernement prussien. Il appliqua sa Critique (1824) aux divers historiens français ou autres.

(1) Il a étudié particulièrement le XIXe siècle, mais aussi l'Histoire générale de la civilisation.

(2) Un des élèves de Ranke, dans le domaine de l'Histoire générale, fut *Duncker* (*Histoire de l'antiquité*, 1852-1886).

Dès lors le souci « purement scientifique » de la vérité n'appartint plus, par définition, qu'à sa méthode allemande (1)... jusqu'au jour où il rédigea (2) ses *Douze livres d'Histoire de Prusse*, apologie systématique des Hohenzollern. — Son élève *Giesebrecht*, un Prussien, enseigna finalement à Munich, et y fut anobli. Il a laissé une *Histoire des empereurs d'Allemagne :* encore un long panégyrique. « Il est absolument faux », écrivait Giesebrecht, « que la science n'ait point de patrie, et qu'elle plane au-dessus des frontières ; la science ne doit pas être cosmopolite ; elle doit être nationale, elle doit être allemande ».

Surtout l'œuvre de *Henri de Sybel* (1817-1895) est un monument de parti-pris national. Son *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française* avait la prétention d' « éclairer » la France sur sa politique à venir. Or quelles sont ces clartés ? Horreur de la France « jacobine », haine de la Russie, dédain pour l'Autriche, toutes les formes du nationalisme le plus étroit aveuglent ce singulier historien (3). D'abord professeur à l'université de Marbourg, il représenta la Hesse comme député à la diète d'Erfurt : et ce fut pour préconiser la politique *kleindeutsch*, une petite Allemagne prussienne, en face de la tradition *grosz-deutsch*, attachée à la « grande Allemagne » de la maison d'Autriche. En 1867 il devint naturellement,

(1) Citons son *Histoire des papes romains* (1834-1836), et son *Histoire de l'Allemagne au temps de la Réforme* (1839-1847).

(2) à partir de 1847.

(3) Plus tard, il a épanché en sept volumes (1889-1894) son admiration pour les fondateurs du nouvel Empire allemand.

à la diète de l'Allemagne du Nord, membre de ce parti *national libéral*, qui est un des plus fermes soutiens de la « Culture » prussienne, au pays de Luther et de Frédéric II [1]... L'influence exercée par le professeur Sybel met aussi en lumière le rôle prépondérant des Universités dans le développement du germanisme.

Le même point de vue national ne fut pas sans présider aux études sur l'antiquité classique. On a vu comment au XVIIIe siècle l'ancêtre de ces philologues historiens, Wolf, fit tout un système pour rabaisser au niveau de la poésie populaire des Germains l'Iliade classique d'Homère. Au siècle suivant, l'Allemagne a compté des érudits fort sérieux, tel l'archéologue *Otfried Müller* (1797-1840) : mais sa prédilection pour les *Doriens*, pour la sévérité spartiate, image idéale de la discipline prussienne, dit assez la tendance de son esprit. — Si d'autre part *Ernest Curtius* (1814-1896) voit plutôt dans les Ioniens de la mer Egée les vrais civilisateurs de l'Hellade, s'il vante « la culture harmonieuse » du corps et de l'esprit, n'est-ce point qu'il espère trouver en Allemagne une Athènes de la Sprée ? — Le Poméranien *Droysen* (1808-1884), lui, n'est pas attique, il se dit résolument Prussien. Dans la Grèce il voit surtout la Macédoine. *L'Histoire d'Alexandre le Grand* (1833)

(1) Le vieux conflit entre catholiques et protestants reste ardent en Allemagne, malgré l'entente pour les intérêts d'Empire. Le *Kulturkampf* l'a bien prouvé (cf. ci-dessous, 4e Partie). Parmi les historiens, surtout avant 1870, quelques catholiques ultramontains tels que *Hurter*, *Henri Léo*, faisaient pendant aux avocats officieux de la cause prussienne.

le mène à l'apologie de la Prusse, en treize volumes (1855-1881). Une monarchie conquérante, tel était son idéal. Il ne craint pas de justifier cyniquement le « Droit » de la force.

Enfin nous trouvons dans le célèbre *Théodore Mommsen* (1817-1903) le type même de l'érudit minutieux quoique, au fond, passionné : modèle tant vanté de science « impersonnelle », bien qu'il abonde en partis-pris. Avant de devenir à Berlin une personnalité officielle, il avait eu des idées « avancées » : car ces impérialistes furent vers 1848 des « démocrates », ou se disent encore volontiers des « nationaux-libéraux ». En réalité, la Rome des Césars lui semblait correspondre à son idéal prussien de force et de discipline, auquel était évidemment prédestiné tout le reste de l'Histoire. Mommsen, malgré son prodigieux savoir, garda un jugement faux. Esprit lourd et sans souplesse, il eut le don de germaniser le monde antique (1). Il ne méritait point le respect servile qu'on lui accorda longtemps (2), aux dépens d'un de nos historiens qui, sans afficher tant de « Méthode », eut infiniment plus d'esprit : Fustel de Coulanges (3).

(1) Cf. son *Histoire romaine* (le 1er tome en 1853).

(2) *Fallmerayer* et *Gregorovius* semblent un peu isolés au milieu de cette génération de théoriciens érudits. Le premier (1790-1861), qui parcourut l'Orient, a laissé sur ces contrées des descriptions parfois romantiques. Le second (1821-1891) affectionna l'Italie.

(3) L'intention apologétique n'est même pas absente chez Charles *Lamprecht*, malgré le ton bénévole et l'apparence objective de son Histoire d'Allemagne, œuvre lourde et touffue. Lamprecht (né en 1856) a du reste signé, peu avant sa mort, le « manifeste des 93 » Intellectuels allemands pour le Germanisme.

CHAPITRE IV

Les Origines mystiques de la Science allemande (1)

Le langage et les idées de la science méritent ici quelques définitions. Il n'est de *vérité* établie que celle qui se constate par les sens et l'*observation*. Un grand nombre d'observations forment l'*expérience*. Celle-ci, lorsqu'elle est réelle, engendre le *bon sens*. Enfin, quand l'intelligence parvient à codifier sa sagesse, on peut parler de *raison*. Il arrive assurément que nos idées devancent les faits, sous forme d'hypothèses, conçues d'après ce que nous savons déjà : mais, encore une fois, seule l'expérience peut les vérifier.

Tout autre est la prétention des *mystiques* en science. Leur « Raison » n'est que de l'imagination déguisée ou du sentiment qui ne s'avoue pas. Elle se flatte de procéder *a priori*, en vertu d'intuitions supérieures aux faits. Si ceux-ci lui donnent tort, elle ne craint pas d'affirmer que ses propres *fictions* restent justifiées à leur manière, ayant une autre vérité que la vérité d'expérience.

Dans la science allemande, on peut faire deux

(1) Cf. notre ouvrage de même titre, où avant la guerre nous avons dénoncé le mal (Thèse de doctorat ès lettres, écrite en 1911, et soutenue en Sorbonne au mois de mai 1913).

parts : celle du chercheur laborieux, de l'érudit ; et — souvent dans le même personnage — le philosophe qui fait la théorie, la métaphysique. Or la science classique n'admet pas une pareille séparation entre les faits et les idées : les idées doivent venir de l'expérience et y participer sans cesse ; ainsi elles ne s'éloignent pas du bon sens. Au contraire, l'érudition sans discernement, sans clarté, à la manière allemande, ne donne aucune discipline à l'esprit ; et, quand il veut philosopher, il s'égare. C'est ce qui advint aux « savants » métaphysiciens, dont nous allons narrer la folle entreprise.

La Science allemande, au regard de l'esprit de science, représente certaines erreurs profondes qui se retrouvent aussi dans tout le Germanisme. Le trouble mental, le nuage d'erreur qui a envahi nos voisins à la fin du XVIIIe siècle, est responsable de leur destinée moderne. Leur philosophie des sciences, surtout à cette époque, porte l'empreinte de la même aberration métaphysique qui a rendu l'Allemagne si dangereuse dans tous les domaines.

Le Germanisme, en effet, est issu d'une crise intellectuelle, provoquée par les acquisitions de l'expérience moderne. Né dans un pays de mysticisme latent, il n'en présente qu'une recrudescence : et en effet l'Allemagne, consciemment, y trouva tout son passé, se reporta avec romantisme à son Moyen Age, et jusqu'à l'antique Germanie. Mais la crise fut si forte, qu'il en naquit une ambition soudaine, et de tenaces projets d'avenir. L'extension prodigieuse des connaissances scientifiques au XVIIIe siècle invitait les esprits à chercher

de vastes explications. Or à toute expérience correspond une adaptation de l'esprit, une attitude intellectuelle qui varie suivant le tempérament ou le génie. Aussi, devant une même science, pour les mêmes faits, l'école allemande et l'école française ont-elles formulé des interprétations opposées : là, le mysticisme Kantien et la Philosophie de la nature ; ici, le raisonnement de Lavoisier, fondateur de la science expérimentale.

La période des explorations et des voyages avait eu un heureux effet sur l'Histoire générale et sur les études scientifiques. Des recherches se poursuivaient sous les différents climats du globe terrestre. Les sciences naturelles s'enrichissaient d'observations, et les grandes collections se développaient. Les phénomènes de Magnétisme et d'Electricité apparaissaient avec plus de diversité. D'une façon générale, l'imagination était frappée des découvertes récentes, des études sur la chaleur et la lumière, sur la vie organique et ses principes, que les théoriciens dénombraient avec assurance : sensibilité, excitabilité, irritabilité, par exemple. La connaissance, souvent illusoire, de tout ce que l'on appelait des « forces », pour les distinguer des corps, qu'elles devaient mieux expliquer, suscitait d'ambitieux espoirs. Les imaginations romantiques d'outre-Rhin virent surtout cet aspect de la science. Elles conçurent un système des forces de la nature, un *Dynamisme*, théorie métaphysique qui devait tout expliquer. Par là, on retomba aux errements des anciens occultistes ; on donnait seulement une nouvelle forme « philosophique », plus moderne, à

ces vestiges d'Alchimie et de Magie que Lavoisier excluait de la science. L'œuvre des « dynamistes » allemands fut donc essentiellement rétrograde (1).

Mais ils ne s'en doutaient guère. On eût cru, à les entendre, qu'ils apportaient au monde une révélation, une Magie nouvelle, destinée à illuminer la Science et l'Histoire. Leur rêve se ramène donc aux visions romantiques. Aussi retrouvons-nous ici des noms connus : *Herder*, *Novalis*, *Schlegel*, *Schelling*, qui, avec le fameux *Henrik Steffens*, rêvèrent de synthèse universelle, au sens mystique du mot. Comme ailleurs, *Kant* exerça ici encore son influence néfaste. L'expérience ne pouvant rien prouver aux yeux du philosophe, il décréta *a priori* une métaphysique de la nature. Il émit des *postulats* pour la science, de même que pour l'histoire et la religion. Son disciple *C. A. Eschenmayer* s'exprime ainsi à cet égard : « Le dualisme théorique est, à proprement parler, postulé par le Dynanisme. » Il voulait dire qu'il y avait partout *dualité* dans la nature, ombre et lumière, pôle positif et pôle négatif, et que c'est là une loi mystérieuse, absolue. Or Schelling jugea que la dualité trouvait

(1) Par là même les sociétés secrètes, dans leur atmosphère de science occulte, jouirent d'une vogue insensée au XVIIIe siècle. L'extension des connaissances excitait la soif de comprendre ; or celle-ci, suivant les esprits, cherchait les explications scientifiques, ou se contentait de nouvelles fantaisies sur l'au-delà des choses. La manie du mystère s'empara des cerveaux. L'alchimie et la magie furent à la mode. Un livre du théosophe Claude de Saint-Martin, qui signait « le Philosophe Inconnu », eut du succès dans les milieux maçonniques d'Allemagne. Le thaumaturge Cagliostro trouva des dupes chez nos voisins comme aussi chez nous. Paris connut même les séances autour du baquet de Mesmer : mais une commission de savants français, avec Lavoisier, fit justice de ce prétendu « magnétisme animal ».

son achèvement dans la « trinité » : thèse, antithèse, synthèse ; et le « *Ternaire* sacré » devint à son tour la loi suprême, la grande découverte, des philosophes de la nature. — Qu'en tirèrent-ils ? rien de vrai, assurément, mais des systèmes aussi prétentieux qu'obscurs. *Gœthe* lui-même n'inventa sa *théorie des couleurs* que pour réaliser la douce chimère du perpétuel schéma mystique : il y a deux choses, qui dans une troisième chose n'en font plus qu'une seule. Affirmation : lumière ; négation : ténèbres ; conciliation : couleurs... Sous cet aspect, la métaphysique n'était qu'un jeu puéril. — *Baader*, le rival de Schelling en philosophie des sciences, avouera fort justement que le dynamisme Kantien, puis la « Naturphilosophie », en un mot la science allemande en ses débuts, était une forme du germanisme romantique, se reportant au Moyen-Age, et faisant revivre sous des noms nouveaux l'alchimie et la magie.

a) La Science allemande contre l'esprit de science. — Lavoisier et l'Allemagne

Dans la science expérimentale, domaine précis, les illusions métaphysiques de l'école allemande exercèrent une regrettable influence sur la chimie. Nous les y retrouverons, encore tenaces ; la philosophie de la nature, dont nous venons de parler,

prolongera la résistance des chimistes allemands à la belle « Révolution de Lavoisier ».

Lavoisier (1743-1794), du reste, eut à lutter surtout contre une erreur d'origine allemande : le *Phlogistique* de *Stahl* (1660-1734). On entendait par ce terme, d'une manière générale, un principe inflammable. Était-ce le résultat d'une constatation ? Nullement. Et comment eût-il existé, cet élément paradoxal qui, en quittant les corps dans la combustion, les rendait plus lourds ? Lavoisier démontra que s'ils devenaient plus lourds, c'est que l'oxygène de l'air s'y était combiné : donc la combustion, au lieu d'éliminer, ajoutait quelque chose, puisque le corps augmentait de poids. Il ne perdait pas de prétendu « Phlogistique », mais il gagnait de l'*oxygène*. — Et Lavoisier donna la preuve expérimentale en raisonnant. Considérons un ensemble de corps soumis à des réactions chimiques, et observons à l'aide d'une balance les changements qui s'y opèrent. Toute perte pour l'un des corps se compense ailleurs par un gain de même quantité. Si un morceau de phosphore augmente de poids après une expérience de combustion, c'est que l'air contenu dans la cloche de verre a diminué du même poids. En d'autres termes, un gaz, l'oxygène, s'est fixé sous forme d'oxyde. *Donc, rien ne se perd, rien ne se crée, mais tout se transforme.* C'est le principe même du mécanisme naturel... Lavoisier le prouve encore par l'analyse et la synthèse de l'eau, de l'air ; suivant la même méthode, il isole les différents corps simples, et jette les bases de la *nouvelle Nomenclature chimique*, d'accord avec une éminente

pléiade de chimistes. Telle est l'œuvre immortelle de Lavoisier.

Si *Scherer* dès 1790, et *Girtanner* en 1791, s'efforçaient d'amener leurs compatriotes à la Chimie française, combien d'autres savants d'outre-Rhin restèrent longtemps fidèles au phlogiston de *Stahl*, par amour-propre national : et aussi parce qu'ils étaient peu aptes à se dégager d'un principe métaphysique une fois admis ! Des chimistes tels que *Wiegleb*, *Crell*, *Richter* lui-même, *Gren*, *Westrumb*, combattirent pour Stahl, contre Lavoisier; ou bien ils tentèrent des conciliations absurdes entre le mystérieux phlogiston et la chimie expérimentale.

C'est que l'influence française avait à lutter, même dans la pensée de ses plus zélés défenseurs, contre un résidu de préjugés mystiques, entretenu, exalté à cette époque, par la philosophie Kantienne. *Trommsdorff* signalait en 1800 l'autorité fâcheuse que la « Naturphilosophie » de Schelling usurpait en chimie. Même dans la technique des laboratoires, et un peu pour la même raison, la science allemande fut longtemps en retard. La Philosophie de la Nature, du haut des cîmes spéculatives, dédaignait l'expérimentation. Au début du XIXe siècle, dit un Allemand lui-même, admirateur de Liebig, la chimie existait à peine dans les universités. Il fallut que *Liebig* (1803-1873) bravât les inimitiés et les railleries pour introduire dans l'enseignement de la chimie la bonne méthode. Les laboratoires, d'ailleurs peu nombreux, que possédaient les universités allemandes, « étaient des cuisines, emplies

de toutes sortes de poêles et d'ustensiles pour faire de la métallurgie et de la pharmacie ». L'enseignement propageait des théories fausses, conçues *a priori*. Les Philosophes déclaraient que la physique n'est pas nécessaire aux médecins ; ailleurs on niait l'existence des globules du sang, sous prétexte qu'ils n'étaient pas visibles ; et Steffens enseignait que le diamant n'est autre que « du quartz rentré en lui-même » : Autant d'idées lumineuses... — C'est en France que Liebig résolut soudain d'aller chercher un apprentissage sérieux. Il vint à Paris, pour se mettre à l'école de Thénard, Biot, Dulong, *Gay-Lussac*. Il fut fort bien accueilli, fit profiter la science allemande des leçons de ses maîtres... ce qui ne l'empêcha point, plus tard, de diffamer les Français.

Et d'ailleurs, l'école allemande n'avait pas renoncé pour toujours à ses prétentions, en face de Lavoisier. Elle lui oppose des émules de jadis, ou des successeurs qui l'ont dépassé, même réfuté, dit-elle ; enfin des précurseurs qui ne lui laissèrent à glaner que les restes de leur gloire, — entre autres le phlogisticien Stahl. Encore tout récemment, le chimiste Ostwald ne manquait pas de vanter la doctrine du phlogistique, et de saluer en son apparition la naissance d'un « système rationnel » en chimie. Bien que la théorie Stahlienne ait dit l'inverse de la vérité, au prix d'une grave absurdité scientifique que Lavoisier signala, néanmoins ce dernier, aux yeux d'Ostwald, ne joua qu'un rôle de correcteur, et l'« essentiel » à proprement parler, la « Systématique » de la calcination, avait déjà été fourni par la

théorie du phlogistique... « Il suffisait d'intervertir, tout simplement » !

b) La Biologie. L'Allemagne et le Transformisme

Le mysticisme allemand eut une destinée encore plus longue et plus variée, il fit preuve d'une vie plus tenace, dans les sciences naturelles. Le Dynamisme, que nous avons caractérisé à part, car il éclôt d'une période de crise, s'est manifesté sans doute en chimie, mais il repose aussi, comme la plupart des erreurs scientifiques de vaste portée, sur des hypothèses biologiques fausses.

La science allemande, en Physiologie, a oscillé entre plusieurs théories. Elle n'a échappé à l'une, ostensiblement, que pour retomber dans une erreur de même espèce. A l'époque des *Paracelse* (Théophraste Bombast von Hohenheim) et des *Van Helmont*, tout s'expliquait par des « archées » et des « essences », aussi efficaces qu'insaisissables, comme les mirifiques entités des alchimistes. Peu à peu, une notion encore confuse de la réalité sembla se substituer au système des abstractions mystérieuses ; aux principes immuables qui tiraient d'eux-mêmes toutes les « vertus agissantes », l'intelligence mieux instruite allait préférer l'enchaînement continu qui est le véritable mode de toute existence et la seule manière de comprendre. Mais, comme il était à prévoir, les mystiques entendirent à faux cette vérité pressentie. Une école se dessina

avec le célèbre *Haller* (1708-1777), pour qui l'*Évolution*, afin de s'expliquer, supposait certains « germes » contenant tout ce qui devait en sortir [1]. C'était mettre le résultat dans le principe, et revenir aux causes « essentielles », qui renfermaient déjà, en substance, ce qu'il s'agissait précisément d'en tirer. L'entité mystérieuse n'avait changé que de nom. — *Blumenbach* (1752-1840), professeur de médecine à Gœttingue, parut à son tour, critiquant ses prédécesseurs. Mais il n'oppose à la « préformation » la théorie déjà ancienne de l' « *épigénèse* », que pour substituer aux « germes » une autre vertu magique : celle des forces vitales. — Viennent ensuite les inspirateurs du *Dynamisme*, au nombre desquels il faut compter l'Écossais *John Brown*, *Johann-Christian Réil*, professeur à la faculté de médecine de Halle, surtout *Johann-Wilhelm Ritter* (1776-1810), attentif aux phénomènes d' « électricité animale », et expert dans l'art éminemment romantique de « construire » la nature *a priori*. Le plus fameux disciple de *Schelling* fut *Lorenz Oken* (1779-1851), naturaliste hautement renommé en Allemagne, et qui s'attardait à des illusions d'un autre âge ; il voyait entre toutes les parties de l'univers certain parallélisme, certaines « correspondances » mystérieuses, que les astrologues et les alchimistes aimèrent tant à imaginer.

Cuvier, dont la carrière scientifique n'est pas exempte de fautes, fait preuve au moins d'une cer-

(1) On a donc appelé ce système : la théorie de l'*emboîtement des germes*, hypothèse illusoire s'il en fut, et qui, pour cette raison, a été reprise par les Allemands, encore de nos jours.

taine netteté d'esprit, dans le jugement qu'il porte sur ces philosophies mystiques, qui usurpaient le nom de Science. Son « Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles » (1810) fut une condamnation précise de l'école dynamiste, et de ses conceptions *a priori*.

Nous arrivons à Gœthe, qui eut aussi une célébrité de savant, et dont les idées sur la *Métamorphose des plantes*, qu'on cite encore, remontent à une date antérieure (1787). Par une intuition assez heureuse, il entrevit un phénomène de transformisme; mais, encore hanté d'idées mystiques, il fit remonter ce développement à une « préformation », à une « intention » mystérieuse, à un « type préétabli »... ce qui coupe court à toute explication naturelle. — D'ailleurs Gœthe, disciple et émule des philosophes, cherchait à concilier la science et la métaphysique. Comme il n'y pouvait parvenir, et pour cause, il s'adonnait à des considérations, aussi vaines que « profondes », sur la distinction du « subjectif » et de « l'objectif », ou de ses chimères insatiables et de la réalité qui s'obstine à ne les point satisfaire. « L'Idée », déclarait-il avec hauteur, « est indépendante de l'espace et du temps ». Aussi reste-t-elle, cette idée du métaphysicien, si loin de l'expérience et du bon sens... — Or Gœthe cherchait dans ses théories « scientifiques » la consécration d'une royauté d'esprit que les philosophes furent toujours enclins à lui décerner. Notamment, il croyait avoir trouvé la théorie définitive des couleurs : aux peintres, donc, de s'y conformer; de même qu'il devait suffire aux poètes, d'après

Lessing, d'appliquer les règles d'Aristote à l'art du théâtre, pour s'élever au chef-d'œuvre. La « science », chez Gœthe, était destinée à accroître l'autorité de l'écrivain : le savant travaillait à la gloire de l'artiste ; il servait à élever celui-ci, aux yeux du monde, dans une région de splendeur olympienne où le génie fait une synthèse de tous les talents. Il se flattait d'avoir atteint cette idéale « science », bien allemande, sous l'inspiration des métaphysiciens qu'il admirait.

Au contraire, l'âge classique de la science française procéda nettement de l'immense effort de recherche et de synthèse, auquel se livrèrent les voyageurs, historiens, naturalistes du XVIIIe siècle. On vit alors l'esprit humain se dégager de la métaphysique, du moins chez une élite de savants français, et traduire dans le langage expérimental des Encyclopédistes les vérités les plus abstraites, comme aussi les plus complexes. Simultanément, les mathématiques eurent Lagrange ; l'astronomie, Laplace : la chimie, Lavoisier ; et les sciences naturelles allaient avoir Lamarck (1).

Linné, auteur de la fameuse classification des espèces (1737) — système vétuste à certains égards — était Suédois, mais il travailla longtemps en France. Les de Jussieu, et même Lamarck, ont en outre perfectionné sa méthode. — D'autre part, il ne

(1) Nous renvoyons à l'appréciation de M. Edmond Perrier, directeur du Muséum, et excellent juge de ses célèbres devanciers. Cf. E. Perrier, *La Philosophie zoologique avant Darwin*. Paris, Alcan, 2e édit., 1886, p. 56-72.

faut pas oublier que *Buffon*, en dépit de ses erreurs, eut le grand mérite de combattre avec énergie la doctrine des *causes finales*, qui obscurcissait la science depuis Aristote. Au lieu de se demander *pourquoi*, « avec quelle intention », la nature a créé tel organe, le savant se proposera de chercher *comment* l'organe a pu se former, sous l'influence de quelles causes. Buffon l'a reconnu nettement. De plus, l'idée de l'enchaînement naturel entre les espèces, de la filiation des êtres vivants, lui fit trouver déjà des intermédiaires entre animaux et végétaux ; il en supposa même entre ceux-ci et les minéraux. Il entrevoyait donc cette continuité de la nature, dont Lamarck, son disciple, déduira le Transformisme. — Passons à *Geoffroy Saint-Hilaire* : celui-ci, sans doute, se fit une idée exagérée de « l'unité de plan » dans les êtres vivants ; à tel point, qu'il finissait par retrouver dans les animaux inférieurs toutes les parties des vertébrés : système qui n'était pas fait pour déplaire à Gœthe ni à Oken. Mais, dans l'ensemble, comme l'a démontré M. E. Perrier, la « méthode de comparaison », préconisée par Geoffroy, fut excellente. « Il a songé à rapprocher les animaux inférieurs des embryons des animaux supérieurs... Il a contribué, plus que personne, à renverser de fond en comble la doctrine de l'emboîtement des germes (1)... Il a vaillamment défendu, avec Lamarck, l'idée de la mutabilité des espèces, sans laquelle il n'y a pas d'évolution

(1) reprise pourtant, jusqu'à un certain point, par l'école allemande de Weismann en ces dernières années.

possible [1]. » De là, sa divergence de vues avec Cuvier, qui croyait encore à la fixité des types organiques. Mais Cuvier lui-même, par ses études de *Paléontologie* sur l'histoire anatomique des animaux et plantes d'anciens âges, fondait une science féconde pour l'intelligence de l'évolution universelle.

On ne saurait mieux sentir le contraste entre la métaphysique et la science, qu'en opposant ici, aux hypothèses sur les « principes » ou « causes cachées », sur les « intentions » de la nature — à la manière de Gœthe — le *Transformisme* de *Lamarck* (1744-1829). Ses « considérations sur l'organisation des corps vivants », prélude de sa *Philosophie zoologique*, remontent au début du siècle dernier. Il ne fait appel qu'à l'enchaînement des phénomènes devant l'expérience, pour expliquer comment la vie fonctionne, s'organise, évolue. La *fonction crée l'organe* : on voit en effet comment, peu à peu, certaines conditions d'existence provoquent certaines habitudes ; et les habitudes, peu à peu, engendrent des facultés qui se conservent par la génération : c'est l'*hérédité des caractères acquis*. Lamarck, ainsi, explique l'être vivant par ses relations avec son milieu, c'est-à-dire par un développement continu dans l'ensemble de la nature. Pareille méthode nous fait mieux comprendre ce qu'il y avait encore de chimérique chez Oken et chez Gœthe.

Or en Allemagne, plus que partout ailleurs, les

(1) E. Perrier, *op. cit.*, p. 106.

habitudes d'une métaphysique invétérée ont résisté jusqu'à nos jours, malgré l'apparence, au raisonnement expérimental de Lamarck. Nous reconnaissons, dans les systèmes allemands, le faux esprit de synthèse et les erreurs premières qui, surtout vers la fin du siècle précédent, eurent là-bas une destinée si tumultueuse. Elles ont échafaudé, dans la seconde moitié du XIXe siècle, des théories entières, assez semblables quant au sens à celles du passé : si bien que l'on croirait retrouver la science là où *Ritter* (1), *Rœschlaub* (2) et *Hufeland* (3) l'avaient laissée. — On connaît l'amusant adage, symbole des « démonstrations » fournies par l'ancienne science médiévale : « Si le pavot fait dormir, c'est qu'il possède une *vertu* dormitive. » Or beaucoup d'« explications » physiologiques, de nos jours, nous ramènent à cette « vertu intérieure » qui n'explique rien du tout. Ainsi *Johannes Müller* (1801-1858), qui fut professeur à l'université de Berlin, ne faisait pas mieux comprendre l'organisme vivant, en disant qu'il existe sans doute un « principe organisateur ».

Sous des noms différents, on a vu reparaître les mêmes explications illusoires : hypothèse d'un « principe caché » ou d'une « préformation mystérieuse », en un mot, d'une cause imaginaire, en qui l'on suppose, déjà immanentes, préconçues, les phases ultérieures du développement de l'être vivant. La Biologie progressant avec les découvertes au microscope, on édifia des systèmes nouveaux,

(1) Jean-Guillaume Ritter (1776-1810).
(2) 1768-1835.
(3) 1762-1836.

trop précipitamment, sur la présence de principes matériels, souvent imaginaires, que l'on croyait constater, ou que l'on supposait à volonté dans les arcanes de l'infiniment petit. Ainsi les expériences de *Maggi* sur les protistes et les métazoaires, et la découverte de « granules » microscopiques, incitèrent *Altmann* à baser une théorie de la vie sur l'existence de « bioblastes » chimériques. *Wiesner* ne fut pas moins métaphysicien quand il parla des *plasomes*. Mais l'Anglais Darwin lui-même, moins impeccable que Lamarck, n'avait-il pas montré fâcheusement l'exemple, en donnant asile dans la Biologie à d'invisibles *gemmules ?* Ces entités toutes faites semblaient échapper à l'Evolution. Du reste, Darwin substituait à la belle vérité Lamarckienne, au mécanisme de l'acquisition des caractères, une hypothèse arbitraire qui supposait comme un bon plaisir de la nature. A l'entendre, les changements ne seraient pas déterminés par adaptation au milieu, mais au contraire ils se produiraient brusquement dans l'organisme, un peu au hasard ; et c'est ensuite, à l'usage, que se ferait la sélection. Alors seulement, après coup, la « mécanique » des relations avec le milieu reprendrait ses droits, mettant à l'épreuve ces produits inattendus, et vérifierait si le hasard a bien travaillé... En somme, les gemmules de Darwin n'expliquent rien : comme les « caractères élémentaires » de *Nægeli*, elles introduisent un *a priori*, et font songer aux subtils « éléments » des philosophes grecs. Nous n'obtenons pas plus de clarté, quand un de Vries (1)

(1) botaniste hollandais, né en 1848. Il a aussi supposé en bio-

admet, sans preuves, des *Pangènes* microscopiques, variant sans cesse, pareils à des lutins agités et donneurs de vie, dont on ne s'explique pas bien tous les caprices.

A certains égards, on a suivi Lamarck. Il a paru avoir quelques disciples outre-Rhin. Mais de même que, malgré l'adoption de la méthode de Lavoisier, l'école allemande n'éliminait point tout vestige d'alchimie, de même en Biologie le raisonnement expérimental n'a pas encore pénétré profondément les esprits. On le professe sans l'avoir bien compris. En réalité, on a seulement transposé en ses formules les travers du mysticisme atavique. M. Félix Le Dantec, vigoureux continuateur de Lamarck, a fait la critique lumineuse de cet état d'esprit, tel qu'il persiste dans deux systèmes qui font autorité en Allemagne, ceux de *Weismann* et d'*Ehrlich* (1). Celui-ci nous leurre par d'hypothétiques entités. Celui-là, par sa conception du « plasma germinatif », inaccessible à l'action des milieux, aboutit à la négation de la grande loi de Lamarck.

On voit, d'après ces exemples, le cas qu'il faut faire de ces théories « néo-Darwiniennes » ou « néo-Lamarckiennes », où nos voisins font entrer autant de métaphysique que de science. Le système de *Hæckel* (2) lui-même, ce *Monisme* fameux, est encore un exemple curieux du mysticisme qui persiste à chercher conciliation avec la vérité scien-

logie des « variations brusques »... qui défient toute explication transformiste. M. Le Dantec a fait justice de cet étrange système.

(1) signataire du manifeste des Intellectuels en 1914; mort depuis.

(2) né en 1834.

tifique. Hæckel attribue en effet une sorte d'âme à chaque cellule de toute matière vivante, comme un principe inné en chacun des corps. Autant vaut revenir à l'ancienne alchimie. Sans doute il ne saurait être question, chez ce « matérialiste » notoire, que d'un mysticisme atténué, du moins dans ses théories scientifiques. Mais il n'en est pas moins vivace, et suffit à rendre Hæckel solidaire de la science et de la « culture » allemandes. Attaqué naguère par ses compatriotes comme un soutien de la Social-démocratie, tellement l'orthodoxie officielle était ombrageuse, il a prouvé depuis lors, aussi bien que les « socialdémocrates » eux-mêmes, qu'il faisait cause commune avec le germanisme. Il a signé, pendant la guerre de 1914, l'appel des 93 intellectuels allemands.

Or la science française suivait sa grande tradition. En biologie, nous avions eu Pasteur, dont le vrai maître fut Jean-Baptiste Dumas, fondateur de la chimie organique. Pasteur ruina une théorie fausse de Liebig, qui avait méconnu la nature des ferments, véritables microbes, êtres vivants qu'il s'agit de ne pas introduire dans un milieu favorable. Il le démontra par la belle logique de ses expériences. Il fit voir que dans un vase bien isolé et prémuni, aucune fermentation ne se produit « spontanément ». De là découlait la méthode de l'asepsie et antisepsie : c'est-à-dire, des mesures à prendre contre la contamination des corps. — Pasteur, du reste, vérifia pour les organismes microbiens une vérité de physique générale, que Le Châtelier énonce à peu près ainsi : Toute variation, agissant

sur un système en état d'équilibre, détermine dans ce système une modification qui est de nature à entraver la variation qui l'a causée. En d'autres termes, la cause perturbatrice provoque une adaptation défensive. Donc, inoculez un virus à un corps, avec précaution, en graduant les doses, pour ainsi dire : et vous observerez que ce corps, peu à peu, « s'adapte » au mal, est « immunisé ». Telle est, en germe, la théorie des vaccins (1877), d'où résultent des applications si fécondes. L'Allemand *Koch* (1843-1910), « fondateur de la bactériologie », comme on disait là-bas, eut moins de mérite à « découvrir » ce que Pasteur avait déjà créé.

A la haute lignée des savants français, dans la seconde moitié du siècle, il faut ajouter le physiologiste *Claude Bernard* (1813-1878), qui posa les bases de la *Médecine expérimentale*. Digne héritier de Lamarck, malgré quelques erreurs, il fut un théoricien classique du Transformisme, ou « mécanisme » de la vie. Toujours selon le grand principe scientifique qu'énonça Lavoisier, il s'est attaché à confirmer, dans le domaine des fonctions organiques, cette vérité que « rien ne se perd ni ne se crée » mais que « tout évolue ». Ainsi se complétait la belle œuvre de raison, entreprise par les savants français. Lavoisier pour la chimie, Sadi Carnot pour la physique, Lamarck en biologie, Claude Bernard en médecine, vérifiaient la conception du mécanisme universel, en face des hésitations persistantes ou des obscurités mystiques de la « science allemande ».

c) Les Philosophes et la Science

Les métaphysiciens d'outre-Rhin, conscients du rôle capital que Kant et Schelling ont fait jouer à la philosophie dans les débuts de la « science allemande », n'ont pas cessé de se tenir en contact avec les idées modernes, avec la biologie, particulièrement, qui touche à tant de problèmes humains : mais ce n'était que pour la ramener à eux, par leurs incursions incessantes, de crainte qu'elle ne leur échappât. *Eduard von Hartmann*, dans son livre sur le Darwinisme (1875), s'est efforcé, suivant la tactique de Schelling en face de Lavoisier, de soumettre la doctrine expérimentale à l'interprétation spéculative, en subordonnant les faits au point de vue intangible d'où juge le métaphysicien. — Et *Schopenhauer*, de quel maître se réclame-t-il, pour donner à sa *Philosophie et science de la nature* un semblant d'autorité ? Du « merveilleux Kant ». Mais la chimie surtout a évolué : et Schopenhauer le reconnaît; ce n'est pas sans tristesse. La faute en est à l'école de Lavoisier. Les Français, dit Schopenhauer, ont la manie de tout réduire aux faits « mécaniques » : il faut revenir aux idées mystiques de Kant, de Schelling et d'Oken. C'est ce que tente le philosophe allemand *Adolphe Lasson* (né en 1832), Hégélien, féru de germanisme — bien qu'il s'en soit défendu — et, naturellement, apologiste de l'invasion de 1914.

Cependant une certaine école de psychologues,

faisant appel à l'expérimentation, a paru en quelque sorte s'écarter du courant mystique général. Ce sont les *Psycho-physiciens*. Par suite, ne nous étonnons pas que *Wundt* (né en 1832), *Hertz* (1857-1894), *Fechner* (1801-1887), aient pris envers l'école Kantienne — aux yeux des philosophes adorateurs — une attitude ou une réputation d'iconoclastes. Mais Fechner s'en est excusé, se réclamant d'une certaine parenté d'esprit avec Hegel, dont nous reconnaissons aussi quelques idées chez le Danois Œrsted, pourtant physicien de mérite. Bien mieux, Fechner essaya lui-même de « concilier » les lois naturelles et le mystère : citons ici son *Zend Avesta, ou considérations sur les choses du ciel et de l'au-delà*. Et Wilhelm Wundt, professeur de physiologie, auteur d'un manuel de physique assez réputé, tenta à son tour la synthèse universelle. Il déclarait que la méthode expérimentale ne menait à rien, sans l' « expérience interne » du philosophe, et sans ses intuitions sur « le but final » des choses.

On voit que les esprits les plus soucieux d'exactitude, en un pareil milieu, ne quittent pas entièrement les nuées de la spéculation. Ainsi a pu se perpétuer la tradition mystique de la « science allemande », dans les laboratoires ou bibliothèques de la nouvelle Allemagne. Une croyance philosophique qui illumine leurs recherches, semble nécessaire à ces travailleurs qui vivent dans la fréquentation des sciences — et que la science n'a pas toujours pénétrés. Le mirage laissé par les « penseurs » Kantiens, après un siècle de pieuses louanges, inspire les vocations de savants qui ont gardé de leur but et de leur

devoir la transcendante conception d'un Fichte. Il domine encore, dans la Prusse moderne, la carrière intellectuelle du professeur, le morne labeur de l'homme qui enseigne. Car ne devient-il pas à son tour le continuateur de la « Science », de cette chose mystique qui rejoint la religion par-delà l'ombre des grands noms de Fichte et de Kant? Aussi n'est-il pas rare qu'un de ces hommes de laboratoire, si minutieux soit-il, si réputé pour son œuvre sérieuse, garde avec ferveur son admiration pour la phalange sacrée des métaphysiciens de jadis.

d) Sciences mathématiques et physiques

Une catégorie de savants allemands semblerait — du moins à première vue — avoir rompu avec la tradition philosophique : ce sont les mathématiciens. On pourrait espérer, en effet, que leur domaine reste le seul refuge où, à condition toutefois de n'en pas prendre les vérités abstraites pour des entités *a priori*, l'esprit fait œuvre de science pure, et non de métaphysique plus ou moins sentimentale.

Pourtant le défaut que nous signalons, l'illusion de raisonner *a priori*, a troublé d'excellents cerveaux mathématiques, dès qu'ils ont ambitionné la gloire de philosopher. Un article de M. Pierre Duhem, pendant la guerre (1), a insisté sur l'abus d'esprit théorique qui caractérise les savants allemands, aux dépens de l'esprit de finesse, ou intuition du bon

(1) Cf., le 1er février 1915, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

sens observateur. On part d'un principe, et l'on déduit « mathématiquement ». Ainsi, toute géométrie devient algèbre. Exemple : l'œuvre du célèbre *Bernard Riemann* (1826-1866). Mais que vaut le principe ? Qui le pose ? l'expérience ? Non point : « *Nous voulons* poser en principe », ne cessait de répéter *Gustave Kirchhoff* (1824-1887), dans ses cours de Berlin. « Acte de volonté. choix du bon plaisir », note justement M. Duhem : « une théorie de physique n'est plus, à partir de postulats librement formulés, qu'une suite de déductions algébriques ». Et de même *Henri Hertz* donne de la Mécanique un exposé tel, « que le principe fondamental de la science prenne la forme impérieuse d'un décret porté par un algébriste librement autoritaire : *sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas* ».

Mais, dans ces efforts pour systématiser après coup, quelle est la part de l'esprit d'invention ? — En mécanique, M. Duhem (1) attribue à Buridan, savant français du Moyen-Age, des vues pénétrantes. Buridan aurait été le véritable précurseur du Polonais Copernic. Ensuite l'Allemand Kepler, célèbre par ses lois relatives aux planètes, dut beaucoup au Suédois Tycho-Brahé (XVIe siècle). Quant à Leibniz, M. Emile Picard (2) le montre tributaire de Huyghens, et même de Descartes, dont il a pourtant corrigé des erreurs. De nos jours, en somme, après Newton, la France s'est mise en première ligne pour l'Astronomie théo-

(1) P. Duhem. *La Science allemande*. Paris, Hermann, 1915.
(2) dont on a lu l'étude fort nette dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er juillet 1915).

rique (1). De Lagrange et Laplace (2) à Leverrier, à Henri Poincaré, elle a tenu son rang.

En mathématiques, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, les savants allemands se sont occupés surtout de retrouver par la logique les principes que leurs prédécesseurs avaient souvent admis par intuition. On refit tous les raisonnements, on en reconstitua la chaîne avec un soin minutieux. Ce travail de patience convenait à l'esprit germanique : l'algébriste *Weierstrass* (1815-1897) y passa maître ; comme aussi le géomètre *Hermann-Amandus Schwartz*, qui se faisait gloire de ce laborieux talent, et déclarait : « Je suis le seul mathématicien qui ne se soit jamais trompé. » Or, en Analyse, l'impulsion était venue d'un Français, Augustin Cauchy. Du reste, Laplace avait déjà donné, dans la déduction mathématique, l'exemple de la prudence et de la rigueur (3).

En fait d'électricité et de magnétisme, les principes, suivant l'expression de M. Duhem, furent mis par le génie des Poisson et des Ampère « dans une clarté toute française » ; on n'oublie pas non plus l'Italien Volta, constructeur de la pile électrique, ni l'Anglais Faraday. Ces vues heureuses servirent de guide aux grands travaux de *Gauss* (1777-1855), de *Wilhelm Weber* et de *Franz Neumann*. — De même, pour les

(1) Dans l'astronomie d'observation, science de Galilée, Wilhelm *Herschel* (1738-1822) fut un puissant travailleur.

(2) Il faut citer le Suisse Euler, qui vécut au XVIIIe siècle.

(3) Cf. M. P. Duhem, *op. cit.*, p. 7-10. — M. E. Picard signale aussi que Fermat et Lagrange avaient précédé Gauss, dans la théorie des nombres. Il souligne en outre le mérite original d'Hermite.

phénomènes de rayonnement, il faut mentionner les découvertes de Maxwell, de Becquerel, de Curie, avec les rayons X (1) de l'Allemand *Rœntgen* (né en 1845). *Hertz* aussi (1857-1894), un des plus ingénieux parmi les physiciens allemands, a continué Maxwell, en utilisant les vibrations de l'éther pour produire des rayons électriques analogues aux rayons lumineux ; alors est née la télégraphie sans fil, due à Branly, et à l'Italien Marconi. — En Optique enfin, science où brilla Fresnel, et qui nous fait remonter à Huyghens, l'analyse du spectre solaire fut poussée plus avant par *Kirchoff* (2) et *Bunsen* : ce dernier en tira des conséquences pratiques, pour identifier de nouveaux métaux.

Dans le domaine de la Physique générale, *Helmholtz* — anobli par Guillaume Ier — est un des plus grands noms d'Allemagne. Mais son œuvre reste dominée par celle de Carnot. Helmholtz, d'abord professeur de physiologie en diverses universités, occupa ensuite une chaire de physique à celle de Berlin (1871). En dehors de ses études sur les sons, il condensa les travaux antérieurs sur la mécanique. Comme lui, *Clausius* (1822-1868) développa les découvertes de *Sadi Carnot*, découlant du principe fondamental : rien ne se perd, rien ne se crée, dans le monde des forces comme dans la matière pondérable (3) ; l'énergie ne se détruit pas, elle évolue : on la retrouve donc par voie de raisonnement ou de calcul, à travers ses transformations diverses... Mais,

(1) Cf. l'article de M. Picard, signalé ci-dessus.
(2) de 1857 à 1860, notamment.
(3) Cf. l'œuvre de Lavoisier.

naturellement, le germanisme est intervenu de nos jours pour rabaisser l'initiateur français, en faveur de ces Allemands qui ont surtout profité d'impulsions étrangères. D'après *Walter Nernst*, lauréat du prix Nobel, les principes — évolution des forces, équivalence mécanique de la chaleur — bases de la thermodynamique, seraient dus à l'initiative de *Robert Mayer*, Helmholtz et Clausius, non pas à l'Anglais Joule ou d'abord au génial Carnot (1), précisant, ainsi que déjà l'Américain Rumford, les vues perspicaces de Lavoisier (2).

La chimie, de son côté, tend à devenir une science annexe de la physique. En effet, quand la méthode de Lavoisier en eut fait découvrir peu à peu les principes, le raisonnement déductif put s'y développer. On fit alors la théorie de certaines combinaisons de corps : on inclinait ainsi à chercher dans la chimie une algèbre, ce qui convenait particulièrement aux esprits d'outre-Rhin. Aussi l'Allemand *Kékulé* en fit-il un système. — La mécanique s'était introduite dans cette science par l'étude des circonstances physiques, température et pression par exemple, qui modifient les réactions entre corps. Ce fut surtout l'œuvre d'un Français, Henri Sainte-

(1) Ses énonciations de 1824 se complètent par un manuscrit retrouvé après sa mort. (Celle-ci date de 1832).

(2) Même dans les divers ordres d'ingéniosité industrielle, la France fraya souvent les voies que ses voisins ont exploitées. Rappelons ici que l'automobilisme, les ballons dirigeables — comme d'ailleurs les autres un siècle auparavant —, sont d'invention française : ainsi que, pour une bonne part, les sous-marins et les aéroplanes. Mais partout l'Allemagne, à défaut de réelle initiative, a mis au service de ses emprunts sa laborieuse patience, qui lui permit de transformer en industries allemandes bon nombre de nos découvertes.

Claire Deville. Avec J. Moutier, qui appliqua aux dissolutions les lois de la thermo-dynamique, et avec l'illustre Américain Willard Gibbs, Le Châtelier et le Hollandais Van'tHoff comptent parmi les plus ingénieux promoteurs de cette chimie mathématique. Mais, les principes une fois posés, les Allemands s'occupèrent à « déduire », à en tirer les conséquences pratiques, dans leurs laboratoires fort bien outillés. Il en alla de même pour la Stéréo-chimie, étude géométrique des cristallisations, qui fut étendue laborieusement par l'école allemande quand Pasteur et Le Bel eurent montré la voie (1). Après les innovateurs, vient toujours l'ère des applications pratiques: aussi l'industrie chimique est-elle extrêmement développée en Allemagne, comme en témoignent les synthèses, les produits artificiels de Baeyer et de Fischer (2).

Cependant la France était bien restée la grande initiatrice avec un Jean-Baptiste Dumas, ou avec Sainte-Claire Deville, qui ruina l'idée mystique d'affinité, due au Suédois Berzélius. D'ailleurs les maîtres de la chimie organique s'appelaient Wurtz et Berthelot, deux Français. Celui-ci était même, à proprement parler, un fondateur de la thermo-chimie. Or, en réalité, quel est le rôle de cette science ? Elle s'attache à mesurer les sommes d'énergie calorique qui correspondent aux réactions entre corps. Elle ajoute un vaste chapitre à l'étude de la transformation des forces, consi-

(1) Cf. P. Duhem, *op. cit.*
(2) Ces deux chimistes, comme Nernst et Rœntgen, ont signé en 1914 le « Manifeste » pour la défense du Germanisme.

dérées comme des quantités constantes sous des formes diverses. Elle fait rentrer la chimie organique dans le mécanisme universel. Elle n'est autre, on le voit, qu'une extension nouvelle du principe de Lavoisier, de Carnot, de Lamarck. La science française possède, en ses plus grands représentants, une tradition classique d'une remarquable pureté... — Assurément, dans la suite, la physico-chimie s'est précisée par les importants travaux d'*Ostwald*, qui d'ailleurs s'empressa peu de rendre hommage aux initiatives de la science française. Mais ses théories ne furent pas dépourvues de métaphysique : ce qui déjà suffirait à expliquer son aversion pour Lavoisier, et son apologie de l'Allemand Stahl, inventeur du mystérieux « phlogiston »... Ostwald, du reste, nous a donné une nouvelle preuve de son germanisme avéré, en signant le fameux « Manifeste » des intellectuels allemands.

CHAPITRE V

L'Art allemand

Pour l'Architecture, l'Allemagne fut tributaire des pays gréco-latins. Elle leur dut au VIIIe siècle l'art byzantin ; et au XIIIe elle reçut du nord de la France le style ogival, dit gothique, qu'elle a tant admiré depuis lors dans ses cathédrales de Strasbourg et de Cologne, comme une émanation originale du génie allemand (1). Cette fable de l'époque romantique fut accréditée par deux érudits rhénans, les frères *Boisserée*... L'Allemagne y tient d'autant plus qu'elle a peu brillé dans l'architecture moderne. Les œuvres les plus récentes de ses sculpteurs sont des monuments de mauvais goût, en un style « kolossal » que les panégyristes des Hohenzollern et de leurs victoires ont exagéré à dessein. Il en va de même de ces forteresses gothiques et autres lourdes imitations, qui tiennent lieu de palais, de gares, de bureaux de poste, dans l'Allemagne impériale.

(1) Au XVIe siècle et même avant, quelques sculpteurs ont produit des œuvres notables, en partie par d'heureux emprunts à la Renaissance. Il faut nommer ici *Adam Krafft* (mort en 1507) et *Peter Vischer* (mort en 1529), de Nuremberg.

En Peinture aussi le « génie » germanique, doué souvent d'intentions, plutôt encore que de talent, a beaucoup imité. Au xve siècle l'art flamand l'a vivifié, en lui apportant son réalisme. Cologne, vers cette époque, fut un centre d'inspiration ; et Augsbourg s'illustra avec *Holbein le Vieux*. Dans le même temps (fin du xve et début du xvie siècle), Nuremberg, où s'était épanouie l'institution des maîtres-chanteurs, eut également *Albert Dürer* (1) : artiste à l'imagination vive (2), qui se cultiva en Italie, avant de subir la mysticité luthérienne. — Après lui *Holbein le Jeune*, grand portraitiste, fut une des dernières célébrités de l'école allemande — si l'on peut désigner ainsi, dans la suite, un art déjà dominé par le goût italien.

Mais l'Allemagne ne pouvait renoncer pour toujours à son germanisme, surtout vers la fin du xviiie siècle, quand ses penseurs s'insurgèrent contre l'hégémonie intellectuelle des peuples latins. La réaction anti-classique s'est donc manifestée aussi dans les arts. L'Allemagne eut d'abord, à défaut de talents créateurs, des philosophes érudits qui faisaient la « théorie » du Beau... tout en se flattant de revenir à la « nature ». Ils n'aboutissaient en littérature qu'à une métaphysique prétentieuse, ou justifiaient les essais désordonnés d'une « géniale sauvagerie ». Car notre classicisme était l'ennemi jalousé ; on répudiait ce qu'on n'avait

(1) A défaut de coloris, il fut remarquable, comme peintre et graveur, par la netteté de son dessin.
(2) comme aussi le « naïf » Cranach.

pu atteindre : cet art mesuré, fait de bon sens et de bon goût...

Sous couleur de néo-classicisme, des critiques pleins d'assurance tentaient de germaniser l'idéal antique. Wolf avait découvert en l'Iliade un produit spontané du « génie de nature », tout comme dans la poésie des scaldes du Nord. D'autre part Lessing soumettait la sculpture, ainsi que la tragédie, à son « Esthétique » pédante. Winckelmann y introduisit pour sa part le sentiment du vague, de l'indéfini, qu'il portait en lui-même. Et *Raphaël Mengs* (1728-1779), professant à Rome, innova une « docte » peinture, peu vivante, avec des sujets d'antiquité. Au naturel on substituait une métaphysique hautaine, qui passait pour le plus fin hellénisme. Le peintre danois Carstens (1754-1798), lui aussi, vécut à Rome. De son côté Angelica Kauffmann (1741-1807), artiste suisse d'un talent féminin assez facile, sentimental, avait débuté par des portraits à la façon de l'Anglais Reynolds ; puis elle alla en Italie, et peignit à son retour des tableaux d'Histoire. L'un d'eux évoque un triomphe national des Germains : on y voit Hermann reçu par Thusnelda, après sa victoire sur Varus (1).

En même temps, le retour romantique vers le « sentiment naïf », par opposition à la perfection classique, prenait forme d'un culte pour le Moyen-Age : Tieck et Wackenroder célébrèrent ses « pures » vertus, ses intuitions mystiques ; et ils en virent l'expression dans la peinture « fervente » d'Albert

(1) L'Allemagne, par la suite, prétendit avoir ses centres d'art. Les plus connus seront Munich, Dusseldorf, Dresde, Berlin.

Dürer. On adora l'art « *vieil-allemand* », par théorie : c'était un des aspects du germanisme. — Un autre romantique, le peintre *Overbeck* (1789-1869), converti à un catholicisme illuminé, fut à Rome le chef du groupe « *Nazaréen* », épris de l'art des « primitifs » italiens : et *Guillaume de Schadow* prit exemple sur lui. — Enfin *Schwind* (1804-1871) rendit une vie factice, romanesque, au « merveilleux » du Moyen-Age.

De son côté *Pierre de Cornélius* (1783-1867), chef de l'école de Dusseldorf avant Schadow, et maître de style académique, avait bien été, par ses sujets, le peintre épique du romantisme. Ensuite la *peinture historique* chez *Kaulbach* (1805-1874) puis *Menzel* (1815-1905) se spécialisa dans les sujets nationaux, guerriers, ou, avec *Lenbach* (1836-1904), dans les portraits de « grands hommes », Moltke, Bismarck.

Enfin la note mystique, à travers la poésie des paysages, est assez heureusement donnée par *Max Liebermann*, ou en la peinture religieuse de *Fritz von Uhde*. Pourtant la profonde « originalité » germanique, s'il faut en croire ses initiés, n'appartient vraiment qu'à l'école de *Bœcklin* (1), dont le romantisme sentencieux, « symbolique », à décor méditerranéen, ou la mythologie lourdement triviale, le mauvais goût, ont conquis bien des cœurs là-bas.

Mais l'art allemand par essence, au dire de nos voisins, est la Musique. Or, ici, durant la période

(1) né à Bâle en 1827, mort en 190 . Nommons ici *Hans Thoma* et *Max Klinger* (tous deux, défenseurs du Germanisme, et signataires, avec Liebermann, du Manifeste de 1914).

classique aux XVIIe et XVIIIe siècles, les modèles italiens et français avaient dominé. Qu'il suffise de rappeler Pergolèse, et d'autre part, chez nous, les « tragédies musicales » de Lulli, de Rameau — qui révéla à *Gluck* (1) le grand art —, enfin les opéras-comiques de Grétry : l'œuvre de Rameau surtout nous honore, classique par la finesse élégante et l'harmonieuse clarté... La musique allemande fut longtemps à pareille école, et son originalité ne se manifesta guère que par un talent laborieux qui triomphe dans la difficulté : témoin, les fugues savantes de *Jean-Sébastien Bach* (1685-1750)... Une pléiade d'organistes, exécutants et compositeurs, développa cet art étudié. *Hændel* (1685-1759), établi en Angleterre,commença de le réaliser au théâtre (2). Puis « le père de la symphonie », *Joseph Haydn* (1732-1809), travailla — non sans bonheur — ses oratorios et ses quatuors. Enfin, usant d'une facilité précoce, son ami *Mozart* (3) (1756-1791), influencé par l'Italie, se rendit agréable dans tous les genres. Il participa au mouvement intellectuel de son temps. Affilié à la franc-maçonnerie mystique, il a composé la partition de la *Flûte enchantée*, d'après le livret de Schickaneder.

Alors parut *Ludwig van Beethoven* (1770-1827), classique encore par sa manière, mais déjà romantique d'inspiration. Ce Rhénan, d'origine flamande,

(1) (1714-1787). D'origine allemande, il vécut longtemps à l'étranger, et, de Paris, revint à Vienne couvert de gloire. Ses opéras *français* d'Orphée, Alceste, Armide sont de ses chefs-d'œuvre.

(2) Citons aussi un de ses fameux oratorios, le *Messie*.

(3) né à Salzbourg.

qui naquit à Bonn mais s'établit et mourut à Vienne, eut toujours un fonds de piétisme. Passagèrement illuminé par l'évangile des Droits de l'Homme, et admirateur de Bonaparte, il devint soudain le fougueux adversaire de la France napoléonienne. Du reste la passion romantique ne tendait-elle pas au germanisme, chez ce grand musicien comme chez les « penseurs » ? Sans doute Beethoven est un puissant évocateur de sentiment, de « vague à l'âme » transposé dans la poésie des paysages, parmi les mille bruits des êtres et des choses. Certaines de ses symphonies réalisent vraiment, dans le langage des émotions auditives, — et d'ailleurs avec grand art — cet impulsif « génie de nature », pure illusion mystique qui n'était pour les littérateurs qu'un rêve inaccessible : car il n'est pas du domaine des faits que la pensée peut saisir. La musique de Beethoven étreint la nature, mais comme un beau songe douloureux, à travers son pessimisme et une buée de mélancolie maladive. Parfois même, en ce trouble des sentiments, éclate une ferveur guerrière, ainsi que dans les discours de Fichte à la nation allemande. Ici et là, l'ennemie du Germain romantique, penseur ou musicien, est bien la France ou du moins son esprit. Et de notre côté, nous devons conclure que l'art n'est pas tout entier dans ces véhémentes musiques où l'âme allemande se révèle avec les prestiges d'un enchanteur. L'harmonieuse beauté classique qui s'est épanouie dans tous les arts, a eu dans l'histoire de la civilisation une destinée tout autre que le génie passionné d'un Beethoven.

L'Autrichien *Schubert* (1797-1828), qui mourut trop jeune pour se voir célèbre, représente encore un genre de transition. Rêveur de style assez classique, et d'un romantisme gracieux, il a laissé des symphonies, des sonates et des lieds.

Mais voici *Carl-Maria von Weber* (1786-1826), malade romantique : ce puissant musicien, passionné de germanisme, fait songer à Wagner. Il eut pour ami l'israélite *Meyerbeer* (1791-1864) qui lui ressemble peu : ce dernier s'inspira de Rossini, puis, venu en France, emprunta à Scribe des livrets d'opéras (*Robert le Diable,* par exemple). Son coreligionnaire *Mendelssohn-Bartholdy* (1809-1847), petit-fils du philosophe, et musicien fort bien doué, abusa peut-être d'un romantisme pompeux. Vers le même temps vivait *Schumann* (1810-1856), dont l'art est trouble et tourmenté, avec de fougueuses échappées de mélodie.

C'est bien un même romantisme qui alla s'exaspérant de Beethoven à Schumann, pour s'épanouir autrement chez Wagner (1). Ici, on peut parler de germanisme : le compositeur qui mit à la scène le passé national, héros mythiques, Minnesinger, maîtres-chanteurs, reçut des siens — et presque du monde entier — un large tribut d'admiration. La manière souvent prétentieuse et alambiquée de la symphonie Wagnerienne au théâtre passa bientôt pour le summum du génie musical (2). Confondant

(1) Sur Wagner, cf. ci-dessus, 2e partie, chap. V, *c.* — Il eut un émule et apôtre en la personne du Hongrois Franz Liszt, son beau-père. — Une autre fille de Liszt fut épousée par le fameux parlementaire français Emile Ollivier.

(2) *Johannes Brahms*, de Hambourg (1833-1897), musicien labo-

la « difficulté », avec l'art, et le « métier » avec la science, on ne jura plus que par la musique « savante » de Wagner. Les gardiens allemands de la gloire du Maître surent du reste entretenir ce préjugé par le soin qu'ils apportèrent à l'exécution de ses œuvres, dans les concerts d'Europe. Le savoir-faire d'un chef d'orchestre comme *Weingartner* parut le complément indispensable aux cérémonies du nouveau culte. Les Allemands s'appliquèrent à l'exacte interprétation de ces chefs-d'œuvre « absolus » avec le zèle méticuleux qu'on leur connaît.

Après Wagner le genre tumultueux, mais ici moins « colossal » peut-être que fiévreux et morbide, fut représenté par le Munichois *Richard Strauss* (né en 1864), qui égala le maître par son germanisme. On se rappelle l'attitude arrogante qu'il eut un jour à Paris, et notre accueil cette fois discret, qui témoignait évidemment aussi de notre irrévérence pour la « profondeur » de sa pensée musicale [1].

rieux, et instruit des traditions classiques, fut un rival assez médiocre de Wagner.

(1) Citons aussi *Humperdinck* (né en 1854), auteur de *Hænsel et Gretel*, une jolie légende musicale... et signataire du « Manifeste » pour le Germanisme en 1914. Weingartner et Siegfried Wagner, le fils du Maître, ont signé ensemble, naturellement.

QUATRIÈME PARTIE

L'IMPÉRIALISME DE 1871 A 1914

CHAPITRE PREMIER

A l'Intérieur

La Prusse, en réalisant l'unité allemande, s'est réservé la haute main sur l'Empire. Dans le conseil fédéral (*Bundesrath*), elle peut contre-balancer les décisions des Etats secondaires. Sans doute la Bavière, dont le roi offrit la couronne impériale à Guillaume Ier, a gardé un semblant d'autonomie. Mais là même l'ordre de mobilisation ne peut être lancé par le roi que sur l'invitation de l'empereur (1).

(1) On a suivi le rôle joué dans l'Histoire de l'Allemagne par ses différents petits Etats. Ajoutons quelques détails sur le Hanovre, dont l'électeur Georges-Louis était devenu en 1714 roi d'Angleterre, sous le nom de Georges Ier. Sa dynastie, qui régna plus d'un siècle, fut remplacée sur le trône de Hanovre par une autre famille anglaise, celle des ducs de Cumberland, à laquelle appartint le dernier roi, Georges V. Les Hohenzollern le dépossédèrent en 1866. Son petit-fils s'est rallié officiellement à l'Empire, par son mariage avec la fille du Kaiser.

L'Allemagne économique. — L'empire allemand, par son industrie et son commerce, devint en quarante ans, pour l'Angleterre elle-même, le plus dangereux rival. Tel est le fait essentiel qui domine son histoire économique, depuis la guerre « heureuse » de 1870.

Mais voyons ce qui en résulte. Le progrès commercial — secondé par les compagnies de navigation (1) — s'est accompagné d'une évolution de l'activité agricole en sens inverse. L'agriculture allemande, très prospère au milieu du siècle dernier, a fini par subir vers 1880 les effets de la concurrence étrangère : car les pays « neufs », l'Amérique du Nord et du Sud, la Russie, la Roumanie, sont grands producteurs de céréales. — L'industrie, par contre, a gagné tout ce que perdait le sol ; les ouvriers sont allés des champs vers les villes. Bientôt l'Allemagne ne devait plus se suffire par ses propres récoltes ; la guerre de 1914 lui rendra cette diminution singulièrement pénible.

Autre résultat : Les cités capitalistes de la région minière et commerçante, surtout à l'Ouest (2), dans les vallées du Rhin et de la Ruhr, commençaient à l'emporter économiquement sur les régions agricoles de l'Est. Les hobereaux agrariens de Prusse et de Silésie eurent à défendre leurs intérêts contre les industriels rhénans.

Enfin, par une troisième conséquence, le développement du monde ouvrier dans les usines accrut

(1) particulièrement la *Hamburg-Amerika*, et le *Bremer Lloyd*.
(2) mais aussi en Silésie, par exemple.

l'importance de la « démocratie sociale » : les voix socialistes, au nombre d'environ 100.000 lors des élections allemandes de 1871, étaient presque vingt fois plus nombreuses à la fin du siècle.

Au point de vue des relations extérieures, notons que l'éducation industrielle de l'Allemagne s'est faite en particulier aux dépens de l'Angleterre : surtout depuis 1890, quand la politique de Guillaume II remplaça celle de Bismarck. Les jeunes Allemands s'expatrièrent, pour se mettre au courant. Une nuée de volontaires sérieux, empressés à « rendre service », ou à profiter, s'abattit sur les maisons de commerce et les banques qui ouvraient libéralement leurs portes à une invasion si « pacifique ». Ainsi s'explique l'essor remarquable de l'industrie et de la finance allemandes, grâce aux leçons bénévoles des rivaux du dehors, et à l'esprit de suite des gens d'outre-Rhin.

Population. — L'Allemagne, orientée tout entière vers une politique d'expansion, a compris de quel secours immense lui serait une population nombreuse et disciplinée. En haut lieu, on a encouragé le principe d'une natalité forte. Vers 1850, la France était presque aussi peuplée que l'Allemagne. Celle-ci, en 1914, espérait réaliser bientôt, par rapport à nous, un chiffre double d'habitants.

Armée et Marine. — Des lois progressives ont militarisé toutes les forces de l'Empire (1). Car cet

(1) Il faut observer que les différentes catégories du contingent, et leurs affectations successives, n'ont pas chez nous leur équi-

Etat, cimenté par la guerre, ne pouvait durer qu'en s'y préparant encore. Et d'ailleurs la Prusse, comme au temps de Scharnhorst, voyait toujours en son armée une « école de Culture ». Quant à la flotte, pourvue des deux ports de Wilhemshafen et de Kiel, et prodigieusement accrue sous l'impulsion d'une ligue active (*Flottenverein*), on saisira plus loin son importance dans la politique mondiale de l'Allemagne.

L'Administration. — Les divisions administratives portant d'autres noms qu'en France, nous en donnons ici quelques spécimens. En Prusse, on observe la hiérarchie suivante : en haut sont les ministères, et le Conseil d'Etat ; puis le président supérieur de chaque province (*Oberpräsident*) ; pour le district (*Bezirk*), un président (*Regierungs-präsident*) ; à la tête du cercle (*Kreis*), le sous-préfet (*Landrat*) ; enfin le maire (*Bürgermeister*) ou le bailli (*Amtmann*) pour la commune ou le bailliage. Ajoutons-y les différents conseils : de province, de district, de cercle ; et la commission municipale (*Magistrat* ou *Gemeindeausschuss*). En Saxe, Bavière, Wurtemberg et Bade, on retrouve, sous des noms parfois différents, des divisions analogues... Il est plus important de retenir

valent exact. Là-bas, du *service actif* on passa dans la *réserve*, ensuite dans la *Landwehr* — de premier puis de second ban — enfin, directement, dans le second ban de *Landsturm*. — Quant au premier ban de *Landsturm*, il comprit, par exemple, les jeunes gens qui n'étaient pas encore incorporés. — Une troisième catégorie du contingent est l'*Ersatz-Reserve*, réserve de remplacement, où l'on verse les recrues en surnombre. On exerce sommairement une partie, qui passe ensuite dans la Landwehr ; le reste est rattaché au Landsturm.

qu'en général les maires, quelle que soit l' « autonomie » des villes, sont les serviteurs dévoués de l'autorité impériale.

Les *Chemins de fer* allemands sont presque tous administrés par l'Etat. Or la mainmise de l'Etat sur les services publics ne fut pas le signal d'une centralisation tracassière, ni d'une prodigalité déshonnête. Ce « fonctionnarisme » n'étouffait pas l'initiative, il assurait au contraire une gestion profitable au pays. Car le souci de l'intérêt général résultait de cette éducation des volontés, de cette discipline, qui a toujours fait la force de l'Enseignement national en Allemagne. Aussi ses maîtres, et les fonctionnaires qu'ils avaient formés, jouaient-ils un rôle essentiel aux yeux de tous. La considération publique, et des traitements honorables, étaient leur récompense.

L'Instruction publique. — De l'enseignement primaire au supérieur, en passant par les *Gymnases* du « secondaire » (1), l'école est un moyen de Culture, dans le sens national : c'est-à-dire qu'elle doit inculquer aux consciences la religion « morale » de l'Etat germanique. Qu'on se rappelle les déclarations des philosophes à la fin du XVIIIe siècle : pour eux, la « vraie science » poussait à agir selon les intérêts

(1) *Gymnasien*, pour les humanités spécialement ; *Realgymnasien* et surtout leurs variétés inférieures, pour l'enseignement moderne. A cela s'ajoutent les écoles industrielles, dont le nombre témoigne d'un puissant essor économique, servi par l'esprit pratique des Allemands. On y peut distinguer trois groupes : les écoles professionnelles (*Fachschulen*), les écoles industrielles moyennes (*technische Schulen*) et les écoles supérieures (*technische Hochschulen* ou *Polytechnica*).

de l'Etat. L'Université est donc là pour maintenir le corps social, surtout depuis 1870. Les futurs « docteurs », formés dans les Facultés « philosophiques » ou autres, sont à cet égard les « porteurs de Culture » (*Kulturträger*) : ils en ont la charge et la mission vis-à-vis du peuple « moins éclairé ». Ils savent que la discipline commune, et l'avenir du Germanisme, dépendent de leur zèle loyal, et de l'autorité qu'ils apportent à cette tâche. Si, selon la formule, l'instituteur prussien « a fait Sadowa », le professeur d'Université, par ses leçons, a édifié le fonctionnarisme d'Empire. Et les associations d'étudiants, sous leurs rites d'aspect militaire, n'ont pas moins gardé, immuable, la tradition nationale. — Parmi les Universités, dont le nombre dépasse vingt, les principales sont celles de Berlin, Leipzig, Munich, Bonn, Strasbourg, Breslau, Heidelberg, Gœttingue, Iéna, Kœnigsberg, en général plus fréquentées que les Universités françaises sauf celle de Paris. Dans ces centres officiels de l'esprit allemand, la vie des étudiants s'orne d'un certain éclat, et le personnel enseignant est entouré du respect public, depuis le *Professeur ordinaire* jusqu'au simple *Privat-Docent*, en passant par le stade transitoire du *Professeur extraordinaire*.

Cette considération unanime pour les maîtres de l'érudition allemande, n'était d'ailleurs que la conséquence naturelle du rôle qu'ils avaient assumé à la tête de la « culture » nationale. Le savoir étant ainsi compris, comme une vaste préparation « morale », comme une éducation mystique des volontés autant que des esprits, les *Facultés de théologie* voisinaient

avec les *Facultés philosophiques*, et ces dernières unissaient métaphysique et science, érudition et germanisme, dans le même « idéal pratique ». — L'ensemble était administré par un *Curateur*, haut personnage souvent fort riche, nommé par le gouvernement.

L'Etat, reconnaissant l'importance et les services de cette forte organisation intellectuelle, s'est ingénié à faire de tous ceux qui étudient, des privilégiés. Les moindres grades d'enseignement secondaire conféraient la faveur de ne passer qu'un an à la caserne, comme volontaire : et encore y jouissait-on d'une certaine indépendance. Dans l'enseignement supérieur, d'autre part, les Universités gardaient une grande autonomie, qui leur permettait d'offrir des chaires, de leur propre initiative, aux jeunes docteurs dont la production scientifique les avait intéressées. Les professeurs d'Université étaient des personnages, et constituaient une véritable aristocratie du savoir, à qui l'Etat prenait soin de faciliter une vie indépendante et les moyens de travailler. Il ne chicanait pas un traitement honnête à des savants : ceux-ci ayant besoin de toute leur liberté d'esprit, et de toutes les commodités matérielles, pour mener à bonne fin des recherches souvent abstraites, mais qui préludent à d'importants progrès. Avant tout, les ressources de ces professeurs érudits pouvaient atteindre des sommes considérables, avec l'appoint de la taxe prélevée sur les étudiants (*Kollegiengeld*). Cette situation éminente et méritée imposait davantage au public une haute considération pour les savants officiels. Le respect

de l'ignorant pour les spécialistes, pour les érudits de laboratoire ou de bibliothèque, était une qualité sociale des plus précieuses, et le signe que les questions d'intérêt public seraient confiées aux hommes compétents.

Une telle faculté d'organisation n'est point faite de génie, mais de travail. La méthode scientifique manque de netteté ; le plan est surchargé, confus, et l'invention vient souvent du dehors. Du moins on a de la patience dans le détail ; les matériaux sont mal ordonnés, mais on les assemble solidement ; l'ensemble n'est ni original, ni beau, mais il tient. Une organisation médiocre en intelligence devient formidable par la discipline ou la cohésion des volontés. Les qualités secondaires de l'esprit finissent par l'emporter sur le talent, si celui-ci les dédaigne trop. Ce n'est pas l'admiration qu'elles méritent, mais l'estime. A une nation bien douée qui s'en raillerait, il faudrait souhaiter de les posséder au même point : la discipline donne la puissance, et seule la puissance fait rayonner le génie.

Assurément, les qualités « solides », ici, sont gâtées par une philosophie délirante. L'instinct de labeur, le souci de l'intérêt public, le respect des compétences, ne se complètent pas, chez nos voisins, par cette haute sagesse classique d'où l'on reçoit la plus sûre direction. L'Allemagne laborieuse et instruite subit volontiers le joug d'un Germanisme composé pour l'usage de ses maîtres, et qui, du haut des Universités, lui tient lieu de religion.

De là cette combinaison, toute pratique, entre

Science allemande et Germanisme. Depuis ses origines, au temps du « dynamisme » Kantien et de la « Naturphilosophie » romantique, la tradition n'a pas changé. On se reporte toujours, avec la même pieté nationale, à l'âge d'or de l' « idéalisme allemand », comme le disait encore en 1910 un des leaders du protestantisme officiel, érudit et « penseur » réputé, *Gustav-Adolf von Harnack* (1). On oppose en effet à l'esprit latin un courant de pensée septentrionale, qui, à travers la Réforme de Luther et la nouvelle religion Kantienne, a, nous dit-on, renouvelé le monde moderne. Pareille était déjà la prétention de Hegel. L'orgueil de ses compatriotes n'y a pas renoncé. — Au demeurant, la science allemande, en son mysticisme, n'alimente-t-elle pas cet orgueil? Elle lui fournit les visions troubles, les sophismes dont il a besoin : erreurs qu'aurait vite fait de dissiper le clair bon sens de nos savants classiques. Pour croire à la « destinée » mondiale de l'Allemagne, les fumées de la métaphysique étaient nécessaires (2). Et ce désir ambitieux dominait la « science allemande », servante du Germanisme.

Politique intérieure. — Le jeu des partis, autour de l'Impérialisme. — La Prusse, après 1871, n'avait pas seulement l'univers à s'assimiler, par voie d'expansion et de diplomatie : une besogne d'assimilation intérieure s'imposait aussi à sa politique. Elle

(1) signataire du Manifeste de 1914.
(2) Le pangermaniste *Paul Rohrbach* le disait bien en 1912.

y réussit d'autant mieux, que l'opposition à une autorité forte n'avait guère été qu'un mythe éphémère dans ses annales. On ne vit donc que des formes diverses d'impérialisme graviter autour du gouvernement de Berlin, sous quelques noms spécieux : un parti conservateur (les hobereaux par exemple), un parti du centre (les catholiques), un parti national-libéral (à la manière d'Arndt, patriote de 1813), enfin même des « socialdémocrates ». Tous ces groupes, séparés seulement par des rivalités d'intérêts à l'intérieur, ont donné l'illusion de conflits d'idéal, et de divergences qui n'existaient pas en réalité, lorsqu'il s'agissait de *l'intérêt national commun*. L'opinion européenne assista donc, le plus naïvement du monde, à de « graves dissensions » qui ne manqueraient pas de « désarmer » la puissance allemande... Or la plus grave, le *Kulturkampf*, se résoudra d'elle-même en un sens tel, que les adversaires momentanés du pouvoir, les catholiques, se rallieront au germanisme dans leur triomphe. Leur parti entrera dans le sillage de la grande Allemagne... La politique du gouvernement de Berlin fut donc surtout un jeu de bascule. Et en même temps, sur le « concert discordant » des intérêts particuliers, l'impérial « chef d'orchestre » ou son chancelier dominait, représentant la discipline et l'enseignement national ; il maintenait l'union des appétits, par la continuité de l'expansion germanique. Ainsi, plus les partis découvraient entre eux d'éléments de discorde, plus ils se jetaient, tous réconciliés, dans cette politique d'armements, qui s'achèverait en une ruée conquérante. Les budgets de

la guerre et de la marine se votaient avec la conviction de l'union sacrée. La Prusse persévérait à consolider son État, au-dessus de la multiplicité des « Allemagnes », par la solidarité dans la rapine et la violence. Alors cette nation de proie retrouvait naturellement le « saint » enthousiasme des grandes luttes pour le germanisme.

Les années qui suivirent les victoires allemandes amenèrent la prépondérance des *nationaux-libéraux*. Bismarck s'en irritait secrètement. Mais n'avaient-ils pas été, ne restaient-ils pas les précieux collaborateurs du germanisme naissant? Ils furent encore les champions de l'Allemagne luthérienne, « libérale», dans le *Kulturkampf*, la lutte pour la « Culture » prussienne contre l' « obscurantisme » ultra-montain. Du reste, voici les faits... Dès la guerre, on tint à parfaire l'unité au point de vue de Berlin. Pour désobliger l'adversaire, l'Allemagne évangélique se mit à favoriser l'hérésie des *vieux-catholiques*. Mais le catholicisme allemand fonda un journal, la *Germania* (1871), et se disciplina sous la direction de *Windthorst*. Cet adversaire du chancelier groupa Alsaciens et Polonais, Bavarois, Silésiens et Rhénans. Bismarck sévit par les *lois de mai* (1873, 1874 et 1875). Les candidats aux fonctions ecclésiastiques durent passer trois ans dans les Universités allemandes ; puis les nominations faites par les évêques furent subordonnées au droit de veto des autorités civiles; le clergé ne toucha plus de subventions du Trésor. Mais devant la résistance du sentiment catholique, au Parlement, Bismarck dut bon gré mal gré « aller à Canossa » : autrement dit, les lois

les plus sévères furent suspendues en 1879, et l'ancien régime se rétablit peu à peu. Le Centre catholique. opposé au gouvernement jusqu'en 1881, devint vers 1890 un si puissant collaborateur de l'Empire, qu'il compta bientôt parmi les groupes les plus influents du Reichstag.

Les socialistes furent ralliés à leur tour, peu à peu, par l'organisation pratique, avantageuse, que le chancelier sut donner au travail national. Avant tout, il voulut éviter le retour des spéculations folles qui, nées au lendemain de la guerre victorieuse, avaient bientôt sombré dans les faillites et les ruines (1873). Il mit fin au libre-échange, ce qui amena sa rupture avec les libéraux. Il « protégea » les fers et les blés, établit des impôts sur le tabac, le café, le pétrole ; il décida que l'État rachèterait les chemins de fer. Puis le chancelier, tout en bridant les socialistes par une mesure répressive qui leur enlevait le droit de réunion et d'association (1878-1890), trouva un autre moyen de réfréner la démocratie : il s'agissait de la domestiquer par des « lois sociales » avantageuses. Telles furent les lois d'assurance en cas de maladie, d'accident, de vieillesse (188r-1889). Dès lors, la Sociale-démocratie était acquise. Ses conflits parlementaires avec l'autorité ne la détournèrent pas du sillage de l'Empire, qui, de son côté, adoptait pratiquement une sorte de socialisme d'État, dans l'intérêt même de son autorité sur le peuple. Ainsi l' « idéal » de revendications matérielles, dont la « démocratie sociale » faisait son credo depuis Karl Marx, l'inféoda au « protectionnisme » du gouvernement. L'intérêt la souda

à l'Empire, pour les besognes du germanisme. L'unité allemande ne s'est jamais faite que selon ce principe. Le profit commun scelle les pactes entre les complices : telle est la leçon permanente de l'Histoire d'Allemagne.

Pour consolider encore l'œuvre du Chancelier, les nationaux-libéraux, rebutés par Bismarck depuis quelques années, revinrent à lui humblement. Ils conclurent un accord avec les conservateurs (*das schwarze Kartell*, 1887), pour l'augmentation de l'armée, et contre les socialistes.

L'empereur Frédéric III apparut ensuite, mais ne régna que trois mois (mars-juin 1888). Il mourut de ce mystérieux mal de gorge qui semble devenu héréditaire chez les Hohenzollern.

La personnalité ombrageuse et agitée du jeune empereur *Guillaume II* (né en 1859), fils de Frédéric, ne put supporter la tutelle du « Chancelier de fer ». Bismarck dut démissionner le 20 mars 1890. Il mourut huit ans après. Son successeur, *de Caprivi* (1890-1894), fut taxé de faiblesse à l'égard des « révolutionnaires », et Guillaume II, en le congédiant, affirma sa politique d'autorité, conforme aux traditions prussiennes.

Alors, sous le prince de *Hohenlohe* (1894-1900) (1), ancien gouverneur d'Alsace-Lorraine, la réaction se précisa ; la politique personnelle du *Kaiser* heurta tous les groupes, même les conservateurs agrariens.

(1) prédécesseur du comte de Bülow (fait prince quelques années après). Celui-ci, remplacé à son tour par M. de Bethmann-Hollweg, se retira à Rome, où il tenta, mais sans y réussir, d'empêcher l'intervention italienne en 1915.

Mais, par sa discipline et sa force militaire, toujours croissante, surtout par le système d'intérêts solidaires que favorisait le développement de cette puissance, l'Empire était plus solide que jamais. — Le danger apparent, pour le trône, était constitué par les démocrates et le parti socialiste. Celui-ci obtint 56 sièges aux élections de 1898. Mais il était si bien acquis aux avantages de la force allemande (1), qu'il rêvait lui-même d'un impérialisme sur l'Europe. — Quant aux autres, leur tendance nationale ne faisait aucun doute : qu'il s'agît de la *droite protestante* (2) (y compris les agrariens), ou du centre catholique (avec son journal, la *Germania*), ou des libéraux-nationaux.

La solidarité dans l'oppression. — D'ailleurs, comment les divers partis, malgré les dissentiments profonds, eussent-ils pu perdre de vue la solidarité nécessaire ? L'Empire allemand, comme le royaume de Prusse, s'est cimenté par la conquête. Or, après tant de guerres intéressées ou de partages, il restait, au moins près des frontières, quelques provinces mal assimilées : ainsi le duché polonais de Posen, le Slesvig danois, l'Alsace-Lorraine, où les sentiments et l'esprit n'avaient pas toujours cédé à la force Devant la protestation perpétuelle des libertés contenues, les Allemands se sentaient complices

(1) Liebknecht (le père) et Bebel, pour avoir protesté contre la guerre puis contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, firent deux ans de forteresse.

(2) avec ses principaux journaux, la *Gazette de la Croix*, et la *Post* pangermaniste.

du pouvoir. Bismarck, qui comptait précisément sur les liens de la complicité, avait fait de l'Alsace-Lorraine une « terre d'Empire », indivise entre les Etats fédérés, comme un gage d'association dans l'iniquité et le profit [1]. Désormais l'oppression des provinces annexées, jalouses de leur indépendance et fidèles à leurs souvenirs, constitua une de ces besognes d'impérialisme qui maintenaient l'union de tous. On interdit la langue française dans ce « pays d'Empire » (1873). Le premier gouverneur (*Statthalter*), *Manteuffel*, s'étant montré courtois au début, son successeur *Hohenlohe* (1885-1894) exagéra la « manière forte » : interdiction de séjour aux suspects, arrestations, internement dans les forteresses, rien ne fut épargné, du moins tant que Bismarck fut au pouvoir... Et vis-à-vis des Polonais, dans les années suivantes, on se rappelle la fameuse loi d'expropriation (1908).

(1) Les Alsaciens, comme les Lorrains, optèrent en grand nombre pour la France.

CHAPITRE II

A l'Extérieur

Vers l'Ouest. — Nous arrivons à l'aboutissement commun de toute la politique intérieure, de cette vaste complicité d'intérêts, qui s'appelle l'Empire allemand : et c'est l'expansion germanique sur l'Europe et le monde.

La France, patrie de trois Révolutions, ne cessa d'inspirer à Bismarck une défiance haineuse, même après le traité de Francfort. D'ailleurs, s'il ne l'avait tant haïe, lui eût-il imposé des conditions si dures ? Les provocations ne nous furent pas épargnées. En 1875, le Chancelier eût tenté d'anéantir la France, si la Russie, relativement édifiée sur le compte du germanisme, n'avait arrêté l'agresseur. Un tsar autoritaire et généreux, Alexandre II, fit le geste précurseur de la future alliance franco-russe. Aussi, craignant cette inévitable amitié, Bismarck avisa. D'abord, *l'alliance avec l'Autriche* (1879) fut la base nouvelle de sa politique extérieure, dirigée contre les Slaves du Nord, aux dépens de ceux de la monarchie dualiste et des Balkans. D'autre part, l'association prusso-italienne dans la guerre de 1866 et un peu en 1870 avait isolé la France. L'Italie devint trop volontiers contre nous la seconde alliée de

l'Empire allemand, qui eut à peine besoin de faire valoir à des yeux jaloux notre récent protectorat tunisien — pourtant « agréé » de Bismarck. Italie et Autriche, ennemies implacables, étaient ainsi « réconciliées » dans le miracle prussien de la *Triple Alliance* (1883).

La situation internationale de l'Allemagne étant donc nettement définie, il en devait résulter la guerre de 1914... si l'on tient compte toutefois de quelques « surprises », d'ailleurs prévisibles : par exemple, la défection de l'Italie. Mais les choses ne se gâtèrent pas tout de suite. Les premiers incidents se produisirent du côté de la France : car, ici, le souvenir cuisant de la violence qui nous avait été faite au traité de Francfort rendait le conflit chronique. Durant les quarante-trois années d'une paix trompeuse, les partisans de la Revanche n'eurent que trop d'occasions de ne pas oublier. En 1887, pendant la période du « Boulangisme », la guerre sembla imminente. Les autorités allemandes d'Alsace-Lorraine avaient attiré dans un guet-apens *Schnaebelé*, actif commissaire à Pagny-sur-Moselle. Devant notre attitude énergique, l'Allemagne nous rendit Schnaebelé. Mais là-dessus (1888) Bismarck renforça l'armée allemande : par un deuxième ban de *Landwehr* (jusqu'à l'âge de 39 ans), suivi du *Landsturm* (jusqu'à 45 ans). — Et même l'empereur Frédéric III, au règne éphémère, accorda à Bismarck des mesures vexatoires contre nous, quoiqu'il lui fût peu favorable : par exemple, le système des passeports, auquel on soumit tous les voyageurs venant de France en Alsace (22 mai).

Vers l'Est. — Bien qu'il se rendît compte de la profonde rivalité germano-slave, et qu'il détestât la Russie, Bismarck jugeait peu prudent de le lui montrer si tôt. Aussi, lors du rapprochement avec l'Autriche (1871) en vue de l'oppression des Tchèques, le Chancelier crut à propos d'achever la manœuvre en circonvenant le tsar. Il le fit admettre en tiers à l'entrevue de Berlin ; et ainsi tout sembla indiquer une entente des trois empereurs (1872). Cette situation fausse se prolongea jusqu'en 1875 et au delà.

Le désir imprudent qu'eut Bismarck d' « en finir » avec la France, qui se relevait trop vite de sa défaite, amena le tsar à intervenir en notre faveur (1875).

Dès lors la situation, irrémédiable à l'Ouest, devint à l'Est singulièrement tendue. Les questions slaves des Balkans donnèrent au conflit germano-russe un caractère d'acuité qui présageait la guerre européenne de 1914. Le problème turc appelait des querelles. Les oppresseurs ottomans virent se soulever contre eux, en 1875, les Serbes de Bosnie et d'Herzégovine. La même année, les Tcherkesses ayant massacré des chrétiens bulgares, il se produisit une insurrection que les bachibouzouks réprimèrent à force d'atrocités. La Serbie prit généreusement les armes ; mais elle fut envahie par les Turcs, à la satisfaction des Hongrois. Alors la Russie, d'un beau mouvement, signifia un ultimatum au sultan Abd-ul-Hamid II. La Turquie parut céder, promit des libertés ; mais en réalité elle se jouait de l'Europe : le tsar finit par déclarer la guerre en 1877. Les Russes n'enlevèrent *Plewna* que

grâce aux Roumains, mais ensuite ils écrasèrent les Turcs en Bulgarie, tandis que les Serbes de leur côté prenaient l'offensive. Les libérateurs des Slaves balkaniques marchaient sur Constantinople : ils signèrent le *Traité de San-Stefano* (3 mars 1878). L'entière indépendance de la Serbie, du Monténégro, de la Roumanie [1], était reconnue. Une vaste Bulgarie se voyait constituée, et comprenait la Macédoine.

Malheureusement cette grande œuvre slave irritait l'Autriche, qui trouva une alliée dans l'Angleterre, inquiète au sujet de Constantinople. Bismarck choisit cet instant pour se donner le rôle avantageux du médiateur, de l' « honnête courtier »... qui faisait les affaires du germanisme. Il avait déclaré bien haut que la question d'Orient « ne valait pas les os d'un grenadier poméranien ». Mais il s'empressa de saisir une si excellente occasion d'étendre l'Austro-Allemagne vers les Balkans à la faveur de la mésintelligence anglo-russe. Les Anglais trouvèrent fort bon que la Bosnie et l'Herzégovine fussent occupées par l'Autriche : c'était le vœu de Bismarck. Celui-ci, président des séances au *Congrès de Berlin* (juin-juillet 1878), sut amener une paix allemande. La Bulgarie perdait la Macédoine, redevenue turque, et la Roumélie orientale, faite autonome. Herzégovine et Bosnie, tout en restant turques nominalement, passaient sous l'administration de l'Autriche-Hongrie, qui s'introduisait même dans le

(1) Mais en échange de sa Bessarabie, les Russes ne lui faisaient donner que la Dobroutcha (cf. la note ci-dessous).

sandjak de Novi-Bazar, pour séparer la Serbie du Monténégro. Quant à la Russie, qui avait fait la guerre, elle y gagnait peu de réels avantages [1].

L'entente trompeuse des trois empereurs ne résista guère, du côté russe, à la perfidie allemande du Congrès de Berlin. Bismarck, alors, se solidarisa ouvertement avec l'Autriche, en vue des conflits futurs dans les Balkans. L'alliance austro-allemande fut donc décidée avec le comte Andrassy (1879) ; elle devint triple-alliance en 1883, par l'accession de l'Italie, jalouse de voir la Tunisie sous le protectorat français (1881). — Mais, à leur tour, que devaient faire la Russie et la France, isolées vers l'est et vers l'ouest par la coalition Bismarckienne ? S'unir, en attendant que l'Angleterre sortît un peu tard de son « splendide isolement » pour résister avec nous au germanisme. Les fêtes franco-russes de Cronstadt (1891) et de Toulon (1893) sous Alexandre III, puis les visites réciproques entre Nicolas II et Félix Faure (1896 et 1897) ont scellé l'*Alliance franco-russe*.

Dans une Europe ainsi partagée, et guettant toujours l'héritage ottoman sous toutes ses formes, les affaires internationales, jusqu'en 1914, ne furent plus que les signes avant-coureurs de la conflagration générale. Telle, la *question Crétoise*, qui amena la Grèce à une guerre malheureuse contre la

(1) Par la complicité d'Andrassy et de Bismarck, la réoccupation de la Bessarabie, déjà russe avant 1856, mais en partie peuplée de Roumains, faisait prévoir un fâcheux désaccord avec la Roumanie : car celle-ci, désavantagée, ne recevait en dédommagement que la Dobroutcha marécageuse.

Turquie (1897). Telle encore, la *question d'Arménie* qui émut les « puissances civilisées », la France, l'Angleterre, la Russie, à la nouvelle des massacres commis par les musulmans (1893-1896). Par malheur, la logique d'idées qui opposait déjà le germanisme à la future Triple-Entente dans la question d'Orient, échappait encore à la diplomatie de certains États. Trop de choses obscurcissaient la vue : la complexité des affaires en cours, jointe à la routine aveugle, à l'ignorance de l'Histoire intellectuelle d'Allemagne.

Le rôle de l'Autriche-Hongrie. — Pendant une période de trente années environ après la guerre malheureuse de 1866, le dualisme austro-hongrois, qui en était la conséquence, ne cessa de s'affermir au profit des Magyars. En Hongrie, le comte *Tisza*, un parvenu de petite noblesse, peu considéré des magnats, forma un ministère « libéral » en 1875. Dès lors, l'oppression de la Transylvanie et des Serbes du Banat fut plus rigoureuse que jamais ; or les Magyars ne sont pas la majorité en Hongrie, ni surtout les Allemands en Autriche : ce qui les caractérise bien comme une minorité d'oppresseurs (1).

(1) Les opprimés sont les Polonais et Ruthènes, les Tchèques (de Bohême et de Moravie), les Slovènes, et des Italiens, en Autriche ; les Serbo-Croates, les Slovaques et des Roumains, en Hongrie. — Les Yougo-Slaves, soutenus par leur université d'Agram, réclamaient au moins, sous la suzeraineté de l'Autriche, la formation d'un royaume triunitaire : Croatie-Slavonie, Dalmatie, Bosnie. Mais l'on se disait aussi qu'une grande Serbie reconstituée offrirait des garanties plus sûres.

L'autorité brutale de Tisza provoqua même une opposition très violente ; le Parlement hongrois devint le théâtre de tumultes mémorables : Tisza dut démissionner en 1890.

De son côté, *Andrassy*, à la tête de la politique extérieure commune, s'opposa à l'influence russe dans les Balkans : il décida d'occuper la *Bosnie* et l'*Herzégovine* ; en même temps, il déterminait l'*alliance austro-allemande* (1879). De la sorte, Bismarck eut désormais en l'Autriche-Hongrie un agent du germanisme anti-slave, dans la question d'Orient. La Roumanie — avec son roi « Carol » de Hohenzollern, qui aimait tant Guillaume Ier — se rangea du côté de la Triple-Alliance ; et Ferdinand de Saxe-Cobourg fut donné pour prince à la Bulgarie. Vis-à-vis de la Serbie, on usait de la menace.

Cependant l'édifice craquait, en Autriche. Pour désarmer les opposants, le comte Badeni, à la tête du ministère, accorda un semblant de suffrage universel... qui n'eut en réalité que peu de représentants à côté de ceux des anciens privilégiés (1896). Il reconnut à la langue tchèque, théoriquement, un droit égal à celui de l'allemand. Mais cette réforme n'était qu'un leurre. Elle devint la source de conflits incessants, sous l'hypocrisie tracassière de l'administration autrichienne... Toutefois l'Université tchèque de Prague, d'illustre mémoire, subsista en face de sa rivale allemande. Moins heureuses, les provinces irrédentistes ne purent réaliser ce vœu toujours cher aux peuples conscients d'un grand passé, sous l'oppression : le libre culte de la langue nationale, et du patrimoine intellectuel des aïeux. Trieste

n'eut pas son Université italienne : la Triplice n'alla jamais jusqu'à cette preuve d'amitié (1)...

Vis-à-vis des Slaves balkaniques. — La Russie s'était conduite en libératrice des Slaves balkaniques, dans la guerre russo-turque. La Bulgarie devenait principauté, et sa force apparut lorsqu'ayant recouvré la Roumélie elle vainquit les Serbes, dans une première lutte fratricide. A ce moment l'Autriche, peu désireuse qu'un des rivaux l'emportât, arrêta les Bulgares (1885) : c'était le *statu quo*. Mais peu après, la monarchie dualiste fit agréer un des siens, contre un candidat russe, à la tête du gouvernement de Sofia. Le ministre Stamboulov, dont M. Ghenadiev fut l'héritier politique, collabora à cette tâche avec une sauvage énergie. Le futur tsar de Bulgarie, le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, bien qu'il fût par sa mère petit-fils de Louis-Philippe, était un Allemand de Vienne. Ainsi l'Autriche se préparait un affidé sur le trône de ce jeune Etat bulgare, que les Russes avaient eu le mérite de susciter contre les Turcs.

A l'égard des Serbes, les diplomates de Vienne et de Berlin manquèrent de psychologie. La révolution de palais qui ensanglanta Belgrade en 1903, l'assassinat d'Alexandre Obrenovitch et de la reine Draga, leur parut l'indice d'une anarchie irrémédiable : alors que

(1) L'organisation défensive des deux côtés de la frontière était du reste significative. Le port militaire de Pola, en Istrie, attestait aussi les intentions à l'égard de l' « amie » voisine ; l'Autriche procédait enfin, depuis peu d'années, à l'aménagement de Sébénico sur la côte dalmate.

les Serbes se débarrassaient en réalité, par ce moyen violent, de la politique peu nationale de leur propre roi. Les Allemands, aveuglés par leur philosophie de la Culture, virent dans cet événement la fin de toute discipline ; et ils n'eurent que mépris pour l'armée du nouveau roi Pierre (1). Ils se trompaient lourdement.

La politique coloniale. — L'empire colonial que l'Allemagne entreprit officiellement de constituer vers 1885, s'est fait par morceaux, en Afrique : *Togo* et *Cameroun* à l'ouest, surtout *Sud-Ouest* et *Est* africains, exploités d'abord par des particuliers, dont le plus connu est le « docteur » *Peters*. En fondant la colonie du sud-ouest, les pionniers du germanisme rêvaient déjà d'étouffer les possessions anglaises de l'Afrique australe, d'accord avec les Boërs alors indépendants, qu'ils ont essayé depuis, dans l'intérêt de l'Allemagne, de soulever contre la domination britannique en 1914. Mais Bismarck, dont on connaît l'étroitesse de vues sur le chapitre des expéditions lointaines, n'y avait apporté aucun enthousiasme ; et, même après la chute du Chancelier, le gouvernement, désireux surtout de ménager l'Angleterre pour l'instant, la laissa libre dans l'Ouganda et à Zanzibar (1890), au vif mécontentement de la *Société allemande de colonisation*. Le marché, toutefois, n'était pas sans profit pour l'Allemagne : elle y gagnait en Europe l'île d'*Héligoland*. — Dans la suite,

(1) Pierre Karageorgevitch, petit-fils du héros de l'indépendance (1804-1813).

les « coloniaux » allemands devaient imposer leur ambition mondiale, conforme aux vues de Guillaume II. Pourtant la réalisation n'alla pas sans déboires : la révolte des Herréros (1) en est une preuve (1904-1905).

De même en Extrême-Orient, les idées coloniales de Bismarck ne furent pas à la mesure de son œuvre intérieure. Ce hobereau prussien avait l'horizon limité par ses préoccupations européennes. Il crut se débarrasser de la France en la poussant vers la Tunisie et le Tonkin. L'opinion publique de son pays dut lui imposer de vastes désirs. Il se laissa persuader sans enthousiasme. En Océanie, l'Allemagne prit possession des îles Marshall (1885), du nord-est de la Nouvelle-Guinée, près de l'archipel Bismarck ; elle acquit en outre les Carolines, que l'Espagne finit par lui vendre comme les Mariannes (1899), après une période d'incertitude. Plus loin, avec Samoa (1887-1899), elle se ménageait une base navale sur la route immense de Panama, clef des deux océans.

Déjà Bismarck avait quitté le pouvoir (1890). Bientôt allait s'épanouir la politique mondiale du jeune empereur Guillaume II, « génie » agité. Discoureur inlassable, il alla porter en tous lieux, en toutes circonstances, la « bonne parole » du germanisme. Sa direction personnelle ne donna que plus d'ampleur aux thèmes consacrés de la Culture allemande. Son influence s'exerça dans le sens de l'éducation natio-

(1) indigènes du Sud-Ouest africain.

nale antérieure. Il la développa en la subissant : notons-le bien. A l'extérieur, vers le début de la guerre du Transvaal, il télégraphia au président Krüger ses sympathies intéressées pour la cause des Boërs, afin d'affirmer les visées de l'Empire allemand en face de l'Angleterre (1896). Puis un traité avec la Chine (1898) assurait à l'Allemagne, par un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans, la baie de Kiao-Tchéou et la presqu'île de Tsing-Tao. Le rapide accroissement de la marine allemande depuis 1900 coïncidait à peu près avec les débuts de la « grande politique » : Guillaume II négocia l'acquisition d'une base navale sur la côte occidentale du Maroc ; ses navires de guerre firent une démonstration au Vénézuéla.

Mais, bien que le grand conflit inéluctable dût être un jour celui du monde germain contre l'Europe, les anciennes querelles empêchèrent longtemps l'accord des nations civilisées, telles que la France et l'Angleterre. Leur rivalité africaine faillit amener, par l'arrivée de la mission Marchand à Fachoda (1898), une guerre qui eût affaibli les deux combattants au profit de l'Allemagne spectatrice. Nous cédâmes, et les échanges de vues qui suivirent consacrèrent implicitement le protectorat anglais sur l'Egypte (1904) ; notre liberté d'action au Maroc en fut la compensation. On s'arrangeait entre futurs amis... Or la même puissance poussa perfidement nos alliés slaves dans l'*aventure russo-japonaise* de Mandchourie (1904-1905), d'où ils revinrent affaiblis, peu préparés à une action en Occident. C'est à ce moment que notre ministre des Affaires étrangères, M. Delcassé, répondit aux sympathies

d'Edouard VII, diplomate des mieux expérimentés, et réalisa l'*Entente cordiale* entre la France et l'Angleterre (1904-1905). Puis un rapprochement anglo-russe à propos de la Perse (1907-1908) vint parfaire la *Triple-Entente*, si précieuse aux trois Etats en 1914. L'encerclement de l'Allemagne commençait. Sans doute, le cabinet Rouvier avait sacrifié son ministre des Affaires étrangères à une menace de l'Allemagne (1905). Mais M. Delcassé devait trouver sa revanche... du moins dans les premiers mois de la « grande guerre ».

L'Allemagne, perfide intermédiaire entre les pays d'Europe. — L'Allemagne, servant d'intermédiaire aux pays d'Europe, diffamait le monde latin auprès du monde slave, et inversement. Elle nous engageait à douter de nos alliés russes, à méconnaître nos amis les Slaves d'Autriche et des Balkans ; elle les engageait en même temps à ne pas compter sur nous.

Autre conséquence : les Allemands, profitant de ces calomnies à double fin, en tiraient pour eux-mêmes une parfaite apologie. Grandis, à nos yeux, de toute l'infériorité des Russes « barbares », ils nous apparaissaient mieux comme l'armée de la Culture, endiguant le flot mi-asiatique des Moscovites. Vis-à-vis des Slaves, au contraire, l'Allemagne, leur adversaire de tout temps, parvenait à se donner pour la grande puissance de civilisation, férue d'ordre et de discipline, en face de l' « anarchie » contagieuse de nos mœurs, de notre esprit, de nos insti-

tutions. Mais il y avait là, à notre égard, une erreur de psychologie dont l'Allemagne devait être une des premières victimes. Elle finit par se convaincre si bien de notre « décadence », qu'elle nous crut à sa merci. Alors elle se précipita dans l'aventure de 1914, où elle eut la surprise de trouver devant elle une France encore capable de se défendre, et résolue à le faire sous le coup de l'agression.

Bien entendu, pour que la tâche diplomatique fût plus aisée, on avait tenté de germaniser les grands voisins, à l'Est comme à l'Ouest : on les écartait mieux l'un de l'autre, en démontrant de chaque côté que l' « amitié » allemande offrait le vrai salut. C'est surtout depuis nos défaites de 1870, que l'Allemagne espéra nous rendre accessibles à ses intrigues, aux fables de son « pacifisme » et de sa « science désintéressée ». — Mais vis-à-vis de la Russie la pénétration germanique s'est poursuivie depuis les débuts de cet Etat. Parmi ses souverains, on ne peut nier que Pierre III, Catherine II elle-même — et pour cause —, Paul Ier, Nicolas Ier, aient subi cette influence. D'ailleurs, au XIXe siècle, les tsarines — sauf une — furent encore des Allemandes. Les hautes charges de l'armée, de la cour, de l'administration, étaient confiées trop souvent à de faux Russes, d'origine tudesque. Or le tsar Alexandre III (1881-1894) se rendit populaire en réagissant contre la pénétration germanique. Il eut fort à faire pour russifier les provinces baltiques, où barons et bourgeois allemands avaient gardé leurs privilèges sur les serfs d'Esthonie, de Livonie ou de Courlande. Il fallut, en conséquence, « dégerma-

niser « l'administration et l'armée russes, que les grandes familles de ces contrées avaient littéralement envahies. Mais pareille politique nationale fut étendue aussi à la Finlande, qui jouissait d'une certaine autonomie depuis sa cession à l'empire des tsars (1809) : et l'Allemagne tira parti de rancunes finlandaises, pour intriguer avec la Suède contre l' « oppression moscovite ».

La « Culture » allemande au service de l'expansion germanique. — L'Allemagne n'est pas seulement l'éternelle emprunteuse, qui ensuite se pare des mérites d'autrui ; elle est aussi la prêteuse intéressée.

Elle n'a prêté au dehors, en effet, que des idées propres à servir sa réputation, et à détruire celle de ses rivaux. Elle se fit voir de chacun, complaisamment, sous un aspect qui fût de nature à le « conquérir ». C'est ainsi qu'elle en imposa aux Slaves par sa force de discipline et de hierarchie, même en science. Nous, elle nous captivait par son « idéal de spéculation pure ». Et, entre temps, elle n'omettait point de se montrer à l'Angleterre, sa « sœur anglo-saxonne », sous les dehors d'une commune spiritualité religieuse.

Même l'influence de Gœthe, à cet égard, s'est exercée dans le sens de l'esprit anglais. Le *Gœthisme* chez nos voisins d'outre-Manche ne fut autre qu'une direction spirituelle exercée par l'Allemagne sur le pays de Carlyle. Ce demi-romantisme vaporeux plaisait, par ses suggestions de mystère, aux disciples de la poésie Miltonienne, et aux lecteurs sentimentaux de Richardson. Il était si peu semblable à

l'esprit français — à celui de l'Encyclopédie et de la Révolution... Les rêveurs insulaires s'y trouvaient donc plus à l'aise que dans les limites précises de notre rationalisme : à la grande satisfaction des professeurs germains.

Les plus spécieuses inventions de l'idéologie moderne ont eu en Allemagne leur berceau. De là, elles se sont répandues aux dépens des esprits naïfs, et les ont disposés à une admiration aveugle pour la pensée germanique. La philosophie Kantienne est une de ces créations. Plus tard nous avons connu le Wagnérisme, de même que le Gœthisme s'épanouissait chez nous, et que la « Science allemande » trouvait partout des admirateurs. Le Germanisme a eu aussi des formes religieuses. La « religion éclairée » de la Prusse luthérienne a longtemps fait illusion, cette religion d'Etat, fanatique et autoritaire. D'un semblable « libéralisme » se réclamèrent d'autres mystiques, les *théologiens catholiques de Tubingue :* ceux-ci, sous l'influence de leur milieu protestant et romantique, entreprirent de rénover le catholicisme, de lui insuffler une âme plus « organique ». Dieu nous préserve des nouveaux fondateurs de religion ! eût dit le bon sens de Voltaire. Or ces illuminés allemands sont les promoteurs du *Modernisme...*

D'autre part, l'œuvre de Novalis, vers la fin du XIXe siècle, jouit soudain d'une faveur singulière auprès de nos poètes décadents et des symbolistes, amateurs de merveilleux, de légendes et de nuées mystiques. Le Belge Mæterlinck, dont on connaît le rôle parmi les écrivains français, leur fit « décou-

vrir » ce Novalis, poète des hymnes et conteur des Disciples à Saïs. Son exemple encouragea nos littérateurs à perdre la raison en de brumeux sentiments. Déjà au début du même siècle, le Romantisme d'outre-Rhin n'avait été que trop responsable du nôtre.

De la poésie, revenons aux métaphysiques. Si le Gœthisme, dans la première moitié du siècle, avait converti doucement l'Europe occidentale, l'Angleterre surtout, au culte de la « pensée » allemande, *Schopenhauer* nous versa le poison subtil de son pessimisme, et trop d'esprits furent dupes des attitudes anarchiques de *Nietzsche*... Enfin le *Wagnérisme*, usant du prestige de la victoire, fut destiné à conquérir les âmes par l'autorité de son art violent. Le drame musical, avec ses évocations mythiques du passé de l'Allemagne, prenait, aux yeux de Wagner, une force de persuasion sentimentale, et devenait le grand moyen d'un impérialisme intellectuel. Pressentant le sens profond du culte wagnérien, l'opinion publique en France résista ; on manifesta donc... puis les fervents admirateurs l'emportèrent. Et ainsi, après 1870, l'Allemagne se flatta de nous avoir asservis à son art, à sa pensée, à son « âme ».

La diplomatie du Germanisme. — Naturellement, la force allemande, sa discipline, les principes d'autorité qu'elle se flattait de représenter dans le monde — non sans vérité, du reste — valurent au Germanisme, en divers pays étrangers, l'appui de certains partis de conservation religieuse et sociale. C'est évidemment le cas pour l'Espagne, où des

monarchistes, plus royalistes que le roi et moins francophiles, réservèrent aux deux empires germaniques la confiance que ne leur inspirait pas la République française. On ne jurerait point qu'il n'en alla pas de même en Italie, dans quelques milieux qui s'efforcèrent — nous dit-on — de circonvenir le Saint-Siège en faveur du germanisme prussien, ne fût-ce que par ménagement pour sa Majesté Viennoise le « roi apostolique » de Hongrie... Il n'est pas moins délicat de parler ici des mêmes ingérences chez nos alliés d'outre-Manche. Mettons qu'il ne se soit agi que de tentatives. On ne peut nier pourtant l'insistance mise avant la guerre de 1914 à invoquer, auprès des milieux protestants d'Angleterre, une fraternité « spirituelle », morale, mystique, pour tout dire. Aussi la presse allemande, au premier bruit de guerre, dénonça-t-elle la « trahison anglaise », avec une émotion parfaitement jouée. On devine là toute une diplomatie intellectuelle qui a su se parer, aux yeux de l'Europe naïve, de cette « âme religieuse » que l'Histoire nous montre, au contraire, si impudemment convertie par la Prusse en religion d'Etat. Enfin, vis-à-vis de la Russie, le despotisme prussien alléguait la nécessité d'opprimer la Pologne en commun ; il tâtait aussi la corde sensible d'une « amitié dynastique », par l'organe de Bismarck et de Guillaume II.

Mais le scandale passait les bornes quand la même Allemagne impérialiste, jouant d'un côté les grands airs de loyauté et de bravoure, la main sur « l'épée aiguisée», pour les « amis de l'ordre» dans le monde, offrait aux partis opposés la vaste comédie de sa

« Culture », en nation « intellectuelle et libérale, armée pour la paix (1) ».

Du reste, on sut conformer l'idéal démocratique au programme du germanisme. On désigna aux socialistes d'Allemagne et d'ailleurs, comme suprême ennemi de la liberté, le voisin slave à qui la Prusse désirait aliéner toute sympathie européenne. Karl Marx se prêta à ces calomnies intéressées ; la haine pour la Russie devint la « passion révolutionnaire » par excellence.

Notre résumé étant forcément très court, on n'attendra pas ici le détail de toutes les erreurs de jugement commises par les partis avancés d'Europe. La diplomatie des intellectuels allemands, avec le concours complaisant de la naïveté internationale, reprit, pour endormir les méfiances ou même susciter l'enthousiasme, tous les lieux communs les plus outrecuidants du Germanisme. Alors, comme si Mme de Staël eût communiqué à l'univers son aveuglement satisfait, l'Allemagne proposa à notre admiration les écrits innombrables de ses docteurs, qui nous répétaient la même leçon, ainsi qu'une Renommée aux mille voix. Que nous vantaient-ils ? la « sentimentale et candide » Allemagne, comme au temps des idylles de Gessner lorsqu'on louait l' « innocence naturelle » du « génie » allemand, pour

(1) En réalité, la *paix armée* qui pesait sur l'Europe, émanait directement d'une ère générale de germanisation violente, consacrée par le traité de Francfort. L'Allemagne, toutefois, vit sans déplaisir les délégués à La Haye (1899) instituer une Cour permanente d'arbitrage : car l'Empire entretenait volontiers le pacifisme européen.

rabaisser notre raison classique. Qu'ont-ils vanté encore ? la « morale et vertueuse » Allemagne, si admirée chez nous depuis Luther, et surtout depuis que Kant et Fichte ont institué « pour l'univers » le principe d'une « noble discipline »... le Germanisme. Et encore ? l'Allemagne « érudite et sérieuse » : car Lessing, par sa Critique, n'avait-il pas mis en honneur l'esprit laborieux de son pays contre la « légèreté » du goût français ? En un mot, on célébrait la « science allemande », précise, objective, « désintéressée » surtout... et l'on oubliait que le fondateur de la science expérimentale eut nom Lavoisier. Enfin, à tant de qualités, la « Culture » germanique joignait un mérite éminent : la Prusse luthérienne, la Prusse des philosophes, passait pour la grande nation libérale...

C'est ainsi que l'Allemagne de Bismarck, de Guillaume II, se fit du germanisme intellectuel une arme de propagande si bien combinée, qu'il fallait révéler ce germanisme aux nations d'Europe pour démasquer l'Allemagne.

Le programme mondial. — La *ligue pangermaniste* a pris vers 1894 une importance considérable. On réclamait, en Europe et ailleurs, tout territoire peuplé d'Allemands — peu importait qu'ils n'y fussent pas la majorité. Il suffisait donc, en vertu de ce principe, d'expédier quelques colons zélés dans les continents lointains, et même dans les colonies des autres puissances : et là ces agitateurs créaient bientôt une « question allemande », dont s'emparait, ouvertement ou non, la diplomatie de Berlin, se

réservant de faire valoir les « droits » acquis par ses nationaux. L'habitude de coloniser ainsi sévissait même aux dépens des grandes nations voisines, chez elles, dans leurs industries, dans leurs entreprises financières, où s'infiltrèrent en temps de paix tant de pionniers du germanisme, préparant les voies aux armées d'invasion.

Aussi les pays menacés d'annexion allemande, à brève ou longue échéance, devinrent-ils innombrables. En Europe, les pangermanistes revendiquaient l'Autriche pour un prochain partage ; on y ajouterait les provinces baltiques, reprises à la Russie ; la Hollande et toute la partie flamande de la Belgique, où les « flamingants » particularistes, entichés de leur langue, faisaient naïvement le jeu de l'Allemagne. La Lorraine et la Champagne, ces riches provinces, et nos villes, telles que Nanzig (Nancy), Ryssel (Lille), faisaient l'objet de convoitises toutes spéciales. On n'oubliait pas le grand-duché de Luxembourg : les chemins de fer y étaient allemands, et on l'avait affilié de bonne heure au Zollverein. Quant à la Suisse alémanique, elle était travaillée par le pangermanisme. — En dehors de ces annexions immédiates, on prévoyait une entente des trois États scandinaves sous la « protection » de l'Allemagne. Du reste, on ne renonçait pas pour cela aux pays non germaniques. On voulait dire seulement qu'aux premiers, assimilables, et dignes des maîtres allemands, on réserverait un traitement de faveur, tandis que les autres seraient colonisés. On s'y préparait ardemment dès le temps de paix. Les villes importantes par elles-mêmes ou par leur situation

furent recherchées d'une certaine population d'immigrés, en qui la guerre de 1914 fit découvrir souvent des espions. Paris compta quelque 100.000 sujets de Guillaume II ; le port d'Anvers était commercialement germanisé, pendant que l'on surveillait la place forte ; en Italie, des banquiers allemands, futurs auxiliaires de la diplomatie de Bülow, entretenaient les plus belles relations. Le gouvernement de Berlin intriguait pour donner un de ses princes à Monaco. Le port autrichien de Trieste était considéré comme un gage de la maîtrise future sur la Méditerranée ; et d'autre part, à travers le sandjak de Novi-Bazar et la Turquie germanisée par von der Goltz-pacha (1), l'influence allemande s'efforçait d'atteindre Salonique. Les prétentions sur l'Asie Mineure et, plus loin, le chemin de fer de Bagdad, complétaient ce plan immense qui devait aussi englober la Perse. En Extrême-Orient, la possession de Kiao-Tchéou représentait une espérance pour le futur partage de la Chine.

Aux États-Unis d'Amérique, dans certaines régions, les immigrés allemands ou descendants d'immigrés formaient en 1914 plus du tiers de la population totale : leur influence se fit sentir durant la guerre, en un sens hostile à la Triple-Entente, quelles que fussent dans le reste du pays les sympathies pour l'Angleterre et la France. — Au Brésil, les Allemands s'établirent en masse et eurent leurs écoles, foyers de pangermanisme. Les relations de la métropole avec l'Amérique entière, et en général

(1) chargé d'une mission militaire en 1883.

la puissance impérialiste, furent singulièrement fortifiées par les compagnies de navigation qui, de Hambourg ou de Brême, devinrent les plus florissantes du globe.

En Afrique, les agents de l'Allemagne acquirent chez les Boërs assez d'influence pour provoquer un soulèvement contre les Anglais au début de la guerre de 1914. Au Maroc, les agitateurs pullulaient, consuls, banquiers ou forbans coloniaux, qui faillirent plusieurs fois nous amener la guerre. L'audace des frères Mannesmann est digne de mémoire.

La genèse du cataclysme. Nouvelle phase de la question d'Orient. — La Turquie, gagnée d'une apparence d'idées libérales, eut enfin sa Révolution jeune-turque en 1908. Des démocrates d'Occident se bercèrent de douces illusions sur son compte. On la crut destinée plus que jamais à l'influence anglo-française. Mais le « libéralisme » ottoman fut nationaliste, comme l'avait été son équivalent germanique aux environs de 1848. Le relèvement de la puissance turque pour de nouvelles tyrannies fut l'idéal inavoué du comité « Union et Progrès », qui venait de renverser Abd-ul-Hamid. La « politique mondiale » de Guillaume II profita de ces dispositions hostiles à la France et à l'Angleterre, colonisatrices de la Méditerranée. L'agitation du monde musulman d'Asie et d'Afrique fut à son programme. L'impérial discoureur se posa partout en champion de l'Islam, non moins qu'en protecteur de la chrétienté d'Orient. Il se rendit en grande parade aux

lieux saints de Palestine, avant que le prince héritier allât nouer des intrigues en Egypte et dans l'Inde. Et surtout le kaiser entreprenait ce fameux voyage à Tanger, qui, dès 1905, sembla un défi aux puissances occidentales.

Depuis lors les provocations allemandes contre la France, secondée par l'Angleterre, se succédèrent au Maroc avec la même insistance insolente, que les provocations autrichiennes contre la Serbie protégée par les Russes. C'est la dissolution fatale de l'ancien Empire ottoman qui hâta le conflit. La révolution jeune-turque de Constantinople fournit à la principauté bulgare, accrue déjà de la Roumélie, l'occasion de se proclamer royaume (1). Et l'Autriche, profitant des embarras balkaniques qui s'annonçaient, annexa définitivement la Bosnie et l'Herzégovine en dépit des Serbes (octobre 1908) (2). Tandis que le baron d'Ærenthal, ministre des Affaires étrangères, veillait ainsi aux réalisations immédiates, l'archiduc héritier François-Ferdinand, ambitieux « protecteur » des Slaves, méditait même une politique personnelle, peu propre à assurer la paix. Or M. Iswolski, qui dirigeait la diplomatie russe, se montra conciliant par prudence, et la guerre fut évitée. La Russie se contenait avec peine, comme la France avait fait en 1905, sacrifiant M. Delcassé. Nous cédions pour la seconde fois. — Cependant la crise d'Orient suivait son cours. En septembre 1911,

(1) Le prince Nicolas de Monténégro suivit l'exemple de Ferdinand.

(2) En revanche, comme pour ménager les Turcs, elle évacua le sandjak de Novi-Bazar.

l'Italie déclarait la guerre à la Turquie affaiblie, pour lui prendre la côte de Tripolitaine. La pénétration française au Maroc précipita le dénouement : ici le Germanisme colonial prétendit nous barrer le chemin.

Récapitulons : *D'un côté*, les intrigues marocaines — depuis le voyage à Tanger jusqu'après la Conférence d'Algésiras (1906) (1) ; l'incident des déserteurs à Casablanca (1908), les attaques d'une presse officieuse contre notre légion étrangère, et les menées des frères Mannesmann ; le coup d'Agadir en 1911 et la guerre imminente. *De l'autre côté*, les querelles à la Serbie, sous de mauvais prétextes ; l'histoire du « complot d'Agram », pendant l'affaire de Bosnie, les documents faux qui furent produits en cours de procès, avec la complicité du baron d'Ærenthal ; puis la conflagration balkanique, la Turquie vaincue, contre l'attente des Austro-Allemands ; ensuite le sanglant épilogue entre Serbes et Bulgares, ceux-ci étant poussés par l'Autriche (2) ; les Serbes encore vainqueurs ; mais, pour leur barrer l'accès de l'Adriatique, la dernière ressource des diplomates germains : une Albanie autonome

(1) Elle prouva l'encerclement de l'Allemagne, c'est-à-dire l'heureux effet de la politique de M. Delcassé, que le ministère Rouvier avait sacrifié pourtant. L'Italie elle-même ne fut pas hostile à nos vues : seule l'Autriche défendit les intérêts allemands.

(2) La monarchie dualiste, dans l'affaire Prochaska, venait de chercher aux Serbes une mauvaise querelle : les accusant de prétendues violences sur la personne de son consul à Prizrend. Du reste, le parti militaire du belliqueux von Hœtzendorf, rappelé à la tête de l'état-major général, blâmait la manière « timide » de feu Ærenthal lui-même, — à qui le comte Berchtold avait succédé.

(juillet 1913), gouvernée par un prince de Wied; enfin le prétexte du conflit européen : l'assassinat de l'archiduc héritier François-Ferdinand à Sarajevo (28 juin 1914); la guerre était décidée. L'ultimatum autrichien à la Serbie (23 juillet) la fit éclater entre les agresseurs germano-hongrois et les Etats occidentaux les plus menacés, alors solidaires du monde slave. En effet, dans les Balkans, comme dans toute la question d'Orient et de l'Afrique du Nord, comme aux plus lointaines colonies, comme aussi aux frontières baltiques, belges ou lorraines, le *Germanisme*, débordant d'une pléthore d'appétits, menaçait l'univers. Tels étaient les résultats de sa « politique mondiale », et tels furent les avertissements manifestes avant le « cataclysme » de 1914.

En tous cas, une conclusion s'impose. Quelles que soient les vicissitudes de la « Grande Guerre », elle a remis en pleine lumière, devant les esprits oublieux, les conflits essentiels de nations et d'idées, d'où dépend l'avenir de la civilisation en Europe et dans le monde.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACES ..... 1 à 4

INTRODUCTION 5

La Question des races et la Politique internationale en Europe 5

1re Période. — La Colonisation romaine 5

2e Période. — Les Invasions barbares et le Moyen-Age 7

3e Période. — Temps modernes 11

PREMIÈRE PARTIE

Histoire Politique

CHAPITRE PREMIER. — *Le monde germanique et ses voisins de l'Ouest* 15

a) Les Origines 15

b) L'Allemagne, entre la Révolution française et les monarchies d'Europe. — La Prusse et l'Autriche de 1789 à 1815 35

c) De 1815 à 1871. — La Prusse, l'Autriche et l'Unité allemande 47

CHAPITRE II. — *Les Austro-Allemands et la France dans la question d'Italie* 61

a) Les Origines 61

b) La Révolution française de 1789 et les guerres d'Italie contre l'Autriche 66

c) De 1815 à 1870. — L'Unité italienne contre l'Autriche. Rôle de la France puis de la Prusse.... 74
CHAPITRE III. — *Le Germanisme vers l'Est de l'Europe.* 80
a) La Prusse et l'Autriche dans les questions baltique et polonaise..... 80
b) L'Austro-Allemagne et les Slaves dans la question d'Orient..... 88
c) La question des nationalités en Autriche et en Hongrie..... 99

DEUXIÈME PARTIE

Histoire Littéraire

CHAPITRE PREMIER. — *Les Origines*..... 109
CHAPITRE II. — *Le* XVIII*e siècle et la genèse du Germanisme littéraire*..... 127
a) La Critique de Lessing, contre l'art de nos classiques..... 127
b) La réaction de sentiment. — Retour à la nature. Poètes idylliques..... 130
c) Sturm und Drang : Tempête et Passion..... 135
d) Les Illuminés, prophètes d'un temps nouveau.. 137
e) Entre le classicisme et l'idéologie nouvelle. Le groupe de Weimar..... 138
f) Le premier Romantisme..... 150
g) Le second Romantisme..... 156
h) Le Réveil mystique du patriotisme en Prusse... 161
CHAPITRE III. — *La Littérature politique au* XIX*e siècle. — Le courant « libéral » et national*..... 163
a) Les Poètes patriotes de 1813..... 163
b) Après 1830 et 1848. — La Jeune-Allemagne et les « démocrates »..... 165

c) Les Chants de haine depuis 1870..... 172
CHAPITRE IV. — *L'Humour et l'esprit de terroir*..... 175
CHAPITRE V. — *Dérivés du Romantisme*..... 183
a) Les études d'Histoire universelle et l'Orientalisme en Littérature..... 183
b) Romantiques attardés..... 186
c) Trois des « Surhommes » du XIXe siècle..... 189
CHAPITRE VI. — *Les échos allemands du Mouvement littéraire international*. — Roman réaliste et naturaliste, Poésie nouvelle, Drame social..... 194

TROISIÈME PARTIE

Rôle national des « Intellectuels »

CHAPITRE PREMIER. — *La Philosophie allemande*..... 203
CHAPITRE II. — *L'Œuvre pratique des Théologiens et des Philosophes*..... 210
a) Les Théologiens, artisans d'une discipline d'État. 210
b) Les Philosophes, rénovateurs de l'État prussien. 219
c) Germanisme intellectuel, Germanisme dans l'action..... 223
d) De Hegel à la Sociale-Démocratie. — La Philosophie du Droit..... 225
e) Le Pangermanisme..... 228
CHAPITRE III. — *L'Erudition au service du Germanisme*. 231
CHAPITRE IV. — *Les Origines mystiques de la Science allemande*..... 244
a) La Science allemande contre l'esprit de science. — Lavoisier et l'Allemagne..... 248
b) La Biologie. — L'Allemagne et le Transformisme. 252
c) Les Philosophes et la Science..... 263

d) Sciences mathématiques et physiques..... 265
CHAPITRE V. — *L'Art allemand*..... 273

QUATRIÈME PARTIE

L'Impérialisme de 1871 à 1914

CHAPITRE PREMIER. — *A l'Intérieur*..... 281
L'Allemagne économique..... 282
Population..... 283
Armée et Marine..... 283
Administration 284
Instruction publique..... 285
Politique intérieure. — Le jeu des partis, autour de l'Impérialisme..... 289
La solidarité dans l'oppression..... 294
CHAPITRE II. — *A l'Extérieur*..... 296
Vers l'Ouest..... 296
Vers l'Est..... 298
Le rôle de l'Autriche-Hongrie..... 301
Vis-à-vis des Slaves balkaniques..... 303
La Politique coloniale..... 304
L'Allemagne, perfide intermédiaire entre les pays d'Europe..... 307
La « Culture » allemande au service de l'expansion germanique..... 309
La Diplomatie du Germanisme..... 311
Le Programme mondial..... 314
La genese du cataclysme. — Nouvelle phase de la question d'Orient..... 317

Impr. JOUVE et Cie, 15, rue Racine, Paris — 3285-17

HG.
L8825g
176940
Author Lote, René
Title Germania.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU